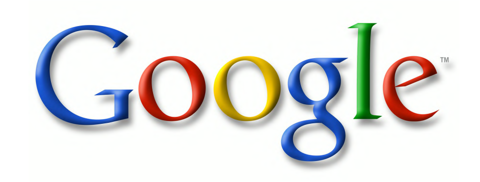
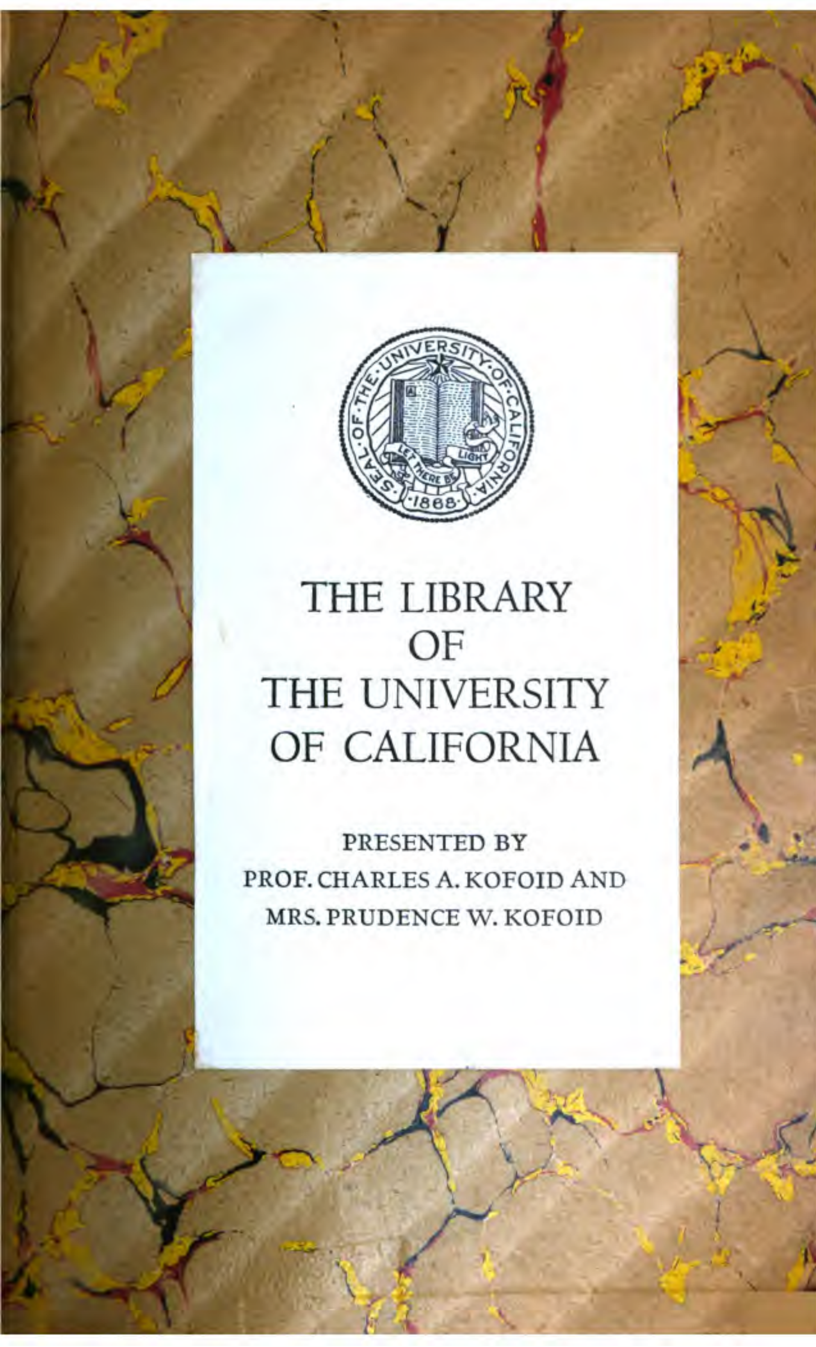

Google


Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid



SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868

LA

DESTINÉE DE L'HOMME

OU

DU MAL, DE L'ÉPREUVE

ET

DE LA STABILITÉ FUTURE

PAR L. MOREAU

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4

1857

LA

DESTINÉE DE L'HOMME

PROPRIÉTÉ.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A Besançon,	chez	Turbergue, libraire.
Lyon	—	Girard et Josserand, libraires.
—	—	Périsse frères, libraires.
—	—	Bauchu, libraire.
Montpellier	—	Séguin fils, libraire.
—	—	Malavialle, libraire.
Angers	—	Lainé frères, libraires.
—	—	Barassé, libraire.
Nantes	—	Mazeau frères, libraires.
Metz	—	Rousseau-Pallez, libraire.
—	—	Constant Loïez, libraire.
Lille	—	Lefort, libraire.
Dijon	—	Hémery, libraire.
Rouen	—	Fleury fils aîné, libraire.
Arras	—	Théry, libraire.
Nancy	—	Thomas, libraire.
—	—	Vagner, imp.-libraire.
Toulouse	—	Léopold Cluzon, libraire.
Le Mans	—	Gallienne, imp.-libraire.
Clermont-Ferrand	—	Veysset, imp.-libraire.
Rome	—	Merle, libraire.
Milan	—	Dumolard, libraire.
—	—	Boniardi-Pogliani, libraire.
Turin	—	Marietti-Hyacinthe, libraire.
Madrid	—	Bailly-Baillière, libraire.
—	—	J. Poupart, libraire.
Londres	—	Burns et Lambert, libraires, Portman street, Portman square.
Genève	—	Marc Mehling, libraire.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

LA

DESTINÉE DE L'HOMME

OU

DU MAL, DE L'ÉPREUVE

ET

DE LA STABILITÉ FUTURE

PAR L. MOREAU

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4

1857

LIVRE I[er]

DU MAL MORAL

LIVRE I[ER]

DU MAL MORAL

DU MAL MORAL

Il ne faut avoir ni vécu longtemps, ni beaucoup réfléchi, pour s'apercevoir à quel point le mal règne autour de nous et en nous-mêmes : mal de faute, mal de peine. Coupables et malheureux en mille manières, nous avons une misérable inclination à pécher et une singulière aptitude à souffrir. Si l'on excepte certaines âmes dans lesquelles l'esprit de Dieu a répandu le don de la paix, et qui trouvent dès ici-bas, au sein même de la pauvreté et de la souffrance, un avant-goût des joies à venir, la vie n'est guère qu'une chaîne d'égarements, d'ennuis et de douleurs, que chacun traîne avec soi, plus ou moins longue, plus ou moins

pesante, jusqu'au moment redouté où la mort ouvre devant nous un ordre de choses inconnu.

L'existence du mal est un fait dont l'évidence se passe de démonstration. Ira-t-on démontrer le remords, l'affliction, le gémissement universel des créatures? Les plus anciens monuments de l'humanité nous représentent dès les premiers temps cet homme de péché et de douleur que nous sommes aujourd'hui : sur ce point, la conscience et la tradition n'ont qu'une voix (1). Le mal a donc été admis à paraître dans le monde, et il y est tellement entré, que le monde, abstraction faite de ce sinistre phénomène, échappe en quelque manière à notre conception. L'hypothèse la plus indépendante ne saurait l'anéantir sans être tenue de substituer à l'ordre présent, à l'homme

(1) Dans un travail où il interroge d'un regard pénétrant les ombres de la plus lointaine antiquité, le baron d'Eckstein s'exprime ainsi : « [Arrivés là], nous rencontrons les plus vieilles formes des plus vieux cultes, les plus anciennes croyances de l'espèce humaine. Nous nous trouvons en face d'une humanité tombée, déchue de son origine, d'une humanité qui a pénétré, de la sphère de la vie, dans la sphère de la mort, et qui cherche à s'en relever par l'institution des sacrifices. »

(*Correspondant*, juin 1855.)

actuel, un nouvel homme et un ordre nouveau. Or, il n'est pas facile d'admettre qu'une si rare puissance de spéculation soit donnée à une intelligence humaine qu'elle devance ainsi les secrets du jour éternel, et lève par ses propres forces le voile qui couvre cette parole : *Ecce nova facio omnia* (1).

Quelle que soit l'évidence de ce terrible élément de l'ordre actuel, environné de ces caractères de constance et de perpétuité qui distinguent les lois essentielles de la création, la question du mal, éternel attrait, éternel tourment de la raison, s'est représentée de siècle en siècle, même depuis Jésus-Christ, comme si l'homme pouvait espérer de ces indomptables efforts, quelque solution ou quelque lumière inattendue. L'illusion est l'inévitable salaire de toute témérité : et cependant n'y a-t-il rien que d'illégitime dans cette ardente obstination de l'esprit humain à poursuivre sur le bord des abîmes l'absolue vérité qui l'attire et qui le fuit? Cette curiosité, malgré le blâme dû à ses emportements, n'a-t-elle pas comme une parenté avec l'amour,

(1) *Isai.*, XLIII, 19. — *Apocalyp.*, XXI, 5.

qu'aucune fatigue ne lasse, qu'aucun lien ne peut retenir dans la recherche désespérée de ce qui lui échappe à jamais?

La question du mal, qui n'est que le problème transformé de la coexistence du fini et de l'infini, implique donc par sa nature même un élément incompréhensible : et toutefois il faut que l'homme interroge ce mystère pour décider de l'ordre moral de sa vie; car il est digne de remarque que le sort des sociétés humaines est très-réellement à la merci de ces discussions métaphysiques que les esprits positifs relèguent avec dédain dans les régions ultra-mondaines; et selon qu'elles consentent ou répugnent aux vrais principes, ces théories, si indifférentes en apparence, amènent à leur suite les jours d'orage ou de sérénité. Ainsi connaître le mal, et le connaître dans l'exacte mesure du vrai, est un point qui nous importe si fort, que l'erreur qui l'exagère ou celle qui l'atténue, tournent également à son avantage. Les conceptions désolées des réformateurs du seizième siècle, outrant par une sorte de piété peut-être les conséquences du crime primitif, ne lui sont pas moins favorables que les utopies opposées des philosophes ou réformateurs modernes qui

refusent d'admettre la réalité de son existence et la perpétuité de ses effets. La notion du bien même se pervertit à proportion que celle du mal est altérée, et une force secrète pousse bientôt toute erreur partielle aux suites les plus étendues; car toutes les négations sont solidaires. Une seule erreur attaque toutes les vérités contenues dans celle qu'elle nie, et implique par là même dans cette seule négation toutes les négations possibles; d'où il suit que toute vue fausse sur l'existence actuelle du mal enveloppe une notion fausse sur l'origine même des choses, sur la nature divine, sur l'action et les attributs de la substance infinie, sur l'ordre et le libre arbitre, sur la destinée humaine.

I

Erreurs des systèmes rationalistes sur l'origine du mal.

La révolution de 1830 a mis au jour, sur toutes ces questions, les plus dangereuses méprises, qui me paraissent issues, pour la plupart, de ce redoutable problème du mal et de la misère, considéré de telle manière que les solutions demandées ne pouvaient aboutir qu'à l'aggravation de l'un et de l'autre. L'Utopie aiguillonnait la souffrance en l'interrogeant, et dans ces études passionnées, elle ne poursuivait guère au fond que de nouvelles chances de désordre. Le siècle devait payer par de cruels retours ses longues années de bien-être et de liberté. Le spectacle trompeur et trop vanté de la prospérité publique, l'accroissement de la richesse en certaines régions de la société, qui semblait correspondre ironiquement au progrès de la misère dans les familles

déshéritées, l'indifférence des oisifs, des puissants et des heureux, quel texte de déclamations *antisociales*, offert à des esprits irrités, délivrés de toutes croyances, saturés de tous sophismes ! De là, une impatience jalouse, impatience du mal, qui eut pour effet singulier de conclure à la négation théorique du mal, afin d'en extirper à jamais les conséquences réelles. En effet, les doctrines renouvelées de Nicolas, de Priscillien et des anciens hérétiques, sous ces formules matérialistes de « réhabilitation de la chair, » et de « théorie passionnelle, » le réduisent à n'être plus qu'un fait transitoire, causé par une erreur métaphysique et par un préjugé moral. Le mal, selon Saint-Simon, c'est l'assujettissement de la chair à l'esprit. — Tout devoir, si l'on en croit Fourier, n'est qu'un caprice philosophique. Et le sentiment unanime des nouveaux réformateurs, c'est que le mal est tout entier dans le principe qui ordonne de s'en abstenir, et de le souffrir. S'il n'y a rien, en effet, que de légitime dans la nature, — [la chute originelle n'étant plus qu'une fable ;] — toute violence faite à ses instincts est un désordre. Le mal n'est plus dans l'excès, il est

dans le frein. Ce frein, brisez-le donc, rejetez au loin ses débris dans le domaine du passé, et le doux régime de la libre et pleine jouissance établira partout l'harmonie.

Étrange illusion! Une philosophie cynique donne au bien le nom de mal, au mal le nom de bien, et l'on s'imagine que la nature des choses dépend ainsi d'un caprice qui altère les noms! On met sur les principes les plus sûrs une main sacrilége, et l'on croit qu'il est possible que ces principes disparaissent! qu'il ne reste pas un seul partisan de l'ancienne morale pour personnifier le désordre dans la société renouvelée! que la disproportion entre le fini des jouissances et l'infini des désirs cesse, et avec elle, le divorce et la guerre! Qui ne voit, s'il n'est volontairement aveugle, tout ce que ce problème, sous ces riantes données, recélait de foudres et de tempêtes?

C'est que dans l'ardeur qui la précipite vers le but auquel elle aspire, la passion échauffée ne s'amuse guère au discernement des principes dont elle se sert : souvent au contraire le sentiment de sa force lui persuade qu'elle peut hardiment s'accommoder de leur faiblesse. De là, cette rare audace d'opinions, élevées par

de si minces motifs sur les plus fragiles bases. L'on s'étonne, en effet, et l'on se demande à quels lecteurs s'adressent les propositions ou définitions suivantes sur la nature et la cause du mal.—L'homme est né bon, c'est la société qui le déprave.—(Rousseau).—L'origine du mal, dit un philosophe *humanitaire*, c'est la mauvaise organisation de la cité, de la famille, de la propriété; c'est l'ignorance *de la loi de la vie* ou de l'*égoïsme-charité* (1).—Le premier vice fondamental, le vice générateur de tous les maux des Icariens, dit l'auteur du *Voyage en Icarie*, c'est l'inégalité de fortune et de bonheur... c'est le droit de propriété, etc.

Le mal, suivant d'autres, c'est l'obstination à méconnaître la légitimité des passions. La matière n'est pas moins divine que l'esprit : car « Dieu, c'est l'esprit, la matière et les mathématiques (2). »

Et nul ne consent à se demander . mais, si le mal est : *cela*, pourquoi *cela?*

Si l'homme est naturellement bon, pourquoi la société est-elle mauvaise?

(1) Ce philosophe veut dire : C'est l'ignorance de *ma* loi de la vie.

(2) Fourier.

Si le mal vient de la mauvaise organisation de la société, pourquoi cette mauvaise organisation?

Le mal ne tient qu'à des méprises; mais ces méprises sont un mal, et toutes : ignorance, propriété, vice des constitutions sociales, dépravation de la société humaine, toutes accusent un mal préexistant : ne fût-ce qu'une erreur. Et l'erreur n'est-elle pas un mal aussi, et un mal immense? Pourquoi donc l'*erreur?* Et si l'humanité s'est trompée pendant tant de siècles, qui lui garantira son infaillibilité future, et sa future délivrance du mal?

A ces objections, la théorie du *progrès continu* offre sans doute une réponse implicite : car elle est, dans l'ensemble de la doctrine panthéiste, comme l'antithèse correspondante au dogme de la déchéance humaine. Mais quelle peut être la valeur de cette réponse? Car la théorie du progrès professe ou enveloppe la négation du Dieu personnel, en tant qu'elle substitue à son activité librement créatrice une série indéfinie d'évolutions variées et successives, qui, en impliquant l'éternité du monde, en supposent la nécessité, et par là même absorbent Dieu et le monde, l'infini et

le fini dans l'unité de la substance. Tout se réduit alors à cette Vie unique qui se développe à jamais dans tous les êtres qui passent; se révèle à elle-même, en se réfléchissant dans les âmes, qui ne sont plus que des idées ou des suites d'idées; se meut dans l'ensemble de ces mouvements particuliers, termes nécessaires d'une progression sans terme. Une telle hypothèse ne laisse plus de place à la notion ordinaire du bien et du mal. L'un et l'autre ne sont plus, comme l'homme même, que des modes fugitifs, et individuellement inappréciables, de l'existence absolue. Toute morale périt dans cette affirmation d'un Dieu fatal ou plutôt d'une nécessité divine dans laquelle viennent s'évanouir, comme de purs phénomènes, toutes les pensées, toutes les âmes, toutes les existences.

L'hypothèse du progrès est une des formes du spinosisme; et, chose remarquable, cette opinion, détachée même du vaste mensonge d'où elle émane, a fait, sous le masque du système optimiste de Turgot et de Condorcet, une telle fortune, que d'excellents esprits et des moins favorables à Hégel, ou à Spinosa son véritable auteur, ont accueilli sans dé-

fiance cette conséquence cachée, mais rigoureuse, d'un principe qu'ils repoussaient. Je lis, par exemple dans les *Études sur les Réformateurs* ces lignes assez étranges : « Ce mouvement (du progrès) peut sommeiller sur un point; mais alors il se révèle sur d'autres, ne laissant rien de stérile dans le domaine de la pensée, embrassant *tous les besoins de l'âme*, fécondant la vie, dominant le monde. A ce point de vue, la condition de l'humanité n'est pas de pivoter irrésistiblement sur elle-même, de s'agiter sans espoir et sans succès autour d'un cercle fatal. *Elle est plutôt dans l'ascension de cette échelle mystérieuse, dont chaque degré rapproche l'homme du ciel* (1). » Qui ne s'autoriserait de ce passage pour conclure que chaque réforme ou amélioration partielle réalisée dans l'ordre relatif et contingent est un pas de plus vers le monde des réalités absolues et immuables? Le *ciel*, dit-on? Mais le ciel, c'est l'infini, et la proposition n'a guère de sens, ou elle affirme qu'un progrès dans l'ordre limité peut élever l'homme jusqu'à la vie sans

(1) T. I, p. 41.

limites : à moins que ces mots progrès, mouvement et infini n'expriment un sens panthéistique, qui répugne à l'esprit du livre.

Le progrès social, tel que l'entendent la plupart des utopistes, n'est qu'un mouvement dans le cercle des choses de la matière et du temps, mouvement tout à fait étranger au perfectionnement moral, qui est le véritable progrès des êtres libres. Aucune promesse divine n'est attachée au développement de la richesse et du bien-être. Il n'y a d'*échelle mystérieuse* que celle de l'âme; échelle des vertus que l'on ne franchit que par la souffrance et la résignation à souffrir. L'ordre spirituel ne comporte que dans les individus le progrès continu, ce qui s'appelle en langage chrétien le don de la persévérance : encore est-ce un secret que la grâce cache à la conscience. Un siècle toutefois peut, comme un homme, l'emporter sur un autre en valeur morale; mais ce n'est jamais le cours fatal du temps qui amène cette supériorité.

II

Conséquences de ces erreurs.

Tout système philosophique qui repousse ou dénature le dogme de la chute originelle, c'est-à-dire l'invasion du mal dans le monde par l'abus de la liberté, méconnaît les vrais rapports des êtres intelligents, et, dans son développement social, introduit des conséquences subversives de l'ordre temporel des sociétés.

Car aussitôt que la croyance salutaire en ce fait inexplicable, et par lequel néanmoins tout le reste s'explique, a cédé aux efforts d'une malfaisante philosophie, l'homme dégagé du sentiment importun de sa culpabilité, rejette au loin toute idée d'expiation et toute pratique expiatoire. Il ne croit plus à son crime et se révolte contre sa peine. Et toutefois, comme la douleur, la misère, la dure épreuve ne cessent pas de subsister, encore

que l'on en prophétise le terme prochain et qu'on en méconnaisse sciemment l'origine certaine, on poursuit partout, hors de l'âme humaine, les causes et le traitement de cette grande maladie dont elle est seule coupable. On les trouve dans un ordre secondaire et dérivé; on s'en prend à des formes sociales, on accuse des institutions politiques; on met le principe hors de cause pour faire le procès aux conséquences. Ainsi l'homme continue, en la niant, la rébellion primitive; et cette rébellion, grosse de toutes les autres, ne tarde pas à livrer l'assaut à toute vérité gardienne de la société civile, à toute autorité humaine. Qui peut alors retenir cette brute sauvage qui souvent même s'agite et mugit au fond des cœurs domptés? Les dépositaires du pouvoir et de l'enseignement ne croient pas plus que les souffrants et les pauvres à cette loi tutélaire d'expier, de servir et de mériter. La nature orgueilleuse et jalouse renverse les digues élevées contre la fureur de ses désirs, qui bientôt se sont transformés en besoins. Elle se rit des vieux anathèmes; elle brise en rugissant la chaîne de la conscience, et ses efforts désespérés pour constituer pratiquement des so-

phismes et des erreurs, l'entraînent en des mécomptes plus amers et des abîmes plus profonds.

Les sombres journées de la révolution de 1848 nous ont fait assister aux cruels embarras de la science, de la sage philosophie et de l'autorité, quand, sous la menace des derniers périls, ces trois forces ne pouvaient s'unir que dans le sentiment de leur commune insuffisance. Tous les systèmes, debout et armés, se disputaient l'heure d'assujettir la société aux plus mortelles expériences. Une crise sanglante l'arracha de leurs mains; mais sous ce ciel chargé de nouveaux orages, celui qui portait l'épée sentit que la victoire par les armes était une victoire précaire, et que pour réduire les bras, il fallait réduire la haine dans les cœurs et l'erreur dans les esprits. Toute la question était là, elle y sera toujours. Le chef de l'État crut sa loyauté engagée à déclarer l'impuissance de la force; il fit donc appel à l'esprit public, à la science et aux lumières humaines. En cela, il se trompait sans doute; car pour éclairer l'homme, il n'en appelait qu'à l'homme. Mais toutefois c'était là une noble erreur, et qui du moins servit à mettre

en évidence la vanité de la sagesse purement *laïque* quand elle se trouve en présence de la vague montante de l'humanité soulevée. A cette épreuve décisive, le rationalisme néo-platonicien s'est montré faible et pâle. Qu'a-t-il apporté à la défense des principes sociaux? Une réimpression de la profession de foi du vicaire savoyard, et deux petits livres originaux, dictés par ce vague déisme qui remplit les pages déclamatoires du citoyen de Genève. Ces deux traités hasardent d'ailleurs plus d'un démenti aux vérités chrétiennes, et en particulier celui de la *Providence* rejette sans détour le dogme de la chute. Ainsi l'erreur, qui troublait violemment les âmes, l'erreur qui méconnaît la cause et l'origine du mal, était en possession de ces intelligences sereines, auxquelles on demandait la lumière et le conseil. Heureusement pour l'ordre social, l'Église, dans sa popularité sainte, venant en aide aux efforts de la conscience publique et de la légitime liberté, relégua dans l'ombre ces vains essais d'une philosophie dont les meilleures tendances seront toujours énervées par son éloignement décidé du christianisme, et par une secrète complicité avec l'erreur

fondamentale qu'elle désavoue, mais qu'elle aime (1), qui l'attire, et qu'une étrange moquerie des événements l'appelait à combattre.

(1) Le spinosisme.

RATIONALISME ÉCLECTIQUE.

I

Qu'est-ce que le mal?

Dans la recherche de l'origine du mal, dit spirituellement saint Augustin, quiconque cherche mal, se laisse surprendre par l'objet de sa recherche. Mais pour le connaître, il faut connaître l'homme et Dieu, il faut admettre la parole divine et ne pas dédaigner les primitives traditions de l'humanité. Nous avons besoin d'un monde à venir pour expliquer celui-ci, mais nous n'avons pas moins besoin de cet autre monde qui a vécu. Et il ne s'agit pas ici d'étudier les explorations particulières plus ou moins stériles que l'esprit humain a tentées en lui-même pour se découvrir, et se

révéler à lui-même; ni de rédiger à l'aide d'un long catalogue d'opinions, de doutes et d'erreurs, cette espèce de nosologie intellectuelle qu'on appelle l'histoire de la philosophie (1); mais il s'agit de prendre l'homme réel et de l'interroger, dans le temps, dans la vie, dans les monuments naïfs de son passé. C'est entreprendre l'œuvre la plus vaine, que d'essayer une solution du problème de la destinée humaine, sans mesurer au moins d'un regard les profondeurs des origines. Tant que le moi prétendra trouver isolément dans ses propres replis sa genèse et sa révélation, tant que l'on fondera d'illégitimes espérances sur cette contemplation solitaire par laquelle le philosophe s'abstrait pour se saisir, soit qu'il fasse le vide autour de chacune de ses facultés de peur que la vivacité complexe de leurs mouvements ne trouble son étude, soit qu'il place le sujet de son observation dans des circonstances arbitraires ou purement hypothétiques, en sorte que les évolutions accordées ne puissent jamais

(1) « Le père Malebranche méprisoit cette espèce de philosophie qui ne consiste qu'à apprendre les sentiments des différents philosophes; on peut savoir l'histoire des pensées des hommes sans penser. » (Fontenelle, *Éloges des académiciens.*)

s'écarter de l'obéissance qu'elles doivent à la théorie préconçue : — l'on peut affirmer que de ces laborieuses conceptions il ne sortira rien qu'une créature philosophique n'ayant plus la moindre parenté avec l'œuvre du créateur : un idéal faux, quelque chose comme la statue idéologique de Condillac, marbre misérable que n'échauffera jamais le feu céleste de Prométhée ou l'amour puissant de Pygmalion.

A ce grand fait de la déchéance humaine attestée par la parole de Dieu, transmis par la tradition universelle et vérifiée par la conscience, le rationalisme éclectique n'oppose qu'une simple dénégation, sans preuve suffisante et sans autorité.

« La douleur, dit l'auteur de la *Providence*, ne peut être *châtiment puisqu'il n'y a pas démérite,* » et la théorie que l'on substitue à l'ancien dogme est celle du *mal métaphysique* développant comme conséquences nécessaires le mal moral et la douleur.

J'extrais du livre que je viens de citer les principes suivants :

« Qu'est-ce que le mal?

« Être créé est une bonne chose... mais

c'est une bonne chose qui ne l'est pas absolument, faut-il ajouter pour être exact. Car il y a mieux que d'être créé, c'est d'être l'incréé : c'est d'avoir en soi et par soi la pleine et entière existence ; c'est d'être partout et toujours sans limites et sans défaut: Être créé, c'est donc *un bien qui pèche* par privation....

« Être créé et avoir du temps et de l'espace à soi est sans doute une perfection, mais qu'est-ce que cela auprès de l'éternité et de l'immensité?... Qu'est-ce aussi que d'être une substance et une cause finie, *quand on se mesure* à la substance et à la cause infinie? N'est-ce pas là encore *un mal* à côté d'un bien?..

« Nous avons admiré dans l'homme la créature raisonnable, il est vrai ; mais n'y a-t-il à cet égard rien que d'admirable en lui? *Son intelligence* n'est-elle pas *sujette à s'égarer, son amour à s'emporter, sa liberté à pécher, toute son âme à faillir?* Encore une *négation* à côté d'une grâce, encore une *privation* à côté d'une faveur.. Et *notre union avec la nature* ne laisse-t-elle rien à désirer? N'est-elle pas fréquemment troublée par des *résistances et des luttes fâcheuses?...*

N'en est-il pas de même aussi de nos relations avec nos semblables? Et enfin, dans nos *rapports avec Dieu* lui-même, *n'arrive-t-il pas fréquemment* que nous *n'ayons pas toujours même facilité* pour nous élever, pour nous *unir intimement* à lui, pour *vivre en sa présence et jouir de ses perfections?* En tout nous sommes bornés : nous le sommes dans le temps, nous le sommes dans l'espace, nous le sommes dans notre substance, dans notre force, dans notre vie; nous le sommes dans toutes nos facultés, toutes nos relations, toute notre condition, *voilà certes assez de mal...*

« Mais le mal s'augmente encore lorsque, par accident, nous sommes bornés dans les bornes mêmes, quand nous naissons dans un siècle, dans un pays moins favorisés que d'autres, avec de moindres dons de corps et d'esprit, au sein d'une moins douce et moins riche nature, d'une société moins bien constituée, d'une religion moins éclairée; quand, en un mot, nous sommes sous tous les rapports des créatures moins heureusement douées, moins bien partagées que d'autres...

« Cependant tout ce mal n'est lui-même

qu'une conséquence de notre état naturel; *c'est une nécessité et non un vice* (1). »

Que d'erreurs se pressent dans ce passage! Ou plutôt tout ce passage, comme tout le livre, n'est qu'une erreur.

Je reproduirai d'abord, sous certaines modifications, une observation que j'ai faite ailleurs (2), sur le grave inconvénient de présenter d'une manière absolue, et sans les correctifs nécessaires, le mal comme engagé, pour ainsi dire, dans l'imperfection originelle des créatures. Cette considération, qui n'est vraie d'une certaine vérité que dans la pure métaphysique, ouvre une porte trop facile au système de la nécessité du mal, également attentatoire à la bonté du Tout-Puissant et à la liberté de l'homme.

J'ajouterai que cette expression de mal métaphysique n'a guère de légitime emploi qu'autant qu'il s'agit d'exclure de l'idée du mal celle de nature ou de substance mauvaise, comme l'entendaient les stoïciens et quelques-uns des anciens gnostiques, les manichéens en particu-

(1) *De la Providence*, p. 30, 33.

(2) *Considérations sur la vraie doctrine*, ch. 1er, p. 10, 1844.

lier, qui renouvelaient le dualisme. Elle sert, dans ce cas, à déterminer d'une manière précise *la cause purement déficiente* du mal. Autrement, elle expose à ce double abus de conclure trop librement du non parfait, qui n'est qu'un mal possible, à une réalité défectueuse, antécédente à toute détermination, et de ne plus guère laisser d'alternative entre la nécessité d'être un mal en quelque manière, ou la condition d'être Dieu.

Ainsi, quand, à son insu, répétant la parole du premier auteur du mal, la philosophie énonce cette proposition assez naïvement hautaine : « Il y a mieux que d'être créé, c'est d'être l'incréé ; » quand elle définit « l'être créé, un bien qui pèche par privation, » parce qu'il n'est pas l'incréé ; évidemment elle ne voit plus de degrés dans le bien, elle méconnaît l'ordre, et tombe sous cette censure de l'Évangile : « Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Et votre œil est-il mauvais parce que je suis bon (1)? » Or, si l'on n'assujettit ses pensées à la surveillance la plus exacte, ou

(1) Aut non licet mihi quod volo facere? An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum? (MATTH., XX, 15.)

plutôt la plus chrétienne, elles s'égarent trop aisément à la suite de ces mots : *retranchement*, *privation*, *limite*, etc.; mots déjà sortis du pur possible pour entrer dans le réel. Le mal métaphysique, en effet, ou la simple possibilité du mal dans l'être fini, ne saurait se définir que par l'action de cet être, par un éloignement qui détermine une diminution du bien.

Le mal ne se déclare que par un acte. Antérieurement à cet acte, la *privation*, *la limite*, ne peuvent exactement représenter que la différence ontologique qui existe entre le fini et l'infini. Leur imposer une signification représentative de quelque entité voisine de la défaillance, de l'obscurcissement ou de la corruption, c'est faire violence à la vérité, et abuser étrangement de la faiblesse du langage humain. Donc, toute autre chose est de dire, comme l'auteur de *la Providence* : « Être créé, être imparfait est un bien qui pèche par privation, et en ce sens un mal, » autre chose de dire avec saint Thomas : « Le mal est la privation du bien. » Sous les mêmes termes, les deux définitions sont d'un ordre radicalement différent. Autant la définition du docteur angélique

est exacte, car elle énonce la privation du bien comme un fait consommé, le mal s'étant déjà révélé par l'altération d'une nature primitivement bonne; autant la définition du philosophe moderne est fautive et outrée; car elle ne s'applique qu'à l'imperfection métaphysique ou à la simple possibilité; et encore une fois, le mal qui n'est que possible n'est pas. « Le mal, » dit encore saint Thomas, « n'est pas connaissable par lui-même, mais par le bien dont il est la privation. » Il ne peut donc être connu que par le fait, et s'il est vrai que l'observation de la nature altérée peut nous faire remonter spéculativement jusqu'à la raison dernière et métaphysique du mal, il n'est pas moins vrai que l'observation de la nature saine et intègre exclurait jusqu'à l'idée du mal possible. Oui, si le mal n'existait pas, il nous serait infiniment plus impossible d'en soupçonner l'hypothèse, qu'il ne nous est impossible aujourd'hui de comprendre l'ordre actuel sans lui. D'où il suit que le mal, avant d'être produit, ne saurait avoir de représentation intelligible que dans la prescience de Dieu, et que jamais la conscience humaine ne trouverait en elle-même le concept de ce qui ne serait pour elle

ni être, ni accident. Donc, prétendre définir le mal métaphysique, c'est-à-dire anticiper par une sorte de fiction bizarre sur le moment de la manifestation du mal réel, le chercher et le poursuivre dans le sein nécessairement inconnu du possible, c'est se rendre volontairement la dupe d'une illusion logique. Encore s'il ne s'agissait que de rêver! Mais pour peu que l'on appuie sur ce mal idéal, qui encore une fois ne peut servir qu'à destituer le concept du mal de tout concept de substance, on touche l'écueil. La simple infériorité de la créature par rapport au créateur est déjà notée d'un terme flétrissant, et bientôt le mal, dérivé de la simple possibilité, ou de l'imperfection nécessaire, introduit le fatalisme comme conclusion.

Aussi cette division, contre laquelle je m'élève, est-elle implicitement repoussée par saint Thomas, lorsqu'il réduit tout le mal à la *coulpe* et à la *peine* : — « Tout le mal, » dit-il, « qui se peut rencontrer en la créature raisonnable, est, ou la privation de l'acte premier, qui n'est autre que sa perfection et son intégrité; et voilà le mal de peine; ou la privation de l'acte second, qui n'est autre que la

rectitude de son opération ; et voilà le mal de coulpe : la mort est le mal qui détruit l'acte premier ou la vie ; le péché est le mal qui détruit l'opération ou la justice (1). »

Et il dit un peu plus haut :

« Ne pouvoir se conserver par soi-même n'est ni un défaut, ni un mal, en la créature raisonnable. Car le mal est la privation d'un bien, et non pas une pure négation. D'où vient que tout défaut de quelque sorte de bien n'est pas toujours un mal, mais celui-là seulement qui passe pour un défaut du bien qui est convenable et même dû à notre nature (2) » C'est un mal, il est vrai, d'être volontairement un moindre bien que l'on était ; c'est un mal, de dégénérer, pour ainsi dire, de soi-même ; mais que ce soit un mal ou un certain mal d'être involontairement un bien inférieur à un autre, c'est-à-dire un bien d'un ordre inférieur, c'est là une extrémité contre laquelle la raison et la conscience protestent.

Donc, lorsque l'auteur du *Traité de la Providence* se demande si la condition « d'être

(1) Question XLVIII, art. 5.
(2) Art. 6.

une substance et une cause finie quand on se mesure à la substance et à la cause infinie, n'est pas un mal à côté d'un bien, une sorte de *retranchement* et de *limitation* dans le bien, » il trouve d'abord une réfutation sans réplique dans ce principe incontestable : « Il n'y a de mal que dans le défaut du bien qui est convenable et même dû à notre nature. » Or, il n'est pas dû à notre nature, car il implique contradiction, que Dieu nous ait créés selon tout ce qu'il est; et s'il plaît à la créature de se mesurer à celui qui est l'infini, il ne se peut guère qu'une telle pensée ne traduise déjà un mouvement secret contre l'ordre. L'union de l'être créé avec la sagesse créatrice ne connaît point ces tristes regards et ces comparaisons jalouses qui ont une parenté certaine avec le crime primitif. Nous sommes loin du simple possible.

Et quand le même auteur ajoute : « Nous avons admiré dans l'homme la créature raisonnable... Mais n'y a-t-il à cet égard rien que d'admirable en lui? Son intelligence n'est-elle pas *sujette à s'égarer,* son amour *à s'emporter...*, et cette créature raisonnable n'a-t-elle pas grand besoin d'une raison supé-

rieure qui l'assiste, la soutienne, *la redresse* (1) et la guide? Encore une négation à côté d'une grâce; encore une privation à côté d'une faveur... » si l'auteur se croit encore dans l'ordre métaphysique, il se trompe; car dès là qu'on se demande s'il n'y a rien que d'admirable dans l'homme, il faut que l'homme ait déjà donné lieu à cette question. Son intelligence s'est donc égarée, son amour et sa liberté ont donc failli : et le mal est prouvé, non pas en tant qu'il *était* possible, mais en tant qu'il *est* réel. Autrement, si le mal en quelque manière pouvait être dans l'intelligence *sujette à l'erreur*, mais qui reste dans la vérité; dans l'âme *sujette à faillir*, mais qui reste dans la rectitude; s'il atteignait, s'il pouvait atteindre la créature qui reste dans sa loi; il faudrait maudire, comme une négation injuste, comme une maladroite limite, ce glorieux besoin d'être assisté par la raison souveraine, guidé par la lumière éternelle, soutenu par la charité infinie; il faudrait donc se plaindre de n'être pas Dieu, car il n'y aurait contre le mal d'autre refuge que la condition

(1) *Redresser* sort trop évidemment de l'ordre métaphysique.

divine, et par conséquent le mal serait nécessaire.

Enfin, quand l'auteur argumente des *résistances* et des *luttes* qui troublent notre *union* avec la nature et nos rapports avec nos semblables; des langueurs de notre commerce avec Dieu; de ces bornes de plus en plus étroites que créent tour à tour les inégalités de civilisation, de religion, de climat, d'individualité, et qu'il conclut en disant : « Cependant tout ce mal n'est lui-même qu'une conséquence de notre état naturel, *c'est une nécessité et non un vice :* » il me semble difficile de conclure plus formellement au fatalisme (1).

II

La providence de Dieu, la liberté de l'homme et l'épreuve, suivant la doctrine éclectique.

L'auteur définit donc : *le mal métaphysique « toute imperfection qui est nous sans*

(1) Toutes ces circonstances de siècle ou de pays moins favo-

nous, et qui nous vient de Dieu seul : » — Le *mal moral* est « celui qui consiste dans *l'aggravation* par notre faute de nos défauts d'origine, dans toute imperfection qui est *en nous par nous*, et qui vient s'ajouter à celles qui sont en nous sans nous... » Et il ajoute : « Si nous souffrons du mal qui est en nous sans nous, nous souffrons également de celui qui est en nous par nous ; *nous ne sommes pas plus exempts de malheur dans nos fautes que dans nos imperfections d'origine et de nature* (1). »

Il est clair, par tout ce qui précède, qu'en disant *nous*, l'auteur n'entend pas l'humanité collective ou solidaire, mais l'humanité individuelle, l'humanité en chacun de nous, offrant à la vie une âme vierge de toute influence héréditaire. Et dès lors, il paraît malaisé d'en-

risés, de moindres dons d'esprit et de corps, de société moins bien constituée, etc., n'appartiennent nullement à l'ordre métaphysique. Elles supposent la liberté humaine en exercice, certaine prévarication morale créant, en vertu de la loi de solidarité, des nécessités fatales et vengeresses, en sorte que, s'il est vrai de dire que le *mal est dans l'individu sans l'individu*, on ne peut dire néanmoins qu'il est dans le monde, dans la société, *dans l'homme enfin sans l'homme.*

(1) Pages 74, 33 et 38.

tendre comment l'homme, né dans cet état d'imperfection, normal puisqu'il est nécessaire, ait le devoir et la faculté de s'en affranchir. Si, en effet, le mal moral n'est que *l'aggravation* et par conséquent la suite du mal métaphysique ou nécessaire, la nécessité du mal moral est démontrée. Or, cette étrange hypothèse, qui trouve le secret de donner Manès pour auteur à Pélage, en commandant à l'homme le *nisus*, l'effort contre sa nature, contre la limite et l'imperfection *venue de Dieu*, fait tout à coup sortir de la fatalité la plus étroite une liberté impossible qu'elle charge de rectifier et d'étendre l'œuvre défectueuse et bornée du créateur. Et d'où vient cette liberté contradictoire? Qui l'a donnée? Qui l'a faite? Est-ce Dieu, qui ne sait que *limiter*, *faire du fini*, *priver en donnant* (1)? Il faut rendre à l'auteur cette justice qu'il reste plus fidèle à sa définition, et, suivant lui, la liberté humaine est complétement indépendante de Dieu. Voici comment il s'exprime : « ... Au lieu d'aller jusqu'à dire, *même avec*

(1) « Qu'est-ce que créer? *C'est limiter, c'est faire du fini, c'est priver en donnant.* » (Page 74.)

de grandes autorités, que Dieu fait tout en nous, *et cela même qu'on appelle libre; qu'il y fait l'agir comme le pouvoir;* qu'il est *la cause de la liberté*, soit qu'on la considère dans son fond, soit qu'on la considère dans son exercice et son application à tel ou tel acte, *ce qui est évidemment excéder*, ce sera assez d'admettre que *notre volonté est comme environnée de tous côtés par l'opération divine, mais avec la réserve expresse que cette opération ne s'étend pas jusqu'à notre dernière détermination et que c'est à l'âme seule à donner ce coup. Que si, par hypothèse, ce coup même vient de Dieu; si c'est lui qui se détermine en nous, et non plus nous qui nous déterminons : c'est lui qui veut pour nous, et non plus nous qui voulons*, et notre liberté s'évanouit au sein de la toute-puissance (1). » Il est difficile de retenir

(1) Page 55. Il n'est pas très-facile de concilier cette page avec la précédente où l'auteur se montre un peu moins éloigné de la vérité lorsqu'il dit : « Dieu fait en nous l'être *et la perfection :* il y fait la substance, la *cause*, la vie, le sentiment; il y fait l'*âme*, en un mot, *ses facultés*, ses lois et ses conditions d'action; » il est vrai qu'il ajoute : « mais ce qu'il n'y fait pas, *du moins de la même manière*, ce sont ses libres déterminations, ses actes volontaires. Ici, *il laisse faire, il donne à faire*

un sourire, et quel sourire! quand on pense que *cette grande autorité,* qui a le malheur *d'excéder*, et *d'excéder évidemment*, n'est autre que l'apôtre saint Paul, l'Église universelle, ou plutôt Jésus-Christ lui-même dans son apôtre et dans son Église. Car c'est là tout le christianisme : l'homme n'a rien qu'il n'ait reçu; il a en Dieu la vie, le mouvement et l'être; — rien sans doute ne nous est plus

plutôt qu'il ne fait, et s'il *opère encore, il n'opère pas seul, il coopère, il concourt...* » (p. 54). L'auteur a la fâcheuse manie de rectifier le christianisme qu'il connaît d'ailleurs assez mal. La théologie catholique enseigne la coopération, le concours de l'homme à la grâce, à l'œuvre de Dieu en lui, et non pas le concours de Dieu à l'action prévenante de l'homme. C'est la miséricorde de Dieu qui prévient l'homme pour le convertir, le justifier, le sauver, et jamais l'homme ne prévient Dieu que pour se perdre. Au surplus, l'auteur, en ces matières, est toujours novice; il tâtonne visiblement. Que signifie : *Il laisse faire, il donne à faire?...* En quel sens, dans quelles circonstances Dieu *laisse-t-il faire, donne-t-il à faire?* L'auteur n'en sait rien; et cette légèreté de science rend encore plus burlesque la témérité avec laquelle il s'élève contre *de grandes autorités.* L'auteur dit avec plus de raison que Dieu « fait en nous l'être et *la perfection;* » mais alors il ne se souvient plus qu'il a décidé, page 30, que d'*être créé* est *un mal en un certain sens, un certain manquement.* Il dit encore que Dieu fait en nous *la cause... l'âme, ses facultés,* etc.; mais il l'oublie à la page suivante, et il nous enseigne qu'il ne faut pas *aller* jusqu'à dire (avec saint Paul) que *Dieu fait en nous cela même que l'on appelle libre... qu'il est la cause de la liberté.*

intérieur que notre volonté, et cependant Dieu nous est infiniment plus intérieur que nous ne le sommes à nous-mêmes. S'il en était autrement, Dieu ne serait pas infini, il ne serait qu'un mot. Comment, vous repoussez Dieu comme « cause de la liberté, » et vous le reconnaissez comme le créateur de l'homme? Mais, selon vous, aurait-il donc fait l'homme sans faire en lui l'intelligence? Et s'il a fait l'intelligence, comment n'a-t-il pas fait aussi la liberté qui en est inséparable? Et s'il ne l'a pas faite, faudra-t-il dire qu'il est l'auteur de tout ce qu'il y a dans l'homme, excepté l'homme moral, excepté l'homme même? Mais s'il est l'auteur de l'âme libre et volontaire, peut-on admettre que ce ne soit qu'à la condition de n'y pénétrer jamais? Quoi! c'est par la loi de sa propre nature, qu'elle tient de lui, que la liberté humaine chasse Dieu, et le consigne, pour ainsi dire, à la porte de son œuvre? Car, il est dérisoire d'admettre que « notre volonté est comme environnée de tous côtés par l'opération divine, » à la condition qu'il ne s'en suive rien, ou presque rien; et « avec la réserve expresse que cette opération ne s'étende pas jusqu'à notre *dernière détermina-*

tion. » Mais que signifient ces mots : dernière détermination? Que si vous souffrez la présence divine dans les déterminations précédentes qui entraînent la dernière, que prétend cette dernière exclusion? Est-ce donc s'entendre soi-même que de vouloir que la Vie délaisse ainsi la vie ; et d'imaginer un infini, qui n'est point partout, qui est exclu de quelque part? Il est assurément fort légitime de vouloir sauver la liberté ; mais craindre « qu'elle ne s'évanouisse au sein de la toute-puissance, » quand la toute-puissante volonté de Dieu convertit à soi l'imparfaite volonté de l'homme ; c'est craindre, en d'autres termes, que le verbe *qui éclaire tout homme venant en ce monde*, n'attente, en l'illuminant, au *droit* de la lumière créée ; c'est se plaindre, comme d'une tyrannie, que, par des voies inconnues, l'abîme de l'existence infinie soutienne, féconde et vivifie l'existence finie! C'est enfin se plaindre à LUI de ce que nous ne sommes pas LUI... — Des nuages, sans doute, d'impénétrables ombres couvrent à nos yeux les solutions définitives : « O profondeur! » s'écrie l'Esprit Saint par la bouche de l'Apôtre. Aussi, ce n'est pas impunément que l'on peut croire

qu'il suffit ici de l'œil de l'homme, de la raison et de la parole de l'homme. Il n'y a en vérité que de très-jeunes ou très-naïfs esprits, pour affirmer de bonne foi que le jour de l'évidence doit se lever sur tous les mystères, et qu'au gré de certaines méthodes philosophiques qui n'en veulent plus, ils vont s'évanouir à jamais!

Ainsi, l'auteur de *la Providence* met, tout à la fois et contradictoirement, dans l'homme, une fatalité invincible et une liberté toute-puissante. Dieu est, par ses perfections mêmes, condamné à ne rien produire que d'imparfait, et l'homme, en tant que créature, nécessité au mal, ne se dégage que par cette liberté qui, en définitive, exclut l'action divine et ne relève que d'elle-même. Tout cela est impossible, tout cela répugne; mais au mal si évident il fallait bien assigner une origine, et une origine qui n'impliquât en rien la culpabilité humaine; il fallait aussi *créer* une liberté, pour fonder la moralité des actions et l'imputabilité. Cette philosophie ne dénoue pas, elle tranche; et cependant saura-t-elle donner au problème de notre destinée une solution plausible? Il ne faut pas l'espérer.

Elle nous dit que la vie en ce monde est une épreuve : mais en quel sens ? et comment ? Car, suivant elle, né imparfait, mais dans l'intégrité naturelle de ses facultés, sans ancêtre et sans postérité morale, ne recevant rien, ne transmettant rien, chaque homme recommence solitairement l'épreuve, comme Adam aux premiers jours. Or, quand la tradition nous raconte la liberté humaine interrogée par le Créateur, elle présente, suivant la réponse de la créature, une alternative de châtiment ou de récompense, de vie ou de mort. Mais l'épreuve qu'imagine le déisme éclectique n'est qu'une moquerie, car elle ne laisse aucune chance. Que l'homme s'abstienne du mal moral ou qu'il y tombe, qu'importe à sa destinée ? Si, en effet, il sait se garder du péché, pourra-t-il conjurer la loi, l'horrible loi de souffrir, de vieillir et de mourir ? Que si la loi est inévitable ; si nous sortons victorieux de l'épreuve, sans pouvoir décliner le châtiment, où est en Dieu la justice ? Et si nous en sortons nécessairement vaincus et coupables, où est en l'homme la liberté ?

Il ne reste donc qu'à convertir le châtiment en épreuve. Je laisse parler le philosophe :

« Que la douleur, dit-il, soit épreuve *quand elle tient à ce mal qui est en nous sans nous*, c'est ce qu'il est difficile de ne pas admettre, car autrement que serait-elle? *Châtiment! cela ne se peut puisqu'il n'y a pas démérite;* souffrance sans dessein et sans but! cela ne se peut pas davantage; car rien n'est fait en vain, et la douleur moins qu'aucune autre chose... *Reste donc qu'elle soit une leçon, une excitation à l'action*, en un mot une épreuve... De sa naissance à sa mort, l'homme est sujet à la douleur, à cette espèce de douleur dont il est question ici, *et qui n'est pas en lui la suite d'une faute, mais d'une nécessité, de la condition même de sa nature* (1). »

L'obstination hautaine qui se détourne de toute lumière révélée pourrait-elle être expiée par une erreur plus profonde? Quoi! l'homme souffre d'un mal qui est en lui sans lui? d'un mal involontaire? Il souffre nécessairement? Et quelles souffrances! que l'on déguise en vain sous ces termes d'*aiguillons*, de *points plus saillants et plus sensibles* (2); *de le-*

(1) Page 91. — (2) Page 77.

çons (1), qui disposent et poussent au progrès et au développement (2). Comment! vous dites que Dieu, quel que soit ce Dieu, a sur moi *les meilleurs et les plus bienveillants desseins* (3); vous parlez de *rigueurs apparentes* (4); vous trouvez la main d'un père dans toutes ces sévérités; et il vous paraît tout naturel qu'un régime sagement paternel débute à l'égard d'un enfant sans reproche imputable, par la correction, et, ne vous en déplaise, par la correction la plus cruelle? Comment! un anathème mérité ne pèse point sur la race humaine, vous me garantissez ma complète innocence, et dans moi-même et dans mes auteurs; et par cette seule raison que je suis nécessairement imparfait et défectueux, et que celui qui m'a fait ne saurait, selon vous, rien produire qui échappe à la nécessité de se dérégler; me voilà livré au dur travail, à la souffrance, à tous les supplices du corps et de l'âme? Et vous trouvez de la sagesse, vous trouvez de la justice et de la bonté en ce Dieu, artisan de la souffrance et

(1) Page 38. — (2) Page 77.
(3) Page 113. — (4) *Ibid.*

de la mort, qui pour m'*éprouver*, me torture; qui pour *m'exciter à l'action*, me tue!

Vous dites : « L'épreuve remplit toute la vie; elle en fait un état qui ne peut être raisonnablement définitif et dernier, » et vous concluez à un état à venir « qui explique et complète celui-ci (1). » Mais si l'épreuve par la douleur ne peut être raisonnablement l'état dernier de l'homme, il n'est pas plus raisonnable de supposer qu'elle soit légitimement son état premier. Le présent, vous l'avouez donc implicitement, est à peu près sans lumière sur lui-même, ou du moins sans lumière suffisante. Pour l'éclairer, vous invoquez un vague futur, et vous ne voulez pas du passé dont il est issu et qui détermine toutes ses évolutions vers l'avenir? Mais voyez donc où vous mène cette logique rompue. Si vos dédains récusent la voix de la tradition, si le fait du démérite primitif n'est pas reçu comme vrai, et que la douleur, conséquence du mal métaphysique, soit l'inévitable apanage de l'être créé, en tant que créé, il s'ensuit que, par delà même l'ordre actuel, la loi de la douleur

(1) Page 114.

devra poursuivre la créature, puisque, indépendamment de tout acte moral (1), la limite et l'imperfection que l'ordre à venir, quel qu'il soit, ne saurait supprimer sous peine de confondre le fini et l'infini, emportent cette inflexible nécessité. Nous voilà donc condamnés à souffrir, dans ce monde et dans l'autre, sans raison et sans fin? — Cette conséquence est rigoureuse, et vous ne pouvez la rejeter sans passer l'éponge sur tous vos principes.

Comment donc une philosophie aussi superbe ne sent-elle pas à quel point ses conceptions froissent l'homme dans la plus légitime fierté de sa conscience? Quoi! il faut que le mal, il faut que la douleur l'excite à l'action, comme la brute que le fouet réveille! Et l'on ose supposer que, juste et pur, et frappé, sans aucun démérite antérieur, il va se lever et marcher? Et c'est en Dieu, c'est dans l'auteur de l'homme, que l'on met une telle ignorance de son ouvrage? Il ne se doute pas, ce Dieu, qu'en procédant au rebours de toute justice

(1) Il ne faut pas oublier que dans la doctrine éclectique le *démérite* n'est que *l'aggravation* par notre faute du mal métaphysique, du mal nécessaire, du mal qui est en nous sans nous (p. 74).

et de toute bonté, ce n'est ni à l'activité ni à la soumission qu'il doit s'attendre, mais à toutes les révoltes, à toutes les stupeurs de l'âme? Il ne sait pas que, de quelque part qu'elle vienne, soit d'une puissance finie, soit, par impossible, de la puissance infinie, l'iniquité ne réduira jamais le cœur de l'homme à la patience. Ce serait une honte, et l'hypothèse seule en est honteuse... Et cette école, dont les chefs accusaient les doctrines « théocratiques » de vouloir « abaisser l'esprit humain, » voilà comment elle entend la providence de Dieu et la dignité humaine!

III

Véritable notion de l'épreuve.

C'est véritablement dans la doctrine chrétienne que le mal ou la douleur est à la fois châtiment et épreuve : châtiment, car l'homme,

né dans le péché, doit à la puissance infinie ce commencement de satisfaction que le Juste achève : épreuve, car la miséricorde de Dieu, qui se réconcilie le monde en Jésus-Christ, présente la peine au fils d'Adam comme moyen de pénitence et de justification. Ce divin système, tout en laissant des voiles que la curiosité de l'esprit voudrait soulever, n'enveloppe toutefois aucune contradiction aux légitimes susceptibilités de la raison et du cœur de l'homme. Car, dans la conscience humaine, convaincue par ses misères intérieures de sa culpabilité profonde, il y a un sentiment d'adhésion à la justice, qui relève le coupable jusque sous le châtiment, et qui même le porte à aimer ce qui le relève. Le pécheur frappé réveille en soi, comme parle Bossuet, ce sentiment endormi de la justice divine, et confesse avec amertume les désordres de sa vie passée. — Amertume salutaire : la raison fait taire les révoltes de la nature, et la nécessité de la peine, qui en faisait l'aiguillon et la honte, s'évanouit dans la bonne volonté qui l'accepte. Les afflictions ne sont plus que des vertus, la douleur n'est plus que de la patience, et la joie elle-même peut fleurir sur

l'arbre de la croix, où l'Homme-Dieu sanctifie le supplice de l'homme.

Voilà la juste notion de l'épreuve, et la seule juste : c'est le christianisme qui la donne, le christianisme seul. Détachée de l'ensemble logique des principes chrétiens pour tomber dans le vague de la philosophie éclectique, elle devient, ce que devient toute vérité sous la main du rationalisme, une donnée arbitraire, contradictoire, stérile, un je ne sais quoi comparable à ces fruits que l'opinion des anciens attribuait au voisinage désolé de la mer Morte.

IV

De l'optimisme ou de la raison du meilleur.

L'épreuve chrétienne se lie donc admirablement à la plus auguste solution qui ait été donnée des rapports de la providence divine et de la liberté humaine. Sur cette suprême

question, quelle sera la réponse définitive de l'éclectisme ? Cette réponse est déjà faite, elle ressort de toutes les propositions que j'ai notées ; mais une dernière citation va la compléter, et justifier en même temps les précédentes censures.

« La liberté, dit l'auteur, est un vrai bien, c'est le meilleur de tous ceux que Dieu, dans sa bonté, pouvait nous conférer... Mais ce bien, si excellent qu'il soit, ne *saurait être sans défaut parce qu'il ne saurait être sans bornes ;* et il n'est pas plus exempt que les autres perfections humaines de certaines limitations qui sont les suites de notre nature ; de sorte que Dieu, *si attentif*, *si appliqué* qu'il ait été, par tous les soins qu'il en a pris, *à le faire d'après la règle du mieux*, n'a pas pu néanmoins le faire et le conserver *tel que rien n'y manquât absolument ;* il l'a fait comme tout ce qui est créé, sujet à la privation ; *or ici la privation, le défaut inhérent à l'essence même de la liberté, c'est la possibilité de pécher ou la peccabilité* (1). Dieu a *donc* dû raisonnablement, quoique impeccable lui-

(1) Pages 81, 82.

même, y souffrir le péché... Il n'y a donc pas à demander au sujet de la liberté pourquoi Dieu, dans sa bonté, ne l'a pas faite impeccable; il y a plutôt à l'en bénir, *puisqu'il* ne l'a faite ce qu'elle est que *d'après la règle du mieux*, qui est sa loi dans le fini... (1) »

Je ne veux plus insister sur la pernicieuse application de ces termes, *défaut*, *privation*; comme si le principe du mal était au fond et réellement dans le *non-partage* d'une condition unique et incommunicable, la condition d'être Celui qui est; mais ce qu'il faut relever ici, c'est cette étrange conception d'un Dieu tout-puissant et infiniment sage, appliquant son effort à produire, d'après *la règle du mieux*, cet être prédestiné à tous les déréglements, et en qui la liberté n'est qu'une puissance trompeuse et dupe d'elle-même : en sorte que s'il était reconnu qu'un tel homme est fait sur cette *règle du mieux*, il faudrait reconnaître par-là même que Dieu n'a pu

(1) Mais si « le défaut *inhérent à l'essence même de la liberté* est la possibilité de pécher, » il s'ensuivrait nécessairement, ou que Dieu ne serait pas libre, ou qu'il faudrait mettre en lui la peccabilité.

mieux faire; qu'il a fait tout son possible, et épuisé dans la production d'une créature si défectueuse et si fragile l'infini de sa sagesse et de sa puissance : la contradiction est choquante. Mais l'éclectisme s'empare de *la règle du mieux*, comme il prend la doctrine de l'épreuve; rien n'amène, rien n'explique ou ne motive cette double fantaisie.

Comme l'épreuve, *la raison du meilleur*, l'un des grands principes de la théodicée leibnitienne, n'a son sens légitime et droit que dans la philosophie chrétienne. Dès les premiers siècles de l'Église, on en trouve déjà le pressentiment. Tertullien, au traité *de la Résurrection de la chair*, nous représente Dieu occupé, dans la formation de l'homme, d'un dessein plus sublime :

« Dans toutes les formes qu'il tire de ce limon, Dieu, dit ce profond écrivain, pense au Christ qui doit être homme un jour. *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*... Et Dieu fit l'homme. Et ce qu'il a fait, il l'a fait à l'image de Dieu, c'est-à-dire, du Christ. Ainsi revêtant dès lors l'image du Christ qui devait naître dans la chair, ce limon était non-seulement l'œuvre de Dieu,

mais encore le gage de l'Incarnation du Verbe (1) ».

Saint Augustin découvre dans la permission du mal une condition du mieux : « Dieu, dit-il, n'aurait pas créé un seul ange, que dis-je? un seul homme dont il eût prévu la dépravation, s'il n'eût tout à la fois connu comment il les ferait servir aux intérêts des justes, relevant ainsi par l'antithèse le sublime poëme des siècles... Le rapprochement des contrastes met en relief la beauté du discours, et la beauté de l'univers ressort de cette éloquente opposition, non de paroles, mais de choses (2). »

Et plus loin : « Sans le péché, dit-il, le monde ne serait orné et rempli que de natures bonnes. Et cependant, malgré le péché, tout n'est pas envahi par le péché. Car le plus grand nombre des esprits célestes est demeuré dans l'ordre de sa nature. Et la volonté mau-

(1) « Quodcumque enim limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus... *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. Et fecit hominem Deus...* Ita limus ille jam tunc imaginem induens Christi futuri in carne, non tantum Dei opus erat sed et pignus. » (*De Resurrect. carnis*, 6).

(2) *De Civitate Dei*, lib. XI, 18.

vaise, pour s'être affranchie de cet ordre, n'a pas su néanmoins se soustraire aux lois de la justice de Dieu qui ordonne tout au bien. L'univers, avec les pécheurs, est comme un tableau avec ses ombres. Une perspective convenable en développe les beautés, quoiqu'il n'y ait que laideur dans les teintes ténébreuses, considérées en elles-mêmes (1). »

Ici une raison de *mieux* est manifeste. Le mal est admis, mais ordonné avec certitude au bien : et ce bien immense, qui est la révélation de la justice, est suivi d'un bien incomparablement plus immense, l'effusion de l'amour, l'amour divin qui « se fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, » pour couvrir et racheter le péché de l'homme.

C'est en ce sens que Leibnitz a pu dire qu'un monde sans péché serait fort inférieur au nôtre; proposition hardie peut-être, mais dont la hardiesse trouvera toujours son excuse dans l'âme chrétienne s'élevant de la considération du mal à celle de la grandeur du remède. Un optimisme sage est le fruit

(1) *De Civitate Dei*, lib. XI, 23.

naturel du christianisme, et l'optimisme de Leibnitz lui-même communique toujours avec la vérité par les principes sur lesquels il se fonde. Ce n'est donc que par la plus étrange méprise qu'on peut invoquer, sous cette grande autorité, et comme une donnée exclusivement rationnelle, cette considération du meilleur, que l'on sépare violemment de tout un ensemble de faits et de dogmes qu'elle suppose, et que Leibnitz ne récusa jamais. Car jamais il n'eût passé par l'esprit d'un tel homme de poser en l'air le principe du mieux : jamais il n'eût imaginé de tirer de son fonds une théodicée purement hypothétique, en faisant table rase de toute tradition humaine et de toute révélation divine; son génie n'allait pas jusqu'à croire que, pour arriver à la lumière, il fallût commencer par faire une telle nuit autour de soi et en soi-même.

Il n'appartient qu'à un croyant, catholique, ou du moins chrétien, de comprendre et de redire ces divines paroles de l'Église :

« O! nécessaire sans doute le péché d'Adam, qui a été effacé par le sang du Christ!

O! heureuse faute! qui a dû obtenir un tel et si grand réparateur (1). »

Mais lorsqu'on n'admet ni la chute, ni la réparation, ni la transmission de la faute, ni l'application des mérites et du sang divin; que l'on ignore la misère de l'âme et qu'on l'aggrave encore par le persévérant mépris des voies de la délivrance; lorsque, en définitive, on ne sait rien de ce monde et rien de l'autre, rien de l'homme et rien de Dieu, quelle apparence de s'écrier : O heureuse nécessité du mal! heureuse épreuve! admirable règle du mieux! — Et où est le sens de tout cela? Pourquoi est-il mieux qu'il en soit ainsi? Et comment sait-on que *cela* est le *mieux?* — Et en quelle manière y aurait-il moins de bien dans un monde, par exemple, où il y aurait moins de mal? Au point de vue de l'éclectisme, *la raison du mieux* n'a point de *raison suffisante :* elle n'en a aucune.

(1) O certe necessarium Adæ peccatum, quod Christi morte deletum est! O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem (*Samedi saint, office du matin*).

V

De la liberté.

Éloignons enfin cet argument métaphysique par où il se démontre, avec un surcroît d'évidence, que, si l'homme se trouvait dans les conditions qui l'excluent nécessairement, le mal n'existerait pas; mais d'où il suit que par cela seul qu'il n'est pas impossible, il se produit inévitablement. Laissons-donc là le mal *en puissance*, le mal conditionnel et déclinable, pour le considérer dans sa cause actuelle et immédiate. Qui ne voit, en effet, qu'entre la peccabilité et le péché, entre la faillibilité et l'erreur, il y a un milieu qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître : immense milieu, suffisant à l'être fini, et qui eût été le développement légitime de la créature naturellement bonne? Car la faillibilité, la peccabilité, cette double faiblesse qui n'est ac-

cusée réellement que par l'erreur et le péché, suppose dans l'homme, au même titre, le pouvoir primitif de décliner l'un et l'autre, en demeurant inviolablement uni à l'inflexible rectitude, à l'infaillible vérité. Et c'est dans ce pouvoir, dès le principe porté au bien, que l'on doit chercher la cause du démérite et la source de l'imputabilité. Pouvoir admirable et terrible! par lequel l'être créé, le néant appelé à l'être, est remis en sa propre main! Et ce néant fait homme ne trouve-t-il pas dans le don de la liberté une sublime compensation de sa dépendance nécessaire? Car, par elle, et dans l'état auguste de surnaturelle justice où il était élevé, il a pu conjurer ces *privations*, faire évanouir de plus en plus ces *limites originelles*, reléguer l'erreur et le mal dans un éternel possible, dont la grâce divine eût fait un éternel rien. Il l'a pu, mais il ne l'a pas voulu. Sa volonté n'a pas répondu à son pouvoir, et son pouvoir ne répond plus aujourd'hui à sa volonté. Cet œil jaloux, livide reflet de l'abîme, qu'il a porté sur les perfections infinies : *Eritis sicut dii*, a fait monter les ténèbres dans son intelligence et précipité son amour. Interrogé par le commandement

divin, le libre arbitre « ne s'est point tenu dans la vérité. » Il s'est déclaré contre son auteur, et le mal est né d'une pensée, d'un mot : Je n'obéirai pas. Voilà le vrai caractère du péché : il est là, dans ce retour intérieur contre l'attrait de la grâce, dans cette libre élection de la désobéissance, en présence de la loi qui, en montrant la lumière et le devoir, montrait à la nature défectible la voie certaine de l'indéfectibilité.

Cette notion de choix volontaire, d'élection inhérente au développement de la liberté a été vivement combattue par un profond penseur de notre temps, M. Donoso Cortez, de noble et pieuse mémoire. Mais, je l'avoue, sa répugnance ne me semble pas suffisamment fondée en raisons. Suivant lui, l'hypothèse commune pèche par une double conséquence qu'elle amène, l'une relative à l'homme, l'autre relative à Dieu. « L'homme, dit-il, serait d'autant moins libre qu'il serait plus parfait. S'assujettissant de plus en plus à l'empire de ce qui le porte au bien,... l'équilibre entre les deux sollicitations contraires serait altéré, et sa faculté de choisir dans la même proportion.

« D'autre part, si la liberté consiste dans

l'entière faculté de choisir entre deux sollicitations contraires, Dieu manque totalement de liberté. Pour que Dieu soit libre, il faudrait qu'il pût choisir entre le bien et le mal, entre la sainteté et le péché. Il y a donc entre la nature de Dieu et celle de la liberté, ainsi définie, contradiction ridicule, incompatibilité absolue... » Et un peu plus loin, il ajoute :

« La liberté n'est que dans la faculté de vouloir, qui suppose la faculté d'entendre. Tout être doué d'entendement et de volonté est libre : et la liberté n'est pas une chose distincte de sa volonté et de son entendement, c'est son entendement même, sa volonté même... La liberté parfaite consiste à entendre et à vouloir parfaitement... Dieu seul est parfaitement libre... L'homme n'est pas parfaitement libre, parce qu'il n'est pas doué d'une intelligence infinie et parfaite, ni d'une volonté parfaite et infinie... L'imperfection de la liberté humaine vient spécialement de cette faculté de choisir, dans laquelle consiste, suivant l'opinion vulgaire, sa perfection absolue.

« Lorsqu'il sortit des mains de son créateur, l'homme entendait le bien, et l'entendant, il le voulait, et le voulant, il le faisait,

et faisant le bien qu'il voulait de sa volonté, qu'il entendait de son entendement, il était libre... Quand la femme *prêta à la voix de l'ange déchu une oreille attentive et curieuse*, aussitôt son entendement commença à s'obscurcir, sa volonté à s'affaiblir. Séparée de Dieu qui était son appui, elle éprouva une soudaine défaillance. Au même instant, sa liberté, qui n'était pas une chose différente de son entendement et de sa volonté, fut atteinte..... La femme entraîna l'homme, et la liberté humaine tomba dans le plus triste état de fragilité (1). »

Ce dernier développement, si je ne me trompe, renferme éminemment l'acte de *choix* que l'illustre auteur veut exclure. Quand la femme cède à la parole du tentateur, peut-on supposer que le commandement divin est sorti de sa mémoire, et qu'elle n'est coupable que de cet oubli? Mais elle a hésité, elle a délibéré, elle a représenté à l'ennemi la défense souveraine; mais à ce mot : « Vous serez comme

(1) *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, par Donoso Cortez, marquis de Valdegamas, publié dans la Bibliothèque nouvelle de M. L. Veuillot. Paris, 1851, in-18, p. 108, 109, 110, 111, 112.

des dieux, vos yeux s'ouvriront, » elle donne sciemment aux vaines promesses du démon la foi qu'elle devait garder à la menace de Dieu; elle choisit donc, au lieu de l'obéissance, la transgression de la loi : choix funeste qui seul fait la grandeur du crime, et détermine la peine. L'homme est entraîné, mais sa liberté n'est pas innocente de cet entraînement : car l'entraînement implique une certaine opposition de la conscience à la passion, ou au malin conseil, et l'état de fragilité qui succède consiste moins dans l'énervation positive du libre arbitre que dans une tendance nouvelle qu'il s'est faite vers le mal, dans une force malheureuse de résistance au bien.

Sans doute, « au sortir des mains du Créateur, » quand tout en lui, entendement, volonté, action, concourait unanimement à la justice, l'homme était libre, et d'une liberté juste et sainte. Mais est-ce à dire que parce qu'elle entre dans la voie funeste, la liberté périt? L'homme n'est-il donc pas libre de périr? Car il ne s'agit pas ici du sort que l'on se fait par telle ou telle détermination, mais de savoir si cette détermination est un acte libre. Et, en effet, cet être qui doit dépendre parce qu'il est

créé, mais qui doit dépendre de son plein gré parce qu'il est raisonnable, n'a-t-il pas cette puissance extraordinaire « de s'asservir au péché et de s'affranchir de la justice (1) » ? S'il ne décidait sciemment entre la dépendance légitime, qui est « la liberté des enfants de Dieu, » et cette indépendance trompeuse, qui n'est que l'assujettissement à l'ennemi, et si cette fatale option n'engageait la complicité de la raison elle-même, la chute ne serait qu'un malheur, elle ne serait pas un crime : l'expiation ou la peine n'aurait plus de fondement. La liberté dans l'homme ne veut sans doute pas être séparée de la volonté, laquelle suppose l'intelligence ; et toutefois c'est une erreur de dire que « la liberté n'est pas une chose distincte » de l'une et de l'autre. S'il en était ainsi, qui empêcherait de soutenir l'identité de l'entendement et de la volonté, sous prétexte qu'il n'y a point d'acte d'entendre pur, ni de vouloir entièrement vide d'entendre ? Ne faudrait-il pas en outre affirmer le libre arbitre dans tout être qui serait, à un certain degré, doué d'en-

(1) Cum enim servi essetis peccati, liberi fuistis justitiæ. *Rom.*, VI, 20.

tendre et de vouloir? Conséquence inadmissible. Il n'y a de libre que l'Être infini, et celui à qui la loi de son existence a été révélée, avec la faculté de s'y conformer ou de s'y soustraire. Pouvoir moyen entre l'entendement et la volonté, la liberté est parfaitement définie par le choix, cet acte mixte que l'une et l'autre composent, et auquel la liberté qui le produit imprime le sceau définitif de la moralité. Il n'est pas exact que l'imperfection de cette puissance de l'âme humaine vienne « de la faculté de choisir; » l'imperfection n'est que dans la possibilité de choisir imparfaitement, et, je le répète, l'imperfection en tant que possible, n'est pas. Et comme il me paraît également absurde de placer l'excellence du libre arbitre dans ce parfait équilibre entre deux sollicitations contraires, qui irait même à suspendre indéfiniment l'action du choix, je nie que la notion ordinaire de la liberté *élective* enveloppe cette conséquence que « l'homme serait d'autant moins libre, qu'il serait plus parfait, » c'est-à-dire plus spontanément déterminé au bien aux dépens de l'indifférence d'équilibre : car, d'abord, loin d'être une perfection, cette indifférence n'est qu'une chi-

mère, ou n'existe que dans des cas indifférents; et, en second lieu, l'inclination plus facile au bien, qui est à la fois le témoignage et la récompense du légitime exercice de la liberté, ne sous-entend en aucune manière l'annulation du choix. Le choix existe, car il est le caractère essentiel de toute détermination éclairée, mais d'autant moins accusé, d'autant plus insensible, qu'il rencontre moins d'obstacles, que la raison a plus d'empire sur les passions apprivoisées. Dans l'homme sain, la santé corporelle ne se fait point sentir. Faudra-t-il la confondre avec la mort, parce que le caractère commun de la perfection et de la destruction de l'être est d'exclure ce sentiment qui ne se réveille guère que sous l'aiguillon de la douleur? Faudra-t-il donc conclure du développement plus heureux de l'existence, à la diminution de l'existence? Et sera-ce, au contraire, la perfection de la vie, que l'on sente en soi plus de contradiction à vivre (1)? Qui a jamais

(1) Un penseur du plus haut mérite, enlevé prématurément à la société et à de nobles études, M. Léon de Montbeillard, a dit excellemment dans son admirable ouvrage sur l'*Éthique de Spinosa* :

« Il en est de la liberté comme de la santé. Quand la santé

rêvé de telles absurdités ? Si donc à proportion que l'homme avance dans les voies de la justice surnaturelle, sa liberté accomplit avec une aisance plus parfaite, les résolutions de plus en plus unanimes de la raison et de la volonté ; si même l'action libre devient assez simple pour être presque indiscernable quelquefois du trait de lumière qui saisit l'adhésion de la volonté, il ne s'ensuit point que le mode essentiel de l'acte moral, le choix, cesse, parce qu'il est insensible. Les contrariétés passionnées ou sceptiques, qui d'ordinaire le manifestent clairement, ont disparu sans doute, mais il reste toujours qu'entre les motifs, si imperceptibles qu'ils soient, qui concourent au décret de la volonté, le libre arbitre a prononcé par un choix, inaperçu peut-être, mais certain, mais indubitable. Car enfin, pour que le choix existe, il n'est pas nécessaire qu'il ait à déci-

est nulle, c'est-à-dire quand le corps a péri, on n'a pas le sentiment de la santé, et quand elle est parfaite, on ne la sent pas davantage; mais vienne un état intermédiaire, l'état de maladie, alors on a de cet état de bien-être et d'harmonie, qui est la santé du corps, une perception bien plus claire, et il y a un effort de la nature pour y revenir. Telle la liberté se fait sentir dans l'homme, nature moralement malade et déchue. » (*De l'Éthique de Spinosa,* p. 82, 83. Paris, Joubert, in-8°, 1851.)

der entre des objets contraires. L'option peut être entre des choses seulement différentes, entre des choses semblables ou différemment semblables : et cette distinction détruit l'argument qui limite la faculté de choisir à la détermination entre « deux sollicitations contraires, » pour arriver à cette conséquence que, l'hypothèse admise, « Dieu manque totalement de liberté, » d'où l'on conclut que, « pour que Dieu soit libre, il faudrait qu'il pût choisir entre le bien et le mal, entre la sainteté et le péché... contradiction ridicule, incompatibilité absolue entre la liberté ainsi définie et la nature de Dieu. » Mais quoi ! en admettant le mal à se produire, n'est-il pas manifeste que Dieu l'a prévu ? Et s'il l'a prévu, est-ce à dire qu'il ne pouvait considérer aucun autre univers comme possible ? Et s'il a considéré cet univers possible, tout en déterminant à l'existence l'univers actuel, n'a-t-il pas eu, pour ainsi dire, à se décider entre ce monde hypothétique et ce monde réel, entre un bien pur, peut-être, ou plus pur, et ce bien mêlé de mal d'où il sait tirer un mieux? Car ici le vice de l'objection est sensible : elle réduit toujours le choix à l'alternative entre le bien et le

mal, comme s'il n'était pas possible, et surtout à Dieu, de choisir entre un bien et un bien, entre un bien et un mieux. Qu'est-ce qu'un moindre bien, qu'est-ce qu'un bien plus grand aux yeux de l'Être infini? Assurément je l'ignore. Je ne sais pas davantage à quels modes de l'intelligence suprême correspond ce que nous appelons *prévoir*, *choisir*, *se décider*... Les voies de la sagesse, non plus que celles de la justice divine, ne sont pas nos voies. Et cependant, il est clair que si, par des répugnances que rien ne semble justifier, on refuse de reconnaître en Dieu cette puissance représentative de tous les possibles, et élective d'un ordre particulier de possibles dont elle décrète l'existence; il faut admettre qu'en créant ce monde, Dieu n'en a pu considérer qu'un seul, n'en a eu qu'un seul à faire passer de l'idéal au réel; et dès lors comment décliner la nécessité de la création actuelle? — Je ne comprends pas en vérité ce que l'on gagne, et je vois bien plutôt ce que l'on perd à proscrire la définition ordinaire de la liberté; et si je me suis arrêté quelques instants à la défendre contre l'un des plus éminents apologistes de la doctrine catholique, c'est qu'elle

me paraît comprendre, dans les conditions intimes de la nature et des développements du libre arbitre, l'existence même de la LOI, et par conséquent le rapport vivant de l'homme avec l'auteur et le LÉGISLATEUR de l'homme; d'où se conclut comme une preuve psychologique de la tradition qui met la chute originelle dans la violation libre du commandement, dans le mépris de la parole divine, dans la rébellion de la liberté dépendante et créée contre la liberté infinie, ou l'autorité, principe suprême de cette vie qui ne veut plus dépendre, et qui, pour s'affranchir, se met elle-même hors la loi de la vie! Enfin, devant cette définition à laquelle consentent la révélation et la conscience, tombent d'elles-mêmes toutes ces vagues considérations sur la liberté, telle que les rationalistes éclectiques l'imaginent dans l'être abstrait et hypothétique qu'ils étudient à la place de l'homme (1).

(1) L'auteur de *Justice et Charité* définit la liberté le pouvoir de faire ce que l'on veut, et de cesser de faire dès que l'on cesse de vouloir. La liberté de l'homme est le titre de sa supériorité sur les choses qui l'environnent, et, en vertu de cette supériorité, il peut faire de ces choses tout ce qu'il lui plaît; car envers les choses il n'a que des droits; mais cette liberté qui l'élève au-dessus des

choses l'oblige par rapport à lui-même, et *il ne se sent pas le droit* de pervertir sa propre nature, *il se sent au contraire le devoir* de la maintenir, et de perfectionner sans cesse sa liberté; en un mot, il n'a envers lui-même que des devoirs. La force libre qu'il constitue lui est respectable à lui-même; de même toute force libre lui est respectable, et en ce sens il a, par rapport aux autres hommes, des droits et des devoirs. Le devoir qu'il a de respecter les autres est son droit à leur respect et réciproquement. La liberté seule fait les hommes égaux, car *nul homme n'est plus libre qu'un autre;* différents pour tout le reste, mais égaux en ceci, et de l'égalité la plus rigoureuse..... Il n'est pas possible de concevoir de différence entre *le libre arbitre d'un homme et le libre arbitre d'un autre* (voy. *Justice et Charité*, p. 19 à 23). — Toutes ces ingénieuses considérations pêchent en ce point, à savoir qu'elles supposent toujours un être en dehors des conditions et des engagements réels de la vie. Elles ne s'appliquent qu'à l'homme *en projet*, et à des facultés en puissance. Et en effet, de quelle liberté est-il ici question? De la liberté *possible, métaphysique?* Alors, il est vrai, on peut accorder qu'il n'y a aucune différence entre la liberté de celui-ci et la liberté de celui-là; mais c'est accorder un pur néant. Où est la liberté métaphysique? où est ce libre arbitre purement idéal et isolé de toute action qui le détermine? On le cherchera vainement, car il n'est pas. Quant au libre arbitre actif et vivant, il est passible de toutes les inégalités que l'on remarque et que l'on admet entre les cœurs et les intelligences. Ce que l'on dit de la liberté métaphysique peut se dire de l'intelligence ou de la raison métaphysique. En ce sens, la raison est dans l'homme, comme la liberté, égale à elle-même; et c'est une erreur d'affirmer de la liberté seule ce que l'on peut affirmer également de l'intelligence ou de la raison.

Cette manière d'envisager l'homme encourt d'ailleurs le grave reproche de placer dans le moi la source du devoir et de la morale.

RATIONALISME HUMANITAIRE.

I

Genèse panthéistique. — Métempsychose.

Cependant, sur la question de l'origine du mal, les rationalistes contemporains sont loin de s'entendre. D'une part, on vient de le voir, l'éclectisme néoplatonicien range la chute originelle au nombre des fables qui ont amusé l'enfance de l'humanité, mais qui font sourire son âge raisonnable : d'autre part, l'école humanitaire rejette l'hypothèse de *l'imperfection normale* de l'homme; mais, tout en reconnaissant la dégradation de la nature humaine, elle ne semble faire un pas vers la foi chrétienne que pour s'en éloigner avec plus d'emportement et la contredire avec plus de haine. Les doctrines éclectiques, tout à la fois insuffisan-

tes et dangereuses, portent sur un faux principe métaphysique et enveloppent des conséquences fatalistes; je crois l'avoir prouvé. Quant aux hypothèses humanitaires, que faut-il en penser? Se recommandent-elles par d'autres qualités qu'une rare audace à torturer les textes de la tradition, qu'une résolue déviation du sens commun et de la vérité? Et, à défaut de ces perspectives satisfaisantes qu'elles promettent en vain à la raison, offrent-elles du moins, en vertu de la loi du progrès, quelque hardiesse nouvelle de spéculation? Qu'on se garde de le croire; ces tristes imaginations que l'on substitue aux dogmes chrétiens n'ont pas même le charme dangereux de la jeunesse. Leur avénement dans le monde date de plus de trente siècles et elles n'y reparaissent guère que sous les haillons de leur hideuse antiquité. Si l'humanité, par malheur, pouvait, sur la foi des prosélytes du mensonge, se rattacher à ces détestables folies, il ne faudrait plus voir en elle qu'un vieillard en démence qui, fatigué des pensers de son âge, reprendrait, pour distraire ses derniers jours, les honteux amusements de son berceau.

Je n'entreprendrai pas ici la réfutation en

détail de ces vieilles erreurs, professées dans des écrits qui, à la honte de notre temps, ont fait quelque bruit, au lieu de tomber sous la soudaine justice de l'oubli. Les écrits dont je parle sont, entre autres, le livre de *l'Humanité*, publié il y a seize ans, et le livre tout récent de *Ciel et Terre;* œuvres funestes qui, en déclarant une guerre aveugle aux dogmes révélés, n'ont d'autre but que de détruire l'unique espérance de l'homme; mais ce but ne sera pas atteint. Ces deux productions ont subi, chacune en particulier, un examen redoutable, et qui n'en a rien laissé debout (1); la dernière surtout est réduite au néant par un chef-d'œuvre d'érudition, de raison et de foi, qui a pour titre *la Vie future*. La critique de ces fausses opinions est donc une tâche parfaitement remplie : le débat est vidé, il ne s'agit pas de le reprendre. Seulement je reviendrai sur quelques points touchant plus particulièrement à la question du mal et de l'épreuve dans la destinée humaine.

S'il faut en croire l'auteur du livre *de l'Humanité*, « la chute originelle de l'homme » ne

(1) Voyez *Études sur les réformateurs,* tom. II.

saurait avoir « dans la Genèse, par rapport à Dieu, le caractère absurde et vraiment criminel qu'on lui prête. » Serait-ce donc « pour éprouver Adam, pour lui faire une défense afin qu'il l'enfreigne et pour le punir ensuite que Dieu donne » un « avertissement à Adam? » Non! ce sont là « des sentiments horribles » qu'il faut laisser à l'Église : car, suivant ce grave écrivain qui lui impute ces sentiments, l'Église ne comprend du récit biblique ni le sens, ni la lettre. Pour lire cette lettre, pour dévoiler ce sens, il faut renouveler ses yeux et son esprit; et toute la nouveauté aboutit à un informe chaos de gnose hérétique, païenne, cabalistique, qui porte dans ses flancs les théories saint-simoniennes et humanitaires.

Ainsi, « suivant Moïse, » (Moïse *humanitaire*, bien entendu) « l'humanité, c'est-à-dire l'homme humanité, émane d'abord de la pensée divine *homme et femme* (1) à la fois, réunissant dans son unité les deux principes... »

« Dieu crée l'homme à son image, c'est-à-dire androgyne... Platon, qui puisa aux sources égyptiennes, dit précisément la même chose...

(1) *De l'Humanité*, p. 525 et suiv. à 551, 552.

« Combien de siècles dura cet être ou plutôt cette humanité androgyne? La Genèse qui *embrasse des périodes incalculables de siècles* sous le nom de jour, *ne s'arrête pas à ce détail*..

« Dieu donne à l'homme pour demeure particulière l'Éden... l'homme est alors heureux... complet en lui-même... Il réunissait sans peine, sans travail, les deux faces de la vie *le moi* et *le non-moi*... C'était le bonheur, mais le bonheur sans la connaissance, le bonheur qui ne se sait pas et ne se pense pas lui-même... Voilà le Paradis terrestre... c'est la vie naturelle de l'homme *déjà créé, mais non achevé... Et cet homme ainsi fait est réellement immortel*, car il *se reproduit comme les plantes*, sans remarquer même ses métempsychoses. Il jouit d'une vie perpétuelle comme le polype. Ainsi, tant que dure cet état d'androgyne pour l'espèce humaine, il n'y a ni *travail*, ni *mort*, mais il n'y a pas non plus *connaissance*... L'homme est un être purement *obéissant* à l'Être universel dont il est émané. La désobéissance va venir...

« Dieu décompose Adam et en sépare Ève... Adam, » émerveillé, « se retrouve en elle; elle est lui, elle a été tirée de lui... Elle est son

moi et son *non-moi*... Il sent commencer en lui une existence nouvelle; car *l'identité et la distinction* lui sont révélées à la fois... Le voilà bien près de la science, bien près de la réflexion..., bien près de ce nouveau progrès qu'on appelle aujourd'hui la chute, et qui en effet fut accompagné de péché et de chute...

« *La chute* est évidemment, dans la Genèse, *le passage de l'état d'animalité à l'état de connaissance ou de réflexion...* »

La mort entre dans le monde, c'est-à-dire que « l'homme ayant commencé à s'abstraire, à se distinguer de la vie universelle et par conséquent des autres hommes ses semblables et de l'humanité, *a commencé par là même à connaître la mort et l'a créée*, pour ainsi dire.

« Aussi, la vraie rédemption consiste à rentrer dans l'unité, » et le téméraire écrivain croit pouvoir alléguer ici les paroles du Sauveur dans l'institution de l'Eucharistie : « Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité. »

« Le fruit défendu c'est la science. *L'homme passe de l'état d'ignorance à l'état de science, et c'est là son malheur*... Immédiatement après avoir mangé du fruit défendu, Adam et

Ève, *se distinguant de la vie universelle, ressentent de la honte. C'est l'indice et le commencement de cette passivité de la mort que Dieu leur avait prédite; car cette honte vient de la distinction comme la mort en viendra.*

Adam se voit nu : Dieu l'appelle et il se cache, c'est l'effet de la connaissance : « il ressent la honte qui recèle ou entraîne à sa suite la crainte : *Voilà le signe auquel Dieu reconnaît qu'Adam s'est individualisé...* Au même moment, Adam et Ève *deviennent passibles de la mort... Ce n'est pas à dire qu'ils soient déchus de l'état d'immortalité, ils ne sont ni plus, ni moins immortels ou mortels qu'ils l'étaient auparavant... mais ils sont transformés psychologiquement, au point que d'immortels qu'ils étaient dans le sein de Dieu à cause de la non-distinction, les voilà passibles de la mort, à cause de la distinction.* Dieu les sait donc *morts, c'est-à-dire conscients de la mort;* il les sait devenus *sujets de la mort*, susceptibles de concevoir le *non-être* ou *la mort...* la honte, la crainte, tout ce qui, en brisant l'*unité*, nous isole et nous abandonne à nous-mêmes... »

Ne voilà-t-il pas une solution claire et satisfaisante du problème de la destinée humaine! Et comme cette solution s'adresse merveilleusement aux intelligences droites et élevées! Comme elle va aux âmes pures! Qui n'admirerait cette profonde exégèse qui impute à Moïse l'ingénieuse conception d'une divinité mâle et femelle tout à la fois (1), et de l'homme créé à l'image de cette divinité, c'est-à-dire androgyne (2)? Et qui serait assez mal inspiré pour demander au philosophe sur quelle libérale autorité il attribue des siècles incalculables de durée à cet être ou à cette humanité androgyne, dans le silence de la Genèse *qui ne s'arrête pas à ce détail?* Qui ne porterait envie à la félicité de cet homme *complet, mais inachevé*, possédant sans peine son *moi* et *son non-moi*, *réellement immortel*, par cette lumineuse raison qu'il se perpétue à son insu comme les plantes, heureux du bonheur d'un

(1) Jupiter omnipotens, regum rerumque deûmque
Progenitor genitrixque Deûm, Deus unus et omnis,
vers du poëte Valérius Soranus cité par Varron dans le livre du *Culte des Dieux*. Comme la philosophie humanitaire est jeune, et comme elle est *progressive!*

(2) Erreur condamnée par le IVe concile général de Latran.

végétal ou d'un polype; heureux, comme le germe dans son enveloppe, d'être contenu *dans l'être universel dont il émane?* Mais d'où vient qu'après des périodes incalculables de siècles, il vient à cet être universel, à ce Dieu, quel qu'il soit, la fantaisie nouvelle de décomposer ce *moi* si étroitement uni à son *non-moi;* de séparer cet Adam et cette Ève, confondus dans une unité d'autant plus touchante, d'autant plus divine, qu'ils ne se doutent ni de leur union, ni de leur bonheur, ni de Dieu, ni d'eux-mêmes? Mais, selon le philosophe humanitaire, il faut qu'ils fassent un progrès, qu'ils soient initiés à l'*identité* et à la *distinction*, en d'autres termes à la science; il faut qu'ils passent de l'état d'*animalité* à l'état de connaissance. Voilà, certes, un progrès admirable; mais, ce qui est plus admirable encore, ce *progrès-là*, c'est la *chute!* Car l'homme se distingue de la vie universelle, *et en se distinguant il connaît la mort*... Il connaît *cette passivité de la mort*, *et la honte et la crainte,* enfin *tout ce* qui sépare de l'unité; est-ce clair? et l'unité n'est-elle pas bien définie? Et que dire de cet être, *réellement immortel* un peu plus haut, qui devient ici *passible de la mort*, mais *sans être*

déchu de l'état d'immortalité, et qui n'est ni plus, ni moins mortel qu'auparavant? Que signifie cette affirmation d'un changement dans les conditions de la vie même qui se réduit à une transformation psychologique? En quel sens la *non-distinction* emporte-t-elle l'immortalité dans le sein de Dieu, si ce Dieu est autre chose que la *nature naturante* du panthéiste matérialiste? En quel sens la distinction rend-elle passible de la mort? Comment est-il rationnellement possible de rattacher en quelque manière la chute et le malheur à la simple connaissance, et surtout comment y rattacher la honte? Comment l'être humain peut-il être coupable et honteux de se distinguer, de ne plus *se confondre* de cette confusion impossible dont le mollusque même est préservé par son instinct? Comment peut-il y avoir malheur pour lui à s'élever au-dessus de la béatitude d'un polype? En quel sens *mourir* ou *être mort* est-il synonyme de concevoir la *mort?* Quelle est cette assimilation de l'*être* et *du connaître*, ou plutôt cette identité, en vertu de laquelle l'esprit serait tout ce qu'il connaîtrait et appellerait toutes ses conceptions à l'être? Il y a là trace visible des procé-

dés logiques de Spinosa. Et, en vérité, si ces expressions que le philosophe humanitaire semble employer comme tout le monde : *Dieu*, *humanité*, *création*, etc., n'étaient un piége perpétuel et un signe trompeur sous lequel évidemment il insinue tous les principes d'un hideux panthéisme, il faudrait encore demander : Qu'est-ce qu'un Dieu, mâle et femelle tout ensemble, soi-disant créateur, et qui produit une créature inachevée? qui la destine à l'intelligence, et qui, pendant une infinité de siècles, la tient enfermée en lui-même, obscure, stupide, dans je ne sais quel néant qu'on ose appeler bonheur ; comme si la félicité en Dieu était compatible avec les ténèbres ou exclusive de la lumière ? Comment admettre qu'une telle créature dorme pendant une durée indéfinie ce sommeil de larve ignoble, et que, par un caprice étrange de cet étrange créateur, caprice qu'il paraît regretter aussitôt, cette même créature passe soudain des plus grossiers rudiments de l'existence à la vie intellectuelle ? car il n'y a pas là seulement changement d'état, développement d'un être dont les facultés étaient en puissance : il y a changement de nature, il y a un être nouveau, un

homme qui n'était pas auparavant, car là où il n'y a pas connaissance, il n'y a point d'homme.

Mais là où il n'y a point d'homme, il n'y a point de moralité. Je ne sais trop pourquoi le philosophe humanitaire admet un péché, une déchéance originelle, ou du moins un *progrès* primitif *accompagné de chute*. Il semble qu'il gagnerait beaucoup à s'en passer, puisque ce péché, assez contradictoire à sa théorie, offre en outre cette difficulté, qu'il veut être multiplié, comme l'Adam mystique ou collectif, par quelques centaines de milliers d'Adams, dédoublés de leur *non-moi* ou de leur Ève, et qu'il faut supposer tous simultanément pécheurs et déchus, ou du moins simultanément en progrès : il suffit de signaler cette objection. Admettons donc le péché, puisque le philosophe y tient, comment va-t-il l'expliquer dans cet homme ou plutôt dans cette fiction humaine qu'il nous présente? « Le mal, dit-il, ou l'égoïsme, préexistait dans l'animalité. » Cela est faux : ce qu'il appelle ici égoïsme n'est que la conformité nécessaire de l'animal à la loi de son être : il n'y a là ni *égoïsme*, puisqu'il n'y a point d'être moral, ni *mal;*

puisqu'il n'y a point de désordre. « Transportez le mal dans la connaissance, » ajoute-t-il, « le mal physique devient un mal moral. » Cela est absurde et ne repose que sur l'hypothèse chimérique d'un saut d'une nature à une autre, hypothèse également contraire à l'expérience et à la raison. « L'homme, poursuit le savant écrivain, en passant de l'animalité ou d'un état voisin de l'animalité, » — dites plutôt d'un état inférieur à l'animalité, — « à l'état de connaissance, *a été primitivement inspiré par l'instinct animal*... Il est entré dans la connaissance par une mauvaise voie... Il a porté la main à l'arbre de la science, mais égoïstement, et le fruit qu'il a mangé est devenu un poison... Il a (donc) connu la mort, résultat nécessaire de la connaissance égoïste, *qui sépare le moi du non-moi*. » Raisonnons. Si la distinction ou l'état de connaissance est supérieur à l'existence obscure; si c'est un progrès que le *moi* se sépare du *non-moi*, le mal ne saurait être dans la *fin*. Est-ce le *moyen* qu'il faut accuser? Mais cela est impossible. Le mot *égoïsme*, si étrangement appliqué à cette séparation, ne peut recevoir ici aucun emploi. Si l'homme est animal avant de passer à

la connaissance, quel autre ressort peut le pousser dans ce passage que l'instinct animal? Par quelle autre voie veut-on qu'il entre que par la seule qui lui soit ouverte? Dans cette transition obscure, aveugle, fatale de l'homme brute à l'homme intelligent, la liberté manque comme la lumière. Pour que le principe d'imputabilité fût admissible en quelque manière, il faudrait que l'acte soi-disant coupable eût été commis dans le plein exercice de la connaissance, et c'est précisément cet acte qui signale la métamorphose de la brute en homme, ou, pour mieux dire, c'est, aux termes rigoureux de l'hypothèse, l'instinct animal qui le précipite dans la connaissance. S'il y a erreur, il faut s'en prendre à l'instinct; que dis-je? c'est à l'auteur de l'instinct, c'est à la Nature qu'il faut s'en prendre. L'homme est sans reproche, car son action est purement automatique; mais il est impossible que la nature se trompe, et l'instinct est infaillible comme elle : donc la notion du mal ou de la chute, au point de vue humanitaire, est contradictoire et absurde ; la connaissance n'est qu'une chimère et le progrès un mot vide de sens.

Par une anomalie que la fausseté générale

du système explique, le philosophe met l'*égoïsme* dans la connaissance : ce qui est à la fois une erreur psychologique et une erreur morale. Quelle que puisse être la complicité intellectuelle dans un acte illicite, ce n'est pas néanmoins l'intelligence que le blâme doit atteindre : il ne peut s'adresser qu'à la puissance qui par ses mouvements déréglés trouble la vue de l'esprit, ou qui se détermine contre les clartés mêmes qu'elle en reçoit. La connaissance, considérée en elle-même, ne relève point de la morale, mais de la logique. Les vices ou les vertus n'expriment point un développement intellectuel : ils qualifient seulement, ils nomment les actes de la volonté. *Connaître égoïstement* est donc un solécisme dans la langue philosophique, et c'est en outre, dans le système humanitaire, une proposition toute gratuite. L'égoïsme, en effet, considéré comme un désordre, supposerait l'infraction volontaire à une loi de dévouement. Mais ici une pareille loi est insoutenable; elle est chimérique. Qu'y a-t-il de commun entre ce grand principe d'héroïsme moral, et toute cette Genèse cyniquement matérialiste? De qui la loi viendrait-elle? et à qui serait-elle donnée?

Est-ce donc là un Dieu législateur, ce Dieu mâle et femelle, ce Dieu immonde, ce Dieu-nature-substance-fatalité? Et c'est à ce prétendu moi, à ce moi végétatif, ténébreux, enveloppé, qui rampe de l'instinct le plus bas à je ne sais quelle connaissance indéterminée, c'est à ce moi si mal défini que la loi serait destinée? Comme s'il s'agissait, en vérité, d'une créature sérieusement humaine, de l'œuvre d'un Dieu libre et personnel, personnelle et libre à son image, et qui, douée dès le principe d'une intelligence et d'une volonté préexistante à la loi, serait capable de la loi? Mais, ici, quel rapport moral peut-on supposer entre cette divinité hermaphrodite et son indéfinissable production? entre cet *être universel* et cette manifestation particulière de l'être qu'on veut bien appeler du nom d'homme? Évidemment, dans l'hypothèse humanitaire, l'auteur et le sujet de la loi sont également impossibles. Cette rupture supposée entre le *principe immanant* et l'être dérivé n'est pas non plus, comme on le donne à croire, un divorce avec l'*unité;* car il n'y a là que confusion substantielle ou enveloppement, mais non pas unité, ni union : c'est tout simplement, sous une expression déguisée, l'idée de Hégel, qui

identifie le mal et le fini, et l'un et l'autre avec Dieu même, *en tant que Dieu se manifeste sous une forme finie, pose en lui une contradiction, et se scinde en quelque sorte.* Toutes les conceptions de ces penseurs vont au même abîme.

L'auteur du livre *De l'Humanité* croit avoir montré que la *distinction* qui est un progrès a été une *chute*, et il prétend que la connaissance dans l'unité doit réparer le mal de la distinction, ou de la *connaissance dans l'égoïsme :* d'où il semblerait rationnel de conclure qu'il faut enseigner à l'homme à se renoncer, à se détacher de soi, à se fuir; et que le christianisme, en déclarant la guerre à l'amour-propre, en prêchant la subordination de l'amour du prochain et de soi-même à l'amour de Dieu, est dans les termes de la justice et de la vérité. Que s'il devait s'attendre à quelque censure de la part de ces austères réprobateurs de l'égoïsme, ne serait-ce pas pour avoir encore laissé trop de vie à ce *moi* odieux, principe de division et de mort? pour ne l'avoir pas assez étouffé sous la loi de la désappropriation absolue? Il n'en est pas ainsi. L'écrivain humanitaire adresse au christianisme un

reproche qui retomberait sur lui-même, si son langage était sérieux. Il l'accuse d'enseigner la haine du moi, contrairement à la nature qui nous en inspire l'amour. Il trouve donc la charité chrétienne imparfaite et insuffisante, parce qu'elle viole la nature; il la déclare *inorganisable*. Qui ne s'étonnerait de cette évolution logique, s'il fallait s'étonner de quelque chose dans un système qui semble ne reposer que sur l'application *positive* du principe de contradiction? Ainsi le christianisme se trompe. Qui va donc le redresser? Sa charité est incomplète. Qui donc lui ajoutera ce qui lui manque? Quel élan de cœur? quel prodige de génie?... Non, quelque chose tout à la fois et plus simple et plus fort : un coup de plume va réaliser cette merveille. Un trait d'union entre deux mots incompatibles : *égoïsme* et *charité*, et le problème est résolu! *Égoïsme-charité!* Quelle puissance dans ce trait d'union! Il comble toutes les lacunes, concilie les inconciliables, il est la loi de l'avenir!

Le Sauveur des hommes a dit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu... C'est là le premier et le grand commandement... Et voilà le second qui est semblable à celui-là :

vous aimerez votre prochain comme vous-même (1). » Il a dit aussi : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent (2). » Et après avoir entendu ces infaillibles oracles, un homme est assez hardi pour reprocher au christianisme de *laisser nos semblables hors de nous;* et cet homme ose substituer à la loi divine ce sacrilége amendement : « aimez Dieu en vous et dans les autres; » ou bien : « aimez-vous par Dieu dans les autres; » ou bien : « aimez les autres par Dieu en vous (3). » Et cette fusion de Dieu, de l'homme, de la nature, sous le nom profané de l'amour, c'est là ce qu'on appelle une *communion plus parfaite*, la substitution à l'étroite Charité catholique du principe universel de la Solidarité ! —La Solidarité est, sans

(1) MATTH., XXII, 37, 38.

(2) *Id.*, V, 44.

(3) S'il y avait en tout ceci la moindre place pour un souvenir comique, on pourrait comparer les leçons variées de cette formule avec les modifications successives que le maître de philosophie fait subir à la phrase galante : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » Ou bien : « Vos beaux yeux d'amour me font, belle marquise, mourir. » Ou bien : « D'amour, vos beaux yeux, belle marquise, mourir me font. »

doute, bien étonnée de cette glorification humanitaire. Et, en effet, de toutes ces expressions que le système emprunte à la langue usuelle de la morale et de la religion : Dieu, homme, unité, amour, égoïsme, mort, péché, création, rédemption, solidarité : il n'en est aucune qui, sous un son connu, ne rende un sens secret et perfide. Ce sont autant de termes pris à la Vérité, et furtivement embauchés au service du mensonge. Mais, quoi que l'on fasse, ces termes-là, un moment faussés, se redressent d'eux-mêmes; ils répugnent à l'erreur qui s'en empare, et lui opposent une perpétuelle contradiction. Le nom de « Dieu » se refuse à désigner cet Être Universel, qui ne crée pas, mais qui produit de toute nécessité et de toute éternité. « Homme » n'est pas le nom de cette conception fantastique, de cet « homme-humanité, homme ou chaque homme qui, dans son développement infini, dans sa virtualité, est rendu capable d'embrasser la vie entière de l'humanité et de réaliser en lui cette vie. » Tout langage véridique repousse cette autre définition : « L'humanité est un être idéal composé d'une multitude d'êtres réels qui sont eux-mêmes

l'humanité en germe, l'humanité à l'état virtuel, et réciproquement l'homme est un être réel dans lequel vit à l'état virtuel l'être idéal appelé humanité. L'homme est l'humanité dans une manifestation particulière et actuelle (1)... » Et je ne m'arrête pas à demander comment se peut justifier dans le même sujet ce double mode d'existence, tout à la fois concrète, comme le particulier, et abstraite, comme le général; comment il est possible de comprendre dans le même ordre de vie une individualité positive, et une entité collective, c'est-à-dire imaginaire; d'identifier l'être et les catégories de l'entendement; l'*homme*, qui est une réalité, et *l'humanité*, qui n'est qu'un pur concept; car je ne sache pas que jusqu'à présent les *universaux* aient reçu de la logique la puissance de se lever et de marcher (2). Il ne s'agit pas sans doute d'appuyer

(1) *De l'Humanité*, p. 251, 256.

(2) Tous les raisonnements que le philosophe essaye à l'appui de sa thèse vont à prouver, ce qui n'est nullement en question, la réalité et la nécessité de l'union intellectuelle et morale entre les hommes, mais non la pénétration mutuelle et l'identification des existences, ce qu'il faudrait démontrer; car je ne m'imagine pas que personne soit tenté de prendre pour une démonstration le syllogisme suivant : « Ce *moi* qui fait votre être et que vous

sur l'incomparable absurdité de cette err
mais d'énoncer les conséquences que le phi
sophe en exprime hardiment. Il suit donc
cet étroit embrassement de l'homme et
l'humanité, que nous sommes en même tem
un et tous; nous sommes à la fois le passé
l'avenir; ceux qui ont été sont encore en nou
et nous sommes déjà ceux qui seront un jou
« La terre n'est pas hors du ciel... Le ciel c'e
la projection infinie de notre vie... Vous ête
donc vous serez... La vie future est le dév
loppement et la continuation de la vie pré
sente; elle est en germe dans cette vie. Or, dans la vie présente, l'*homme est homme*, c'est-à-dire uni à l'humanité, et, avec l'humanité, à la nature extérieure... Donc, dans la vie future,.. l'homme sera encore uni à l'humanité et avec l'humanité à la nature (1). Ne vous cherchez pas de vie absolue, ne vous

« sentez durable même après la mort, ce *moi*, c'est l'*humanité* : « car ce *moi* n'existe pas sans un *non-moi*, et ce *non-moi* c'est « l'*humanité; donc* ce *moi* lui-même est l'*humanité* » (*De l'Humanité*, p. 258); prémisses et conclusion ridicules.

(1) Il ne faut pas oublier cette vue apocalyptique : « Vous parlez des astres! c'est la terre qui un jour rejoindra les astres. Ce n'est pas l'homme qui, sans l'humanité et sans la terre, ira dans les astres! » (*Ibid.*, p. 269).

ez pas de ciel hors de l'*infini créé*, -dire hors du temps et de l'espace... ce est infini et continu ; le temps est et continu. Il n'y a donc qu'une seule vie nit ensemble toutes les créatures et la re se confond avec l'éternité et l'infi- (1). » Tel est à peu près en raccourci le me qui prétend donner la loi nouvelle de e ; qui fixe à jamais sur la terre le déve- ement ultérieur de l'existence humaine, souvenir, sans personnalité, c'est-à-dire remplace l'immortalité lumineuse et sentie par l'aveugle métempsychose ; qui absorbe toutes les relations morales et sociales (2) dans une *pénétration* nécessaire entre les êtres dont la distinction est plus apparente que réelle ; qui pose la contradiction peu sincère de deux infinis, l'infini créé et l'infini divin, pour cacher sans doute aux yeux moins exercés cette inévitable extrémité d'identifier l'un et

(1) *De l'Humanité*, p. 243, 226, 228, etc.

(2) Il suit de là, rationnellement, que la constitution de la propriété, de la famille et de l'État doit exclure à l'avenir le droit de l'autorité publique, le droit de l'autorité paternelle et le droit de l'hérédité. Voilà la communion plus parfaite que l'on met à la place de l'*étroite communion mystique* qui ne peut plus suffire à l'humanité !

l'autre ; car il est clair que l'éternel et l'infini créé, ne peut être distinct de l'éternité et de l'infinité divine. Ainsi le particulier se confond avec le général ; le général s'absorbe dans l'universel, et dès là, toutes ces inanités logiques, Dieu, homme, humanité, conscience, amour, liberté, déchéance, progrès... se dissipant comme une vapeur légère, il ne reste devant nous que la substance, unique dans la succession et la variété infinie de ses phénomènes. O panthéisme ! que me veux-tu, s'écrient certains penseurs avec une impatience agréable, chaque fois que l'on dénonce le panthéisme, là où il est. Ah ! ce que veut le panthéisme, nous le savons ; et ceux qui l'ignorent ou feignent de l'ignorer, ce sont ces esprits dévoyés en qui la force rationnelle est éteinte par toutes les débauches de la raison, et qui se font une dialectique complaisante à leurs désirs.

II

Suite.

C'est en présence de ces incroyables aberrations que l'on serait tenté de redire avec Pascal, qu'il n'est point de philosophie qui vaille un quart-d'heure de peine; et à coup sûr, je ne me serais pas arrêté sur ce monument déjà vieilli de la doctrine humanitaire, si la détestable erreur à laquelle il conclut, la métempsychose n'eût reparu avec éclat dans un manifeste nouveau de l'école, le livre de *Ciel et Terre*. Cet ouvrage ni plus ni moins remarquable, ni plus ni moins hardi que le précédent, respire la même haine du christianisme, et entreprend de l'anéantir sous le prétexte banal d'en renouveler l'esprit. Il fait évanouir ses mystères sous les interprétations de la Gnose moderne, et en soumettant la vérité surnaturelle à la loi du progrès, il en détruit

l'essence et l'immuable autorité. (1)! Ainsi, les dogmes de la création, de la chute, de la rédemption et de la réintégration future que l'on semble encore prendre pour bases du système religieux, ne sont plus que les déguisements d'une Idée, — la même au fond, — qui de ces dogmes expressément chrétiens dérive une morale si peu chrétienne, qu'elle professe le culte de tout ce que l'Évangile condamne, et la condamnation de tout ce qu'il divinise. Et en vertu de ce christianisme singulier qui ose se donner pour le véritable, la recherche du bien-être, la prospérité matérielle, « la réhabilitation complète de la nature humaine dans sa résidence terrestre, » deviennent le but légitime de la vie, et excluent ces préceptes étroits d'humilité, de détachement et de pénitence; la contemplation, la souffrance et la pauvreté volontaire ne sont plus que les excès d'un imbécile héroïsme. Mais il faut suivre d'un coup d'œil l'enchaîne-

(1) L'auteur cherche surtout à fonder astronomiquement sur l'infinité des mondes l'hypothèse de la métempsychose. (Voyez, sur cette question, le livre de *la Vie future*, 1re partie, chap. XI, *le Royaume des cieux et la pluralité des mondes*.

ment de ces négations qui cachent leur malice sous les lambeaux du dogme révélé.

« Sans la doctrine du péché originel, » dit l'auteur de *Ciel et Terre,* « il est impossible à un esprit méthodique, en présence des maux qui entourent l'homme dès le berceau, de ne pas glisser dans le manichéisme (1). » Et cependant ce péché, qui, de l'aveu du philosophe, est l'origine de tant de maux, n'est pas, s'il faut l'en croire, un péché grave : la chute n'est que le passage d'un bonheur d'enfant et d'une innocence incapable de mérite, à l'exercice viril du libre arbitre et de la raison. Elle ne consiste pas dans un acte isolé : elle n'est que le développement de la conscience qui donne un caractère de moralité à certaines transgressions de l'ordre, couvertes jusqu'alors par l'ignorance de l'ordre lui-même. Le régime de la planète transformé, le principe du mal introduit, l'arrêt divin prononcé sur les coupables, tout se réduit « à l'établissement des épreuves qui font la grandeur de l'homme sur la terre, qui lui ser-

(1) Page 173.

vent à y préparer son avenir (1). Les deux documents humanitaires s'accordent en ce point qu'ils tiennent le péché pour un développement et la chute pour un progrès : hypothèse qui dénature évidemment l'idée de la culpabilité et de la sanction pénale. Sous ce point de vue, la chute est insuffisante à l'explication des maux qui affligent l'humanité, et comme, en outre, aux yeux des nouveaux docteurs, la transmission du crime primitif ne saurait se concilier avec une notion vraie de la justice divine, il faut chercher ailleurs la cause de nos souffrances, et l'on va la demander au dogme de la préexistence; antique erreur, suivant laquelle les âmes, successivement unies à des corps différents, émigrent d'un monde à l'autre dans l'ordre déterminé par les mérites ou les fautes de leurs vies antérieures. L'apparition de chaque âme en ce monde d'épreuves, sous un corps destiné à souffrir, signale un décret plus ou moins rigoureux, à raison de fautes plus ou moins légères, d'après l'échelon plus ou moins abaissé où la naissance fait descendre cette âme. Toutefois, il n'y a pas

(1) Pages 215, 217, 218.

là jugement individuel, mais application naturelle des lois générales de l'ordre (1). L'ensemble de cette théorie se résume en ces deux propositions : « nous ne sommes pas pécheurs, parce que nous sommes fils d'Adam; nous sommes fils d'Adam, parce que nous sommes pécheurs : » et : « à chaque degré de misère correspond un degré analogue de culpabilité (2). » De ces deux propositions, la première implique certaines conséquences que le philosophe humanitaire ne paraît pas prévoir; et la seconde, qui, sous prétexte de justifier la Providence, n'est qu'une insulte à la misère, n'a aucun argument en sa faveur; l'expérience même s'élève contre elle : c'est ce qui sera démontré un peu plus loin. Car ici vient se placer une observation préliminaire.

Le problème de l'origine du mal ne comporte qu'une solution. Deux réponses sur ce même point, et surtout quand l'une d'elles rend l'autre inutile, sont beaucoup moins une surabondance de preuve, qu'un témoignage

(1) Tous les écrivains antichrétiens sont unanimes à prohiber tout rapport individuel de l'homme à Dieu. Ce *tête-à-tête* leur est particulièrement insupportable.

(2) Pages 220 et 228.

des indécisions de l'esprit. Ainsi, l'idée de la prévarication originelle se combine fort mal avec l'hypothèse de la préexistence des âmes. Et d'abord qu'explique-t-on par la faute d'Adam, du moment qu'on en écarte les suites héréditaires? Cette faute n'a de sens qu'autant qu'elle rejaillit sur l'ensemble des générations humaines. Il est vrai qu'alors elle suffit à tout, et exclut le dogme de la préexistence. Donc, ce dogme admis, que vient faire cette faute primitive, fait parasite et entièrement inutile à l'explication du mal, puisque tout avénement d'âme en ce monde dénonce une culpabilité antécédente, dévouée aux expiations terrestres?

Sans doute, la considération du « progrès par la chute » et l'application hardie du FELIX CULPA! aux théories humanitaires, permettraient ici à une logique peu scrupuleuse d'en inférer que le mal primitif n'est un mal qu'en apparence et un bien en réalité : l'auteur de l'*Humanité* conclut ainsi. Mais, dès là que l'on témoigne, comme le philosophe qui a écrit *Ciel et Terre*, d'une louable appréhension de glisser au manichéisme, si l'on ne cherche dans le péché originel la source des

maux qui nous assiégent; il est impossible de décliner rationnellement la réalité du mal, d'en pallier la gravité, il faut le tenir pour ce qu'il est, et se résigner aux difficultés qu'entraîne la combinaison malheureuse du dogme de la chute avec celui de la préexistence.

A la difficulté que je viens de noter s'en lie nécessairement une autre, qui est considérable, et relative à l'âme du premier des hommes. D'où est venue cette âme? Est-elle nouvellement créée? Mais l'idée de la métempsychose repousse cette supposition; et d'ailleurs sur quoi fonder une telle différence de destinée entre Adam et ses successeurs? Elle vient donc ici-bas après une série inconnue de vies antérieures. Mais vient-elle, coupable, pour expier? ou, juste et pure, pour jouir? Si, pour expier? que signifie cette condition de bonheur dans laquelle on la fait naître? Si, pour jouir? quel est ce piége, réservé à la vertu? cette félicité perfide, récompense qui tourne en épreuve? paradis qui se change en prison? Cette chute après tant de pèlerinages en des mondes divers, permet-elle d'invoquer encore *la loi du progrès?* Et ce grand exemple de la prévarication dans le bonheur n'est-il pas déjà

une réfutation de la prétendue *convenance morale* du bien-être ici-bas?

J'arrive à cette proposition :

« Nous ne sommes pas pécheurs, parce que nous sommes fils d'Adam; nous sommes fils d'Adam, parce que nous sommes pécheurs. »

Singulière proposition! Elle est la conséquence nécessaire d'une première erreur sur le péché originel, et des suites remarquables en dérivent.

Prétendre, en effet, que nous ne sommes enfants d'Adam que parce que nous sommes pécheurs, c'est d'abord imprimer à la transmission de la vie une étrange flétrissure, et de plus fort arbitraire, puisque le dogme de l'imputation est rejeté. La génération humaine, à ce point de vue, n'est plus qu'un canal manichéen par où l'iniquité d'une infinité de mondes s'écoule sur cette terre. Et à moins de supposer, contre toute vraisemblance, que ces innombrables mondes sont peuplés d'âmes semblables ou plutôt identiques aux nôtres, il faut admettre, au contraire, comme infiniment probable, la diversité de nature et de facultés entre ces âmes, que rapproche l'éphé-

mère et grossier lien de la chair et du sang, et qui n'ont d'ailleurs entre elles aucune parenté supérieure ou spirituelle. Cette proposition va donc bien au delà des négations ordinaires de l'unité de l'espèce humaine; car elle va jusqu'à nier l'unité de nature des âmes qui viennent ici-bas, l'unité de l'esprit humain. Elle sous-entend de toutes les inégalités la plus profonde : l'inégalité intellectuelle et morale, indépendamment de tout exercice du libre-arbitre; et par conséquent, elle renferme virtuellement en soi tout ce que les écoles humanitaires repoussent à grands cris, ce que l'action chrétienne ne cesse de combattre en ce monde : le régime des castes et l'esclavage. Et après cela, quelle apparence d'oser invoquer les grandes maximes de la solidarité et de la fraternité humaine!

N'est-ce pas, en effet, une contradiction d'un ordre particulier, que cette usurpation habituelle du dogme de la solidarité entre les hommes, par des doctrines qui en rejettent le principe unique, à savoir la transmission héréditaire du péché originel, laquelle suppose l'unité de la personne d'Adam, et l'unité du genre humain dans la personne de ce premier

père? La solidarité est une de ces lois premières, dont il ne faut pas chercher la raison : car elle-même est une des raisons du monde, raison tout à la fois mystérieuse et sensible. Nous sommes solidaires dans notre aïeul commun, en ce sens que le crime d'un homme, par qui le péché entre dans le monde, et avec le péché, la mort, est tellement notre crime, que c'est en cet homme que nous souffrons tous et mourons. Son péché est notre péché, sa dette est la nôtre, et elle nous oblige à tel point que chacun de nous en est tenu seul. La solidarité est, dans la langue des jurisconsultes « l'engagement qui oblige chacun des débiteurs envers le créancier pour la dette entière, » et elle « donne à celui-ci le droit d'exiger la dette entière de celui des débiteurs qu'il voudra choisir (1). » Ce principe, qui, du monde des idées éternelles, a pénétré dans la sphère contentieuse des intérêts les plus vulgaires, est la description exacte des voies de la justice divine par rapport à la satisfaction qu'elle exige de l'humanité coupable. La dette du premier Adam poursuivie

(1) DOMAT, *les Lois civiles*, liv. III, tit. III, p. 215.

jusque sur le dernier descendant de sa race, cette obligation étroite, qui, en un seul, enchaîne tous, nous convainc d'avoir été tous en un seul, en même temps qu'elle démontre l'insolvabilité naturelle de l'Homme, auteur d'une offense infinie. Qui pourrait, en effet, acquitter la dette entière? Quel est celui des débiteurs en qui sera trouvé de quoi satisfaire à la poursuite, et qui sera choisi par le créancier éternel pour libérer ses frères? Oh! celui-là ne se rencontrera pas parmi les hommes; ou plutôt ce sera un homme nouveau, un second Adam, souche d'une lignée nouvelle. Écoutez, une voix adorable s'est déjà fait entendre : ô justice! aucun sacrifice n'a pu vous apaiser! « Eh bien! me voilà! » Et il vient, non-seulement « âme vivante, » mais encore « esprit vivifiant (1), » il vient moins pour vivre que pour réparer la vie. Il détourne sur lui-même l'imputation du crime primitif, victime volontairement substituée pour la rançon de l'homme. Ainsi ce qui nous est un principe de mort dans le premier pécheur,

(1) Factus est primus homo Adam in animam viventem, novissimus Adam in spiritum vivificantem (I *Cor.*, xv, 45).

nous est en Jésus-Christ un principe de vie; c'est parce qu'un seul nous a perdus qu'un seul nous sauve, parce qu'un seul nous a tous engagés, qu'un seul paye pour nous tous (1) : et c'est parce qu'il est homme, mais Homme-Dieu, qu'il peut payer, jusqu'à désintéresser Dieu. L'unité de la race, responsable en commun dans l'unité du pécheur et du péché, qui explique la réversibilité sur chaque homme et sur tous les hommes, des mérites infinis de l'unique rédempteur et de l'unique sacrifice, voilà la véritable solidarité, et il n'y en a point d'autre. Toute hypothèse qui, sous ce nom, nie la redevance humaine et la justice divine apaisée par un seul qui se constitue débiteur,

(1) Le grand poëte saint Grégoire de Nazianze a dit admirablement :

.... δισσὸν δὲ καθάρσιον ὤπασε θνητοῖς
Πνεύματος ἀενάοιο, τὸ μοι προτέρην ἐκάθηρε
Σαρκογενῆ κακίην, καὶ αἵματος ἡμετέροιο.
Καὶ γὰρ ἐμὸν, τὸ Χριστὸς ἐμὸς Θεὸς ἐξεκένωσε
Ῥύσιον ἀρχεγόνων παθέων, κόσμοιό τ' ἄποινον.
(S. Greg. Naz. *Carm.*, in-f°, p. 252.)

.... Duplicemque præbuit purgationem mortalibus,
Nimirum baptismum Spiritus Sancti qui pristinam delevit
Carne contractam labem, et baptismum sanguinis nostri.
Etenim meus ille est sanguis, quem Christus Deus meus effudit,
Veteris in expiationem sceleris, mundique redemptionis pretium.

toute hypothèse qui prétend faire tourner l'humanité sur d'autres pôles que ceux de la déchéance et de la rédemption, n'est que méprise ou mensonge.

Dans l'ensemble de ces doctrines qui n'admettent la chute que sous la raison du progrès, qui méconnaissent et dénaturent les dogmes de l'unité et de la solidarité, qui renvoient aux âges de ténèbres le principe de l'expiation par la souffrance, qui détruisent la croyance à l'immutabilité définitive de la condition de l'âme après la mort; quelle figure peut faire la mission de Jésus-Christ? Quelle place peut être laissée à l'intervention d'un médiateur? Évidemment, ces choses répugnent entre elles. Comment une théorie suivant laquelle « le ciel n'est pas une demeure, mais un chemin (1), » et qui n'assigne aucun terme à l'instabilité éternellement progressive des destinées de l'âme, peut-elle essayer une conciliation avec le verbe fait chair, avec la parole immuable, la parole de celui qui nous a promis le repos dans sa vérité? Mais que

(1) *Ciel et Terre*, p. 286, 288. « Le ciel c'est la projection infinie de notre vie, » dit l'auteur de l'*Humanité*.

dire de la sophistique hardiesse qui n'hésite pas à saluer dans le christianisme le précurseur trop longtemps méconnu des spéculations humanitaires? « C'est le christianisme, s'écrie-t-on, qui a eu la sainte audace de placer sur l'autel l'Homme-Dieu, *ni homme*, *ni Dieu*, mais homme et Dieu tout ensemble, réconciliateur, rédempteur, sauveur; et, sous l'empire de *cet impérissable idéal*, le ravissement de l'humanité dans la carrière céleste est décidément commencé... » Et encore : « ce sommet mystérieux, ce n'est pas Dieu qui l'occupe; c'est Dieu et l'homme tout ensemble, c'est le type simultané des deux natures, c'est l'Homme-Dieu... et ainsi... *c'est toujours l'homme, l'homme conçu par la foi dans la double perfection de son développement personnel et de son union personnelle avec la seconde hypostase; l'homme en un mot, tel qu'il plaît absolument à Dieu.* » L'homme aperçoit donc « toujours au-dessus de lui l'idéal de l'homme, l'ineffable archétype de la création, le modèle commun de tous les êtres libres qui nagent dans l'étendue... Élançons-nous donc à l'envi vers ce type spirituel! Poursuivons-le non-seulement sur la terre, mais de monde en

monde, de transfiguration en transfiguration (1)... » L'ambiguïté de ces paroles ne déguise qu'imparfaitement l'apothéose de l'humanité, personnifiée dans un Christ, *ni homme, ni Dieu*, mais mystique ou idéal, et sous une inspiration nouvelle, inaugurant son essor vers cet infini où elle tendra toujours, sans y atteindre jamais. Et comment, en effet, reconnaître sérieusement le Christ médiateur et rédempteur, la seconde personne de la sainte Trinité descendue sur la terre, le fils unique de Dieu s'abaissant jusqu'à devenir le fils de l'homme pour sauver l'homme; comment confesser en lui l'homme vraiment Dieu et le Dieu vraiment homme qui offre à la justice de son Père et à l'imitation éternelle de ceux qu'il a rachetés l'*homme tel qu'il plaît absolument à Dieu;* comment admettre, dis-je, toutes ces vérités de foi, et enseigner en même temps une autre fin, une autre parole, une autre éternité? Avec cet homme *tel qu'il plaît absolument à Dieu*, il faut que le vague progrès s'arrête; il faut se reposer dans la complaisance divine; il faut répudier l'opinion

(1) *Ciel et Terre*, p. 286-288.

des renaissances successives de l'âme à travers des temps et des mondes nouveaux, opinion qui implique l'insuffisance de l'idéal actuel, la nécessité d'aller plus loin et de s'élever plus haut, ou cette inévitable contradiction que le même ne plaise à Dieu que *relativement*, qui plaît *absolument* à Dieu. Si cet homme est vraiment le sauveur de ses frères, s'il *allége l'homme de la culpabilité originelle*; s'il paye, innocent, pour les coupables, oserait-on encore infirmer le dogme de la chute par celui de la préexistence? Oserait-on rejeter la doctrine de l'*expiation* par le sang et la souffrance, pour embrasser les molles utopies de l'*amendement* par la vaine épreuve introductrice du bien-être? Si ce même homme a manifesté une telle puissance de grâce et de salut, il est indubitablement le verbe de vérité, il a en lui les paroles de la vie éternelle; et après qu'il a dit : Bienheureux ceux qui pleurent! Bienheureux ceux qui souffrent! Bienheureux les pauvres de bonne volonté! comment oser imputer au moyen âge comme une erreur cette loi si formellement chrétienne du détachement, de la patience et de la pauvreté? Comment diviser ainsi le christianisme contre lui-

même, et lui attribuer ces misérables fluctuations de doctrine qu'il abandonne à l'école? Comment en appeler de l'Église qui se trompait hier et qui se trompe aujourd'hui, parce que son enseignement choque les conceptions des penseurs indépendants, à l'Église infaillible demain, parce qu'elle aura réformé ses dogmes sur leurs préjugés, et sa morale, sur leurs désirs? Tout cela est puéril, et aussi contradictoire à l'idée chrétienne, à l'idée même de la vérité, que la prédication du progrès matériel comme voie de perfectionnement moral, est incompatible avec la connaissance de la nature humaine.

Il faudrait, en effet, fermer les yeux aux clartés de l'évidence et faire taire avec l'expérience générale de la vie toute expérience personnelle, pour accueillir ces téméraires paroles : « Non... la pauvreté n'est pas un bien; non elle n'est pas une épreuve efficace ; non, elle n'est pas une règle fondamentale de notre monde. L'universalité du bien-être y est d'une plus haute convenance. Elle y représente *le chemin du ciel devenu plus aisé et plus égal pour tous*. » Quel esprit sensé pourrait encore admettre cette prophétie d'un âge d'or

dans un avenir auquel nous touchons, sur cette terre relevée du vieil anathème, abjurant tout ensemble et les terreurs de la mort, et ces sombres conseils de renoncement aux choses qui passent et d'aspiration au ciel mystique? *Rejice transitoria et quære æterna,* a dit l'auteur de l'*Imitation*. Erreur! s'écrie le philosophe humanitaire; et voici les rêves qu'il met à la place de cette sublime vérité : « Que la réalisation de tous les biens que l'imagination peut se proposer sur la terre soit désormais le but des nations : que le globe dépouillé de son indépendance primitive soumette toutes ses puissances à nos lois; que, moyennant un travail de moins en moins onéreux, il nous fournisse, comme un serviteur fidèle, tout ce qui est nécessaire à l'aisance de notre vie; que, par les progrès de la politique, la pauvreté, la guerre, les tyrannies s'anéantissent; par les progrès de l'éducation, l'ignorance, le vice et la méchanceté; par ceux de la morale et de la science, les maladies; par ceux de la croyance à l'immortalité, les terreurs désolantes de la mort;... enfin, qu'au lieu de rejeter, comme des causes d'égarement et de perdition, les liens passagers qu'il

est dans les conditions de notre vie de nouer durant notre séjour ici-bas, la religion laissant tomber sur eux un reflet du ciel pour les sanctifier, et les tournant à notre profit éternel, puisse dire à l'inverse du moyen âge : *transitoriis quære æterna* (1). » Mais pour qu'une telle prédiction eût en sa faveur la plus légère probabilité, il faudrait que des symptômes, dès longtemps déclarés, et persévérants, fissent actuellement pressentir l'aurore d'un si beau jour; qu'un progrès soutenu poursuivît sous nos yeux l'extinction commencée de toutes les tyrannies, et de la guerre, et de l'indigence; qu'une politique, certes inconnue jusqu'à présent, pût se flatter avec quelque apparence de prévenir désormais, par l'apaisement des passions et la réduction de l'égoïsme cupide, ces funestes oscillations entre la servitude qui avilit les cœurs et l'anarchie sauvage qui les abrutit dans le sophisme et dans le sang; qu'une alliance définitive entre la morale et la science de l'homme physique, ces deux sœurs ennemies d'ordinaire et que notre âge est loin d'avoir réconciliées,

(1) Pages 156, 160.

donnât dès à présent pour garanties d'un sort meilleur ici-bas, des exemples renouvelés d'une thérapeutique plus heureuse, de la longévité moins rare, de la mort plus lente à venir et de moins en moins redoutée; et que la croyance en l'immortalité ne fût pas sans cesse combattue par ces sciences mêmes que l'on invoque, sciences qui prennent la matière pour principe, et dont la matière est le dernier mot (1). Que si, au rebours de ces utopies souriantes, le progrès dans les arts qui se proposent de rendre la vie temporelle plus douce, la promptitude si vantée des voies de communication entre les hommes, les conquêtes sur la nature (expression consacrée), l'essor nouveau de toutes les connaissances dites positives n'impliquent en aucune manière la

(1) « Que dira notre siècle d'un philosophe qui n'a que l'Évangile pour règle de ses jugements et qui ne voit que le remède de nos infirmités et le témoignage éclatant de notre misère dans tout ce que nous appelons à présent le progrès des arts et de la civilisation?... S'il y a des gens qui sentent et qui pensent comme moi, ils pardonneront sans peine au moraliste de Port-Royal de fouler aux pieds cette civilisation toute terrestre que l'on nous donnerait volontiers aujourd'hui pour le dernier mot de la Providence et de l'homme » (S. de Sacy, *Préface des Traités choisis de Nicole*. Paris, 1857).

diminution des vices et des forfaits de tout genre; si le développement de la richesse n'entraîne nullement dans les individus ou les peuples privilégiés une diminution correspondante de misère morale (et les crimes si fréquents dont nos jours s'épouvantent, jettent une sinistre lueur sur les abîmes de la société); si enfin, rien ne témoigne de l'avénement d'une ère de félicité qui serait non pas un développement, mais une modification du plan de ce monde et l'antithèse de toute morale reconnue; alors il faut conclure avec la noble antiquité qu'il est insensé de faire passer par le bien-être le chemin de la délivrance de l'âme; que la prospérité sera toujours, selon la belle expression d'un père de l'Église, non la mère, mais la marâtre de la vertu; que les afflictions et la pauvreté, éternellement bénies du Christ, sont le véritable traitement de l'homme tombé; que, ces dures épreuves retranchées de la vie humaine, on ne saurait mesurer le degré d'abjection et d'infamie où elle va descendre; et que le moyen âge nous a transmis fidèlement la pure doctrine de l'Évangile, en proclamant à son tour, après les siècles antiques, le salut et la sanctification

par la douleur; car s'il est un fait indubitable, c'est que la douleur se tourne vers Dieu et que la joie l'oublie : vérité de conscience, vérité du cœur humain qu'aucun sophisme ne saurait détruire.

III

Absurdité de l'opinion de la préexistence et de la migration des âmes.

L'incroyable réapparition de la métempsychose parmi nous prétend s'autoriser de la répugnance des philosophes humanitaires pour le dogme de l'éternité des peines, pris à dessein dans un sens étroit que l'Église n'avoue pas (1) :

(1) « Les ennemis du christianisme témoignent tous en général une grande prédilection pour les opinions théologiques qui le compromettent et qui fournissent des armes contre lui... » Ils imputent ainsi à l'Église les opinions de Baïus et des jansénistes que l'Église condamne (la damnation éternelle des païens les plus vertueux, la damnation de ceux mêmes qui auront pour excuse leur bonne foi et une ignorance invincible). « C'est dans

elle se fonde aussi sur la négation du repos de l'âme dans la béatitude, repos que l'on déclare inconciliable « avec la loi d'activité et du progrès. » — Rien n'est plus vain que ces motifs ; et fussent-ils aussi solides qu'ils sont légers, abjurer le christianisme pour épouser la plus décriée de toutes les erreurs, échanger le mystère contre l'impossible, demeurerait encore sans excuse : car si le christianisme surpasse la raison, la métempsychose choque la conscience. Elle ne soutient pas l'examen, contredit à toute morale, et n'allègue en sa faveur aucune considération psychologique plausible. En vain, pour établir la chimère des existences antérieures, péremptoirement réfutée par le silence de la mémoire, tantôt on essaye de récuser cette faculté comme inutile à la preuve de l'identité personnelle, et tantôt on prétend ériger en souvenirs certaines notions que l'intelligence, à leur apparition, semble reconnaître, quoiqu'elle les aper-

ces opinions seulement qu'ils prétendent reconnaître le vrai christianisme, afin de pouvoir ensuite déclarer que cette religion si bien comprise par les esprits sévères est intolérable pour la conscience et pour la raison. » (*La Vie future,* par M. Th. Henri Martin, p. 271, 276. Paris, 1855, in-12.)

çoive pour la première fois, et l'on prend pour une réminiscence lointaine le consentement naturel de l'âme à la vérité. L'auteur du livre de l'*Humanité* a audacieusement chargé de cette erreur platonicienne les plus grands philosophes modernes, Descartes et Leibnitz (1); ce dernier, en particulier, dont il fausse la doctrine, sur quelque passage pris au hasard, mal compris, et qu'il interprète avec une licence inouïe. On ne fera jamais sortir le dogme de la préexistence du système de l'Harmonie préétablie, et jamais on n'imposera l'opinion qui regarde comme un réveil de l'âme l'essor des facultés innées, au puissant esprit qui a écrit ces paroles : « C'étoit l'opinion des platoniciens que toutes nos connoissances étoient des réminiscences, et qu'ainsi les vérités que l'âme a apportées avec la naissance de l'homme, et qu'on appelle innées, doivent être des restes d'une connoissance expresse antérieure. MAIS CETTE OPINION N'A NUL FONDEMENT, et il est aisé de juger que l'âme devoit déjà avoir des connoissances

(1) L'auteur de *Ciel et Terre* ne recule pas non plus devant une telle hardiesse.

innées dans l'état précédent (si la préexistence avoit lieu), quelque reculé qu'il pût être, tout comme ici : elles devroient donc aussi venir d'un autre état précédent où elles seroient enfin innées ou au moins concréées, ou bien il faudroit aller à l'infini et faire les âmes éternelles, etc. (1). »

Et lors même que l'on trouverait quelque argument qui prévaudrait assez contre la vérité pour établir non sans apparence que la

(1) *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, liv. I, ch. 1, § 5 *in fine*.

Voici un texte encore plus accablant : « L'âme pourra être immortelle en effet, » dit Leibnitz en poussant les principes cartésiens, « mais elle passera par mille changements et ne se souviendra point de ce qu'elle a été. Mais cette immortalité sans souvenance est tout à fait inutile à la morale; car elle renverse toute la récompense et tout le châtiment. A quoi vous serviroit-il, Monsieur, de devenir roi de la Chine à condition d'oublier ce que vous avez été? Ne seroit-ce pas la même chose que si Dieu, en même temps qu'il vous détruisoit, créoit un roi dans la Chine? C'est pourquoi, afin de satisfaire à l'espérance du genre humain, il faut prouver que le Dieu qui gouverne tout est sage et juste, et qu'il ne laissera rien sans récompense et sans châtiment : ce sont là les grands fondements de la morale; mais le dogme d'un Dieu qui n'agit pas pour le bien et d'une âme qui est immortelle sans souvenances ne sert qu'à tromper les simples et à pervertir les personnes spirituelles. » (*Lettres sur Descartes et le cartésianisme; Nouvelles Lettres et Opuscules inédits* de Leibnitz, publiés par M. Foucher de Careil. Paris, 1857, in-8, p. 7.)

mémoire n'est pas absolument nécessaire à la persistance réelle de l'individu dans les évolutions périodiques de sa destinée (1), il est clair néanmoins que si une loi morale préside à ces transformations successives, et poursuit par des épreuves graduées les démérites des existences antécédentes, il faut que la mémoire soit là pour garantir à la conscience la certitude de la faute, la justice de l'épreuve et la faculté de l'amendement ultérieur. L'identité attestée par le souvenir est la condition formelle de toute responsabilité : si elle manque, où est la raison de l'épreuve? et quel est le fruit de la peine? Car, fût-elle juste aux yeux d'une intelligence supérieure ou supramondaine, encore ne serait-ce qu'une incomplète justice, celle qui n'emporterait pas avec elle l'adhésion secrète et éclairée du coupable. La présomption d'une identité possible en l'absence même de la mémoire, tirée des ténèbres qui nous dérobent ici-bas les traces de

(1) L'auteur du livre de l'*Humanité* définit ainsi la mémoire : « La mémoire n'est autre chose qu'*un fait passé de notre vie perçu* par nous *comme présent.* » La définition est accommodée au système, mais complétement fausse. La mémoire n'est pas *un fait passé perçu*, mais *la faculté de percevoir un fait passé.*

nos premières années, est sans fondement. Car on se plaît à exagérer ces ténèbres de notre enfance : la vie, même à ses débuts, nous est encore plus présente que l'on ne croit d'ordinaire, et l'oubli ne couvre que des faits indifférents. Le souvenir saisit toute circonstance saillante dans les plus lointains de nos jours, et, à son défaut, le témoignage d'autrui nous éclaire. Il n'y a donc aucune assimilation possible entre les rêves du rationalisme humanitaire et les réalités de la vie. Quant à l'espérance d'une restitution de la mémoire qui viendrait peut-être, dans un avenir plus heureux, « charmer notre intelligence par la contemplation de la série entière de nos existences successives, » quoi de plus futile qu'une telle supposition? Comment, en effet, se flatter que cette faculté reviendra pour ajouter à nos plaisirs, qui ne nous aura pas été rendue pour procurer notre amendement?

Mais je passe de l'examen de ces hypothèses à la considération des motifs qui semblent avoir déterminé leur résurrection. C'est l'impossibilité, ci-dessus indiquée, d'admettre l'éternité des peines enseignée par l'Église. L'enfer, ce feu qui ne meurt point, est incon-

conciliable, dit-on, avec la bonté divine, et contredit au véritable principe de toute pénalité, qui est l'amendement du coupable. Pour la première partie de l'objection, je renvoie aux réponses sans réplique que donne l'excellent livre intitulé *la Vie future*, et je me borne ici à demander aux Pythagores modernes si leur système d'épreuves entraîne nécessairement l'amélioration finale des âmes, ou la définitive abolition du mal. Évidemment non : car, pour être en droit d'annoncer un pareil dénoûment, il faudrait être initié non-seulement aux mystères de la justice divine, mais encore au secret des volontés humaines. Et quel homme pourrait répondre de la volonté d'autrui, quand lui-même ne peut répondre de la sienne? Que si les épreuves destinées à la purification de l'âme n'arrivent pas à leur but par une fatalité invincible; si, comme il est manifeste, elles n'atteignent pas irrésistiblement la volonté, il s'en va que même après une série d'existences prolongée à l'infini, le mal peut garder dans une volonté à jamais persévérante un suprême retranchement, et nécessiter, par conséquent, une suite de rigueurs sans terme assignable. Et n'y eût-

il dans l'univers qu'une seule volonté irréductible, le dogme origéniste de la *résipiscence* serait par là même convaincu d'erreur. « Mais il est à espérer, » dit-on, « que les âmes parvenues à un certain degré de corruption, éprouvent par là même, ainsi que par l'effet croissant de leurs souffrances, un tel dégoût de leur mode d'existence, qu'elles s'écrient comme dans le livre de la Sagesse : Nous sommes lassées dans la voie de l'iniquité (1). » *Il est à espérer!* Voilà donc la dernière raison que l'on oppose au dogme révélé de l'éternité des peines; une conjecture! une espérance! et des plus mal fondées. Car l'effet naturel d'une obstination croissante au mal étant de faire décroître à proportion le sentiment et le goût du bien, si ce progrès dans la perversité à travers des existences innombrables va à l'infini, il faut que les éléments du bien diminuent aussi, et jusqu'à s'évanouir; et par conséquent, loin de conclure d'une certaine extrémité de dégradation et de douleur à l'espoir du repentir, il est à craindre qu'il ne faille lire, au contraire, dans cette succession d'en-

(1) *Ciel et Terre*, p. 390, 394.

gagements de plus en plus étroits à l'iniquité l'avenir d'une lamentable et déterminée impénitence. L'éternité des peines est donc ramenée par la doctrine même que l'on a adoptée pour l'exclure : elle reparaît, sous la raison de l'épreuve indéfiniment perpétuée, au moins comme une chance dont aucun argument ne peut éluder la probabilité.

Mais ce n'est pas seulement l'éternité des peines réservées aux coupables, c'est encore l'immutabilité de la béatitude promise aux justes, que repoussent les partisans de la métempsychose et du progrès. Il faut, suivant eux, abandonner aux croyants du moyen âge ce besoin d'un éternel repos, qui enchaînerait l'activité essentielle à la nature humaine dans un éternel ennui.

J'admire cette manie d'accuser la Foi du moyen âge, qui est notre foi, qui est celle de tous les temps ; j'admire surtout la pauvreté de l'objection. Elle trahit dans ses auteurs une étrange ignorance du cœur de l'homme ; elle trahit aussi des âmes qui semblent se fermer elles-mêmes aux divins pressentiments de l'infini.

On ne pourrait pardonner, en effet, qu'à

l'ardeur de la première jeunesse cette méprise qui attribue à la nature humaine le besoin d'une activité sans mesure et sans terme; mais pour peu que l'on fasse un retour sincère sur soi-même, il est facile de démêler, à travers ces mouvements si vifs, si persévérants, si divers, quel est au fond le vœu suprême de l'âme. La constance comme l'intensité de ses efforts est déterminée par la grandeur réelle ou présumée du but qu'elle se propose; mais de quelque manière et en quelque sens qu'elle s'agite, elle ne prétend jamais qu'à une fin dans laquelle elle place sa complaisance et son repos : repos dans le bonheur, repos dans l'orgueil, repos dans la passion triomphante, dans la science et dans la gloire; repos de l'esprit, repos du cœur. Mais comme tout ici-bas est partiel, insuffisant, périssable, notre repos n'est pas moins éphémère, il est aussi insuffisant et partiel que l'objet de nos désirs. Et faut-il s'étonner alors que des agitations nouvelles viennent remuer une âme qui ne se lasse pas de poursuivre ce qu'elle n'atteindra jamais ici : une fin proportionnée à sa nature, à sa soif de connaître et de jouir? Quant à ces hommes qui ne semblent trouver

dans l'action que l'intérêt de l'action elle-même, ce sont des esprits enfants avec lesquels on ne compte pas, ou des esprits misérablement sceptiques qui tendent sans cesse à se fuir et qui se retrouvent toujours : cette observation ne fournit pas un argument. Aussi, de ce besoin de perpétuelle activité que laisse à la plupart des hommes ce néant varié après lequel ils courent et dont ils ne veulent pas se détromper, conclure à un sentiment d'ennui qu'apportera dans les âmes prédestinées le désœuvrement de la béatitude éternelle, c'est témoigner, hélas ! une triste défiance des trésors de la sagesse et de l'amour infini. « Notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous, » dit un saint au Seigneur ; et l'Apôtre s'écrie : « L'œil de l'homme n'a pas vu, son oreille n'a pas entendu et son cœur n'a pas compris le bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » Que les âmes sont à plaindre, qui se détournent de ces saints et salutaires oracles ! Le sentiment vrai des choses humaines les abandonne, ou plutôt celui des choses divines n'a jamais été en elles. C'est une grande pitié que des mortels répudient la possession tranquille de la vérité, la claire-vue

dans la gloire, la plénitude de la joie; que les ténèbres soient déjà montées en eux si haut, qu'ils prennent la paix du ciel pour une immobilité léthargique; qu'ils trouvent la mort de l'esprit dans la certitude lumineuse, et la vie, au contraire, dans l'erreur vagabonde! Ne craignent-ils pas qu'au lieu du repos bienheureux, qui est le mouvement paisible dans la puissance, cette activité qu'ils réclament ne leur soit accordée, un jour, et pour jamais, dans ce cercle infranchissable d'illusions inexorablement convaincues, d'efforts stériles et d'obstination douloureuse, que les périodiques évolutions de l'erreur en ce monde figurent et présagent? — Je reprendrai cette question dans le troisième livre de cet ouvrage.

IV

La vie future au point de vue de la métempsychose n'est un gain que pour les méchants.

Il n'est point de difficulté dont la solution, proposée par la métempsychose, ne blesse à la fois le bon sens et la conscience.

Le rapport supposé entre la misère actuelle et une culpabilité antérieure est un outrage gratuit aux déshérités de ce monde. Si l'inégalité des conditions entre les hommes pouvait marquer exactement l'inégalité des conditions entre les âmes, l'observation morale serait fort simplifiée. Chacun se connaîtrait soi-même et s'apprécierait au poids de l'or ou du crédit. Un regard jeté sur des broderies ou des haillons nous dirait la valeur de l'âme qu'ils couvrent. Honneur donc aux heureux et aux forts! honte aux pauvres et aux faibles! Tous se sont fait autrefois le sort qu'ils ont aujourd'hui. Ainsi ces âmes abominables, dont le

nom ici-bas fut Néron ou Domitien, ces âmes qui ressemblent à des *échappées* d'un monde d'expiation plus dure, auraient donc, au témoignage de leur prodigieuse grandeur dans le siècle, vécu d'une vie antérieure assez conforme à la justice pour être récompensées par ce sceptre qui s'étend sur toute la terre. Est-ce possible? Et faut-il admettre que, nés *princes,* et par là même *vertueux*, ils n'ont pu résister au poids accablant de leur fortune? — Nouvel exemple qui ne plaide pas *la convenance morale du bien-être* temporel. — Ou bien faut-il croire à une méprise de la Providence qui place sur le trône des cœurs pétris dans le sang et dans la boue, tandis que Socrate vit pauvre et meurt opprimé?

Quel est le sens de ces destinées qu'un même jour produit et retranche? Un passage ici-bas de quelques heures, de quelques mois, est-ce là une épreuve? ou faut-il supposer une inadvertance de la part de celui qui a dirigé ces âmes sur ce monde, et qui se rectifie à la hâte en les rappelant?

La métempsychose, qui explique si mal les mystères du présent, n'explique pas mieux ceux de l'avenir.

« Le ciel n'est pas une demeure, mais un chemin. » Une telle parole juge la doctrine. La vie future peut-elle être une menace pour les méchants, si elle leur laisse, au bout d'une suite infinie d'existences criminelles, une imprescriptible chance de retour à l'ordre et au bonheur?

Est-elle une consolation pour les souffrants et les pauvres, si elle ne leur assure pas, en retour d'une longue patience, ce port à jamais tranquille où ils se reposeront des orages de la vie?

Est-elle une espérance pour les justes, si elle ne leur promet pas l'inaltérable possession de leur vertu dans la béatitude?

C'est là cette hypothèse impie que saint Augustin a si éloquemment flétrie :

« Quelle oreille pieuse, s'écrie-t-il, pourrait sans indignation se laisser dire qu'après avoir achevé au milieu de lamentables infortunes le trajet de cette vie (s'il faut toutefois appeler vie une mort réelle, et si profonde, que l'amour de cette mort même nous fait craindre la mort qui nous délivre); oui, qu'après cette carrière d'angoisses et d'épreuves, close par les expiations de la sagesse et de la vraie religion; lorsque enfin, élevés en la présence de Dieu,

il nous sera permis de goûter la béatitude dans la contemplation de sa lumière incorporelle et la participation de son immuable immortalité dont l'amour dès ici-bas nous dévore; il faudra cependant un jour renoncer à tant de gloire, et, précipités du faîte de l'éternité, de la vérité, de la félicité, rentrer dans les liens de cette mortalité infernale, de cette honteuse ignorance, de ces criminelles ténèbres, où Dieu sera de nouveau perdu (1), la vérité prise en haine, le bonheur cherché dans le bourbier de l'impureté; et qu'ainsi, à certaines périodes déterminées, comme il est toujours advenu, il adviendra toujours... — Misérables folies! Qui peut les entendre? qui peut les croire? qui peut les souffrir?... (2) »

On ne peut rien ajouter à de telles paroles; seulement je dois remarquer, en finissant, que les philosophes, contre lesquels saint Augustin s'élève, appuyaient cette hy-

(1) On peut ici modifier le futur par le conditionnel : « Où Dieu *puisse* être de nouveau perdu... » et la réponse ne perd rien de sa force, pour atteindre plus directement l'hypothèse actuelle.

(2) *Cité de Dieu*, liv. XII, 20. Trad. nouv. couronnée par l'Académie française, 3e édit. avec le texte. Paris, J. Lecoffre, 1853, 3 vol. in-12.

pothèse des révolutions périodiques du monde et de la migration des âmes sur une double erreur : l'une, qui enseigne la nécessité de la création ; l'autre, qui refuse à la science divine le pouvoir de comprendre ou d'embrasser l'infini. Dieu, disaient les anciens sophistes, ne pouvant se reposer de l'action, et sa science étant incapable de connaître, comme sa prescience de prévoir une infinité de choses contingentes, il faut admettre « ces révolutions à perpétuité, soit que le monde *qui fut toujours sans origine dans le temps, et créé néanmoins*, demeure dans sa mutabilité même ; soit que ces révolutions ramènent à jamais *une perpétuelle alternative de ruine et de renaissance*... Car, si l'on niait l'identité des objets indéfiniment reproduits, il faudrait conclure à leur infinie diversité qui excéderait les limites de la science et de la prescience divine (1). » La métempsychose revient aujourd'hui par des voies analogues. Voilà que l'on enseigne aussi un Dieu éternel, il est vrai, mais infini dans son étendue, incommensurable dans les espaces qu'il occupe,

(1) *Cité de Dieu*, liv. XII, 17.

dans les mondes divers dont il se compose, dans la continuité de sa production; non plus libre, mais nécessaire. Or, un Dieu infini en étendue, quel est-il? sinon le Dieu de Spinosa. Un Dieu nécessité à créer, est-il celui qui a la science et la prescience de sa création? Cette création de toute éternité, même sous la réserve de la mobilité des créatures, n'entraîne-t-elle pas rigoureusement l'éternité de la matière, la coéternité de l'œuvre et de l'artisan; en d'autres termes, l'indivisibilité et la consubstantialité du monde et de Dieu? N'est-ce pas là, encore une fois, le dogme de l'émanation ou plutôt de l'unité de la substance, qui, dans son fatal retour, a bien pu décrire un *cercle*, mais non pas, à coup sûr, accomplir un *progrès*?

C'est une étrange préoccupation que celle des philosophes humanitaires. Eh! que diraient-ils, s'ils voyaient leurs adversaires prendre les mêmes libertés qu'ils se permettent à l'égard de la raison humaine? Il ne tombe pas, en effet, sous le sens, que l'on s'avise de bâtir, au caprice de l'idée, avec des fragments de tradition qu'on prend au hasard et qu'on mutile, je ne sais quel système incohérent et ab-

surde, qui toutefois ne prétend à rien moins qu'à devenir une règle de croyance et de vie; que la fantaisie de la raison privée propose à l'assentiment d'un siècle qu'elle vante si fort, ces dégradantes théories dont le vermillon moderne accroît encore la hideuse vétusté, et qui, par l'arbitraire de leurs principes, par l'*impossibilité* de leurs conséquences, scandalisent et renversent la raison elle-même. « Les athées doivent dire des choses parfaitement claires (1), » et les incrédules, quels qu'ils soient, surtout quand ils dogmatisent, sont tenus du même devoir que les athées. Or rien n'est moins clair que la création de toute éternité, rien n'est moins clair que la migration perpétuelle des âmes, rien n'est moins clair que le progrès à l'infini : mais, en revanche, ce qui est clair, c'est que tout cela est infiniment déraisonnable, et que les esprits qui se croient les plus libres sont, de tous, les plus misérablement engagés. Esclaves de la triste habitude de ne rien accorder qu'à soi et de tout s'accorder, ils brisent nos croyances, et relèvent les idoles; ils s'a-

(1) Pascal, éd. Faugère, t. I, p. 221.

genouillent devant un fétiche, qui est leur propre pensée. Intraitables pour la parole de Dieu, sans surveillance et sans critique sur eux-mêmes, ils ne veulent pas que l'infini parle à l'homme par les mystères, et ils revendiquent comme un droit de l'humanité son assentiment à de tels délires : ils semblent avoir aliéné la faculté naturelle de s'entendre avec la vérité.

Et que pensent de ces prodigieux égarements les philosophes plus sages, ou plus discrets à se tromper? Persisteront-ils à croire que le pur déisme ou la religion naturelle soit la religion définitive des esprits d'élite, dans les siècles éclairés? La philosophie sera-t-elle encore à leurs yeux *la lumière de toutes les lumières, l'autorité des autorités?* Leurs ironiques respects réduiront-ils toujours le christianisme à n'être que le parvis ou le fronton populaire d'un temple dont le sanctuaire ne s'ouvre qu'aux intelligences supérieures? Cette bonne opinion ou plutôt cette confiance naïve ne se laissera-t-elle pas ébranler par ces retours éclatants à des erreurs frappées du décri des âges? Se pourrait-il donc plus longtemps soutenir que la raison seule suffit à maintenir

ses droits? Quand des esprits lettrés et savants la poussent à de tels excès, et que d'ailleurs il n'existe nulle part un système de doctrines invariablement concerté, et dont conviennent entre eux les adeptes d'une même école, n'est-il pas permis de se demander : Que deviendrait l'humanité, si elle n'avait d'autre principe de certitude que des opinions humaines? Que deviendraient les dogmes nécessaires, tels que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la rémunération finale, s'ils n'avaient d'autre protection que le mobile esprit de l'homme? Que deviendrait la raison, si elle n'avait d'autre autorité qu'elle-même? car rien n'est plus frappant que son impuissance à conserver ce qu'elle a pu légitimement atteindre.

« Ces vérités naturelles, reconnues par les hommes les plus éminents de l'antiquité, attestent la présence du vrai Dieu au fond des âmes qui l'ignorent ou l'abandonnent : *in inferis ades;* mais l'impuissance de ces vérités dans la bouche des sages pour l'amélioration des autres et pour leur propre amendement est une preuve évidente que la vérité elle-même n'est pas vraie quand elle n'est pas professée par Dieu, pour Dieu, et au nom de Dieu. Il

ne suffit pas en effet que Dieu soit dans l'âme; il faut que l'âme, attentive à éloigner tout ce qui peut lui cacher Dieu présent en elle, connaisse, aime et veuille sa présence.

« Toute la sagesse, toute la science des anciens ressemble à un système planétaire troublé qui chercherait son centre. A travers ses perturbations et ses erreurs, on sent une loi à laquelle elle ne peut se soustraire. Malgré l'effort des causes perturbatrices, cette loi dirige toutes les oscillations dans le sens de l'ordre nouveau, qui n'est que la restauration glorieuse de l'ordre primitif. Emportée loin de l'innocence du paradis terrestre, la conscience humaine est attirée au calvaire, à ce gibet divin où Jésus-Christ va clouer tous les doutes de l'esprit, toutes les rébellions de la volonté, et telle est la réalité de sa croix que l'homme ne peut se dérober à la rédemption sans une infaillible rechute au paganisme...

« Que si Jésus-Christ n'était pas le Verbe de Dieu, par quelle vertu serait-il donc ce centre où sont attirés toutes les âmes et tous les siècles? Comment les vérités mêmes qui sommeillaient au fond de la conscience humaine d'où les philosophes les évoquaient une

à une, eussent-elles attendu l'avénement d'un médiateur pour s'édifier dans l'unité; et après sa venue, d'où leur viendrait cette force de cohésion invincible qu'elles n'ont, depuis dix-huit siècles, qu'au sein de l'Église catholique?

« Si Jésus-Christ n'était pas le Verbe fait chair, comment, stériles ou funestes avant sa venue, et, malgré leur affinité nécessaire, impuissantes à se combiner et à s'unir, ces vérités unies et réconciliées par lui seul divorcent-elles encore aujourd'hui, aussitôt que le nom du Sauveur cesse de les enchaîner l'une à l'autre par le lien de la foi (1)? »

Nous en avons des exemples inouïs, et de nouvelles expériences plus sérieuses peut-être se préparent. Plusieurs, animés d'une passion qui affecte en vain les graves dehors du pur intérêt scientifique, annoncent de nouveau l'incompatibilité de la religion et de la science, et, sous prétexte de maintenir une barrière qui les empêche de se commettre, poursuivent ardemment la séparation de la raison et de la foi. On ne veut, dit-on, ni démentir ni confirmer la tradition; mais on ne

(1) *Considérations sur la vraie doctrine.* Paris, 1844, in-8.

veut pas permettre aux théologiens de chercher le moindre rapprochement entre les titres historiqnes de leur foi et les dépositions de la science. Que prétend donc ce manifeste par lequel on déclare si hautement le besoin d'assurer l'indépendance de la science contre la gêne de tout dogme, et la sécurité des croyances contre les hardiesses de l'esprit scientifique?... Les pacifiques ne publient pas avec tant d'éclat leur intention de vivre en paix. Mais rien n'est plus clair que le but où l'on veut atteindre. On se flatte que, couvert d'un calme favorable, un ensemble d'hostilités contenues et persévérantes pourra surprendre ce qu'une guerre ouverte n'emporterait pas, c'est-à-dire la destruction de certain dogme qui gêne et dont la chute entraînera tous les autres. Ce qu'on veut trouver, à travers les plus âpres sentiers des inquisitions philologiques, comme, d'autre part, ce qu'on demande aux études de l'anthropologie, et qu'on n'obtiendra jamais, c'est un légitime démenti au principe nécessaire de l'unité du genre humain. Les uns, à peine sur le seuil d'une science obstruée d'idiomes en ruines, commencent par effacer dans la Genèse ces mots sacrés : « Et

la terre était alors d'une seule lèvre (1). » Les autres, reprenant des dénégations physiologiques déjà vieillies, ne peuvent souffrir que l'on regarde les peuples divers comme sortis d'une même souche. Des intelligences, qui ont pour ainsi dire la préméditation de leur incrédulité, pourraient-elles s'élever encore jusqu'à cette grande vue de saint Augustin : « Dieu a fait l'homme un et seul, non toutefois pour le laisser isolé de toute société humaine, mais afin qu'il eût plus profondément à cœur l'union fraternelle et le lien social; car ce n'est pas seulement par la ressemblance de la nature, c'est encore par le sang et l'affection qu'il lie les hommes : la compagne même de l'homme, la femme, il ne l'a pas voulu créer comme l'homme, mais de l'homme, afin que d'un seul homme jaillît le fleuve des générations humaines (2). »

Les mots de solidarité, de fraternité et de charité ne sont pas inconnus à notre temps, et ceux qui en ont fait l'emploi le plus sonore sont les mêmes qui ne consentent pas que la

(1) Erat autem terra labii unius, et sermonum eorumdem. (*Genes.*, XI, 1).

(2) *Cité de Dieu*, liv. XII, 21.

fraternité et la charité passent par l'unité de la chair et du sang. C'est qu'on veut les mots, sans vouloir les choses; les mots servent quelquefois, les choses répugnent toujours. On ne veut pas d'une langue unique à l'origine des temps, parce que l'on ne veut pas d'une famille unique, qui descende d'un auteur unique. On ne veut pas qu'un seul nous engendre, parce qu'on ne veut pas que sa chute nous entraîne; on ne veut pas qu'un seul nous ait perdus, parce qu'on ne veut pas qu'un seul nous sauve : on répudie l'ancien Adam pour se détourner de l'Adam nouveau. Car c'est lui qui est l'objet définitif et suprême de toutes les attaques, attaques dirigées, avec la persévérance de l'instinct aveugle, par quelques-uns, plus ou moins avancés, plus ou moins profonds dans la science, mais qui ne sauront jamais l'homme; car ils l'inventent, ils le refont, au lieu de l'apprendre. Si leur vœu par malheur était accompli, si la personne du Rédempteur venait à disparaître dans des négations sinistres, les ténèbres que sa mort temporelle répandit sur la terre ne figurent qu'imparfaitement la nuit qui s'étendrait à l'avenir sur les âmes. La lumière du monde mo-

ral serait voilée ; car, sans lui, où est la lumière, et l'œil pour la voir? Sans lui, quel rapprochement est possible entre l'homme et Dieu? Sans lui, quelle religion ne dégénère en fétichisme? et quelle *science*, en *que sais-je?* Sans lui, où est l'accord de la croyance avec la raison, et de la raison avec elle-même? Sans lui, où est la vie, et la vérité sauve? *Et non est in aliquo alio salus* (1). Car tout édifice de vie et de vérité est cimenté dans son sang. « Sa présence, dit admirablement Donoso Cortez, éclaircit tous les mystères, explique tous les dogmes, accomplit toutes les lois. Pour accomplir la loi de la solidarité, il prend en lui toutes les douleurs humaines ; pour accomplir celle de la réversibilité, il verse à torrent sur le monde toutes les grâces divines obtenues au prix de sa passion et de sa mort. En lui, Dieu se fait homme d'une manière si parfaite que toutes les colères divines fondent impétueusement sur lui, et l'homme se fait en lui si parfait et si divin que toutes les miséricordes divines descendent sur lui, comme une rosée douce et rafraîchissante.

(1) Act. IV, 12.

Afin que la douleur soit sainte, il la sanctifie en souffrant lui-même, et afin que l'acceptation soit méritoire, il accepte volontairement. Qui aurait assez de force pour offrir à Dieu sa propre volonté en holocauste, si lui n'avait fait entière abnégation de la sienne pour accomplir celle de son Père? Qui aurait pu s'élever à la hauteur de l'humilité, si l'agneau très-patient et très-humble n'était monté auparavant par des voies secrètes à cet âpre sommet (1)? » Mais si l'on rejette la pierre angulaire du temple, si l'on se dérobe à celui qui embrasse tout et qui attire tout, à ce Sauveur, à ce pacificateur universel, qui, au prix de son sang, met à la fois en liberté la conscience de l'homme et la clémence de Dieu; si ce nom est renié, si ce culte est anéanti, si le véritable et unique sacrifice, principe de tout sacrifice moral, disparaît, il n'y a plus ici-bas ni temple, ni prière, ni nom divin; l'ordre de ce monde est aboli, car le sacrifice a toujours porté le monde. Désormais, sur la croix brisée le Moi s'exalte, et avec lui toutes les passions, toutes les fureurs, tous les délires.

(1) *Essai sur le catholicisme*, etc., liv. III, ch. IX.

Les vertus laborieuses, s'il en est encore quelqu'une, deviennent les esclaves de l'orgueil : la science elle-même n'est plus qu'une servante aux gages de la volupté. Et il ne faut pas espérer qu'à la place de l'autel du Christ aucun autre s'élève à l'avenir. Prévu avant tous les temps, annoncé dans le temps, le temps n'est fait que pour lui. Sur ce seul autel s'offrent, et s'offriront à jamais, toutes nos misères, tous nos soupirs, toutes nos pensées, toutes nos œuvres. Il porte, seul, nos mérites et nos espérances; et ni le ciel ni la terre n'en imagineraient un autre assez grand pour suffire à une telle offrande. A cet autel viennent s'appuyer l'humble, l'affligé, le vieillard, le mourant; seul, il les soutient, et s'il tombe, voyez donc tomber avec lui tout ce qu'il y a de meilleur, de plus auguste et de plus saint sur la terre.

Les Entretiens suivants développeront cette conséquence.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II

L'ÉPREUVE

ENTRETIENS

ENTRETIEN Ier

LA RÉDEMPTION

Nébridius, un Académicien.

L'ACADÉMICIEN.

Que la vie est accablante, ô Nébridius! Que la lumière de ce monde est triste! Je ne sais quel sombre secret plane sur la tête de l'homme. Il n'est rien qui ne trompe ses désirs, ou qui ne se joue de sa pensée. Comme le mythique Bellérophon, l'âme succombe à tant de langueurs et d'ennuis. Ah! pour souffrir, douter et mourir, était-ce donc la peine de naître?

NÉBRIDIUS.

Dis plutôt, était-ce la peine de professer

comme toi l'amour et le culte de la sagesse, pour plier ainsi sous le faix de la vie?

L'ACADÉMICIEN.

C'est le malheur de l'homme, Nébridius, d'être toujours à la recherche de la vérité qui ne se lasse pas de le fuir.

NÉBRIDIUS.

Écoute-moi : lorsque les temps furent accomplis, qui devaient voir la justice et la miséricorde se réconcilier, il arriva qu'un peuple en furie traîna aux pieds du gouverneur de la Judée celui qui était l'innocence et la sagesse mêmes. Le juste opprimé dit au juge : « Quiconque appartient à la Vérité entend ma voix. » — « Qu'est-ce que la Vérité? » répondit le juge. — La Vérité était devant lui, et il ne la voyait pas!... — Hommes malheureux, elle est aussi devant vous, et vous la cherchez encore! Elle vous appelle, et vous ne l'entendez pas; elle se dévoile à votre âme, et votre âme détourne les yeux; vous accusez la vérité de vous fuir, et c'est vous qui fuyez la vérité.

L'ACADÉMICIEN.

Peux-tu parler ainsi?

NÉBRIDIUS.

Dis-moi! un exilé en proie au mal du pays, qui, dans son impatience de revoir sa terre natale dont il est séparé par de longues années et de longs espaces, oubliant l'énormité des distances et son ignorance des voies qu'il faut suivre, se mettrait en chemin, seul, sans guide, te paraîtrait-il sage?

L'ACADÉMICIEN.

Non.

NÉBRIDIUS.

Et s'il était averti qu'il lui faut traverser d'affreuses solitudes, d'immenses forêts peuplées de brutes féroces, et que dans ce retour aventureux il expose mille fois sa vie, quand il pourrait la confier à une voile sûre et à des mers connues; ne faudrait-il pas s'étonner de cet excès d'imprudence?

L'ACADÉMICIEN.

Assurément.

NÉBRIDIUS.

Et s'il a rencontré sur son chemin quelques voyageurs bienveillants, dont la parole pourrait l'instruire, mais qu'impatient de leur présence ou de leurs avis, il s'en écarte avec

un brusque dédain, et s'enfonce au hasard dans le plus sauvage désert, que diras-tu d'une telle témérité ?

L'ACADÉMICIEN.

Qu'elle trouvera dans sa perte son juste châtiment.

NÉBRIDIUS.

Et si cet infortuné, n'ayant, en effet, marché tout le jour que pour achever de se perdre, voit le soleil s'abaisser à l'horizon ; si, exténué de fatigue et de faim, les pieds sanglants, déchirés par les ronces, il marche encore, le soir venu, sans espoir de trouver un asile ; si, enfin, les ombres de la nuit et les hurlements des bêtes l'enveloppant de toutes parts, il cède à cette dernière terreur, et trahit lui-même ce qui lui reste de forces, se couchant à terre de désespoir, au risque de ne plus se relever ; ne concluras-tu pas avec moi que ce n'est point la patrie qui fuit cet homme, mais cet homme qui fuit la patrie ?

L'ACADÉMICIEN.

Sans doute,

NÉBRIDIUS.

Or, si ce voyageur, comme tu l'as déjà pres-

senti, n'est qu'une figure, l'image d'un homme relégué loin de Dieu dans l'exil du péché, et toutefois pressé par sa conscience de retourner à la vérité; que cet homme, séparé dès longtemps de cette patrie des âmes pures, entreprenne, seul, le pèlerinage de son retour, sans songer à ces dédales d'erreur, à ces sauvages repaires de la passion et du vice, et surtout aux sombres abîmes de l'orgueil où ses voies doivent périr; que, dédaignant de s'informer du pilote divin et de cette barque mystique assurée contre les naufrages du monde, il rejette encore ces fraternels avis que la charité sème sur son passage : « Où vas-tu? Tu t'égares; ce sentier est trompeur; il t'éloigne de la patrie! » et que, las d'errer, cet homme enfin se couche dans la coupable solitude d'un cœur désespéré, au cri des démons qui épient, sur le soir de la vie, les dernières lassitudes de l'âme : ne faudra-t-il pas dire aussi que ce n'est point la vérité qui a fui cet homme, mais cet homme qui a fui la vérité?

L'ACADÉMICIEN.

Il faudrait le dire, ô Nébridius, et la similitude serait parfaite entre le proscrit et l'âme

exilée, si les secours offerts à cette dernière pour trouver la voie de sa délivrance étaient aussi clairs, aussi certains que les avis trop vainement donnés au voyageur imprudent. L'obstination de cet homme est volontaire; mais quand l'âme, épuisée d'incertitudes, tend ses bras vers la vérité, faut-il encore l'accuser elle-même si la vérité la délaisse?

NÉBRIDIUS.

Oui, sans doute.

L'ACADÉMICIEN.

O chrétiens! ô hommes qui croyez avoir trouvé! que vous êtes sévères à ceux qui cherchent!

NÉBRIDIUS.

Eh quoi! sages de l'Académie, auriez-vous fait un crime à Orphée de ses efforts pour retirer du fond des antres et des forêts les hommes dégradés jusqu'à la vie sauvage? Et nous reprocherez-vous, à nous chrétiens, de poursuivre les âmes, errantes dans leur propre nuit, pour les ramener au grand jour de la vie divine? Traiterez-vous d'âpre sévérité ce zèle fraternel qui voudrait vous porter où nous

sommes, sur cette règle de foi qui redresse la nature égarée?

L'ACADÉMICIEN.

O Nébridius! s'il est ainsi, s'il n'y a pas entre l'homme et la vérité une mésintelligence éternelle, est-il donc possible d'admettre que la vérité ne se rende pas au cri de l'homme qui l'appelle?

NÉBRIDIUS.

Assurément, quand l'homme l'invoque d'une voix et d'un cœur solitaires.

L'ACADÉMICIEN.

Je ne te comprends pas.

NÉBRIDIUS.

Eh bien! cette voix est solitaire et n'est point entendue, qui refuse de se réunir à celles que Dieu écoute; ce cœur est solitaire et n'est point consolé, qui refuse de s'appuyer sur ceux que Dieu éclaire.

L'ACADÉMICIEN.

C'est-à-dire que Dieu se détourne des philosophes, et que la vérité désavoue la science?

NÉBRIDIUS.

Eh! qu'y a-t-il de commun entre Dieu et la science qui l'ignore? Sages, vous annoncez en vain la sagesse, et vos écoles rendent les oracles de la raison humaine; en vain les plus méditatifs esprits sondent les mystères de la nature et ceux de la destinée; efforts perdus! muets oracles! insipides leçons! L'homme enseigné par l'homme seul demeure dans le désert de son esprit, l'homme conduit par l'homme seul erre dans le désert de son âme : l'homme n'est que délaissement et solitude, tant qu'il n'est pas réconcilié avec l'infini; ses tristesses sont sans témoin, et sa plainte expire.

L'ACADÉMICIEN.

Ainsi l'homme n'est plus pour l'homme un compagnon, un guide, un ami; l'homme est inutile à l'homme.

NÉBRIDIUS.

Rien de plus vrai, tandis que Dieu n'est pas de moitié dans cette compagnie, dans ce pèlerinage et cette amitié. Que te dirai-je? Jette les yeux sur toi-même : cette âme fatiguée, cette âme où l'ennui, le doute et le dégoût de

la vie, torrents d'amertume, ont creusé comme un lit de souffrances, te dit mieux que moi ce que l'homme peut pour le salut ou la guérison de son semblable.

L'ACADÉMICIEN.

Il n'est que trop vrai.

NÉBRIDIUS.

O fils dégénérés de Platon! voyez donc où vous en êtes. Le temps a dispersé vos doctrines; les disciples ont fait ce que l'homme peut faire à juste titre de la parole de l'homme. Vous vous êtes disputé les lambeaux de cet héritage, et chacun, au partage de ces trompeuses richesses, a consommé sa ruine : double ruine de la raison et de la conscience. Ce brillant mélange de vérités et de mensonges s'est anéanti dans le doute. Et maintenant sans dogmes, sans prière, sans voie de retour à Dieu, vous ne savez plus ni vivre ni mourir. Je ne sais quelle froide plaisanterie crispe les lèvres mourantes de Plotin, et tes jours languissants me rappellent le sombre ennui de Porphyre.

L'ACADÉMICIEN.

Que veux-tu dire? Si le doute est entré dans les écoles platoniciennes, il s'y cache apparemment sous les habits d'aruspice et de sacrificateur. Regarde : les autels y fument en l'honneur des dieux et des génies. N'y voit-on pas sur l'aile des esprits bienheureux, placés en cercles hiérarchiques entre le séjour des dieux et le nôtre, les prières monter et les grâces descendre de degrés en degrés? N'y est-il pas enseigné que l'âme purifiée par les œuvres théurgiques entre en commerce avec les génies ou les dieux de l'ordre le plus sublime, et que souvent, divinisé lui-même, l'homme s'élève jusqu'à l'union avec le Verbe éternel, libre de tout lien terrestre? Porphyre, racontant les extases de son maître, ne nous dit-il pas qu'à lui aussi il a été donné d'approcher une fois en sa vie de la divine essence et de s'unir à elle? Ah! s'il ne s'agissait que d'offrir des victimes avec des prières, et s'il ne fallait que se rendre au témoignage de ces mortels qui se disent visités par des hôtes divins, il serait inutile, tu le vois, de chercher ailleurs que dans l'école rajeunie de Platon; l'intelli-

gence y trouverait le lieu de son repos. Mais tout cela n'est qu'imposture et superstition : il n'est point de prière, il n'est point de sacrifice qui délivre l'âme de l'homme.

NÉBRIDIUS.

Que j'aurais de choses à te répondre! Mais je veux d'abord représenter à ta mémoire ces paroles de l'un des convives du Banquet : « Les sacrifices, les communications des hommes avec les dieux n'ont pour but que d'entretenir ou de guérir l'amour. » Paroles saintes et qui se dégagent des ténèbres de l'âme païenne, comme un rayon de pure lumière. Les sages ont donc soupçonné la raison profonde du sacrifice? Cet amour, languissant, blessé, et qui se traîne, semblable à l'oiseau dont l'aile retombe, c'est l'âme enchaînée par ses affections maladives loin du principe de l'intelligence et de la félicité : c'est l'humanité presque tout entière qui végète dans un funeste oubli du beau et du bien, honteusement accroupie à l'ombre de la mort! Ah! comment relever l'homme dégradé, comment guérir ce malade volontaire, ou plutôt comment atteindre cette volonté malade? Éternel

problème! Trente siècles en ont en vain cherché la solution. Il fallait cependant une expiation, car la vie se doit en sacrifice à son auteur offensé, et le sang des victimes ruisselait sur les autels; il fallait un sacrifice spirituel, et la philosophie professait d'admirables maximes, le détachement des sens, la fuite de ce monde et de ce corps, la pratique purifiante des vertus qui ouvrent l'œil intérieur aux impressions lumineuses du soleil de vie. O Grecs! quelles vérités ont donc pu se dérober à vos regards? à quelles sources vos urnes jalouses n'ont-elles pas puisé? Mais ces traditions de l'Orient barbare, ces premiers monuments du genre humain, vous en avez altéré le caractère, afin d'en rapporter l'origine à votre propre sagesse : ainsi des voleurs sacriléges mutilent la statue qu'ils ont ravie dans le temple. Et vous avez paré vos larcins de toutes les fleurs de votre heureux, mais mobile génie. O esprits sans arrêt, s'écrie l'un de vos derniers sages, et qui ne sauraient garder une chose dans l'état où ils l'ont reçue! Ces doctrines mêmes, façonnées à votre fantaisie, qu'en avez-vous fait? Cette florissante académie qui les avait pour ainsi dire rassemblées

comme le chœur des Muses austères, qu'est-elle devenue? La superstition a tout corrompu; le doute a tout flétri. Thaumaturges et sceptiques, vous avez atteint aux deux extrémités de la misère intellectuelle, l'incrédulité suprême, et la dernière crédulité! Encore cette crédulité n'est-elle qu'une détestable parodie de notre foi : c'est contre l'autel de vérité que vous avez dressé vos autels sinistres. Et grâce à vous, nouveaux platoniciens, l'âme humaine, fermée à la lumière et à la vie, court se prostituer aux esprits de malignité, aux noirs fantômes, à toutes les idoles de l'impure conscience. Pour se reposer de croire à tout, bientôt l'homme ne croit plus à rien, et il ne semble chercher dans le désespoir qu'un refuge contre la démence!

L'ACADÉMICIEN.

Ainsi, tu le vois; de quoi servent à l'homme ces vérités supérieures dont tu nous accordes la connaissance, si elles n'ont eu jusqu'ici aucun secret contre les incertitudes de l'esprit et les amertumes de l'âme?

NÉBRIDIUS.

Dis-moi, n'y a-t-il pas une science que les

plus sages d'entre vous ont définie la méditation de la mort?

L'ACADÉMICIEN.

Qui l'ignore?

NÉBRIDIUS.

N'y a-t-il pas aussi un art bienfaisant dont le but est la guérison ou le soulagement de l'homme mortel?

L'ACADÉMICIEN.

Oui.

NÉBRIDIUS.

Et ne faut-il pas que cet art qui apaise la douleur et ajourne la mort, ne faut-il pas que cette science, qui, plus sublime, nous familiarise avec elles, se communiquent à l'humanité?

L'ACADÉMICIEN.

Sans doute.

NÉBRIDIUS.

Mais la science s'est-elle jamais par elle-même dévoilée à l'ignorant, ou l'idée seule de la médecine a-t-elle jamais relevé les forces abattues du malade?

L'ACADÉMICIEN.

Évidemment non.

NÉBRIDIUS.

Entre l'ignorant et la philosophie, entre la médecine et l'homme souffrant, n'y a-t-il pas un médiateur nécessaire?

L'ACADÉMICIEN.

Le médecin et le sage; qui en doute?

NÉBRIDIUS.

L'insensé qui ne consentirait à dépouiller son ignorance qu'à la condition d'un entretien avec la sagesse même, et le malade qui ne voudrait devoir l'apaisement de ses maux qu'aux visites seules de la science, ne sont-ils pas encore à rencontrer sur cette terre, où cependant aucun genre de délire ne paraît étranger?

L'ACADÉMICIEN.

Il est vrai.

NÉBRIDIUS.

Et si cette folie, que nous ne considérons guère que comme une hypothèse, s'avisait de conclure à la négation de la médecine et de la philosophie, parce qu'il lui aurait plu de ne

traiter ni avec le médecin, ni avec le sage, ne faudrait-il pas convenir que les bornes de la stupidité humaine ont été reculées?

L'ACADÉMICIEN.

Il en faudrait convenir.

NÉBRIDIUS.

O mon ami! tu viens de consentir à l'arrêt qui te condamne. Quoi! vous reconnaissez la profonde et universelle dégradation de l'âme; sa lenteur à tout bien, son penchant à tout mal; son aveugle accoutumance à ses ténèbres et à sa misère; le monstrueux amour qui l'attache à sa prison; son invincible indifférence pour la béatitude infinie!... et parce qu'il ne plaît pas à cette orgueilleuse qu'un intermédiaire s'élève entre la raison obscurcie et la raison souveraine; qu'un précepteur, doux et humble, soit envoyé de Dieu pour relever l'homme déchu de la science céleste; qu'un juste, revêtu des haillons de l'humanité, ait la mission de porter aux pécheurs des paroles de salut!... — ô vous, qui abritez si souvent vos erreurs sous l'autorité de Platon, et qui la dédaignez quand elle se rend l'interprète de quelque vérité sainte, vous ne l'entendez plus

vous dire par la bouche d'Alcibiade : « Vienne le temps où il sera possible de prier avec sûreté! Vienne celui qui nous doit instruire! » vous ne l'entendez plus, lorsqu'il vous annonce que « les justes ne sont point justes par nature; » mais qu'ils apprennent à le devenir; mais que « la vertu est un don de Dieu à ceux qui la possèdent; » vous fermez l'oreille à cette voix de l'antiquité, venue jusque dans vos écoles : « Quand la première victime fut sacrifiée, ce fut à l'occasion d'une âme qui était demandée pour une âme! » — et, dès là qu'il n'est pas permis à l'œil aveugle de se passer du médecin pour recouvrer la vue; à l'intelligence abrutie de repousser le consolateur et le maître; à l'âme aliénée du véritable amour de récuser l'amour qui vient s'offrir pour elle; à l'homme coupable et tombé, d'être à lui-même sa lumière, sa justice et sa rançon; vous allez blasphémer la justice et la lumière, vous allez douter de la vérité! — O prodige de folie!

L'ACADÉMICIEN.

Mais, enfin, à quelles marques veux-tu que nous reconnaissions ce médiateur entre Dieu et les hommes, ce nouvel initiateur à la vie divine?

NÉBRIDIUS.

Entre tant d'autres, je n'en veux qu'une : son humilité. L'homme était tombé en s'élevant ; pour le relever, le médiateur s'est fait humble. Et c'est pourquoi vous dédaignez de l'apercevoir ! Votre cœur, toujours superbe, se détourne de ce cœur divin penché sur l'abîme que vous ne voyez plus, cet abîme que vous êtes vous-mêmes. Parfois encore un élan généreux porte votre intelligence à des hauteurs d'où la patrie, au loin, se découvre, et où il semble que déjà l'âme respire un air de la liberté natale. Vous sentez, vous voyez où il faut aller : mais les ailes vous manquent... et, de si haut, retombés si bas, vous dédaignez encore l'unique voie par laquelle il faut passer. C'est qu'elle est en effet bien humble et bien étroite ; c'est la voie des abaissements et des souffrances, c'est celle du sacrifice... Et cependant il n'en est point d'autre : par elle, et par elle seule, L'AMOUR SE GUÉRIT ET S'ALIMENTE. car elle seule lui apprend que ses défaillances ici-bas, et ses humiliantes attaches dans les régions de la matière ont pour cause le divorce primitif de l'âme avec l'amour infini. Ame humaine, gémis donc sur la profondeur de ta

chute. Il te reste plus de larmes pour en gémir que de lumières pour la mesurer. Tu étais élevée au plus haut de la justice et de la gloire. Créée à la ressemblance de ton Dieu, le regard du créateur se complaisait dans ta matinale innocence. Mais le séducteur est venu; malheureuse, tu t'es laissé surprendre. Quelques paroles perfides ont trouvé un écho dans le fond limité de ton être. Ah! si tu n'avais pas toi-même intercepté le rayon qui te venait de l'infini, la parole du menteur se fût perdue comme un néant dans les libres espaces de la vérité. Mais tu as manqué d'intelligence, tu as trahi l'amour et abjuré la vie... Et te voilà... meurtrie, brisée, rampant comme le ver qui traîne ses anneaux rompus sur la terre où il va rentrer! C'en est donc fait, et tout est perdu sans retour. Tu t'es détachée de l'Infini! où voulais-tu monter sans lui...; et sans lui, peux-tu remonter vers lui? Tombée en toi-même, sur toi-même, accablée de ta propre ruine, ton argile pèse sur toi comme les murs d'une prison qui s'écroule. Et dans cette lamentable condition, il ne te reste de ton passé qu'un sentiment toujours vif et toujours inassouvi : la faim et la soif de tout ce que tu as

perdu ; la faim et la soif du bonheur, la faim et la soif de la science, la faim et la soif de la grandeur et de la gloire... Et au lieu de tout cela, un leurre éternel, un immense vide que la douleur emplit en un instant de son cri, où elle se précipite et se perd !... vide que rien ne saurait combler que la Vie même..., la Vie qui t'a laissée à sec en se retirant !... Pauvre âme à jeun ! qui te rendra ces fruits de l'Éden perdu, dont l'ombre et la trompeuse image viennent encore se jouer à tes lèvres?... Pauvre source à moitié tarie, vois quelles aridités te séparent de l'Océan auquel tu voudrais revenir !... Mais non..., ne désespère pas : l'Océan, ô profondeur de miséricorde ! l'Océan sans bornes, ton Océan à toi, va se faire, comme toi, source chétive et petite, afin que tu le retrouves et qu'en lui tu te renouvelles! Le Verbe, oui le Verbe divin vient jusqu'à toi pour te relever de l'adultère. Tu as été infidèle à sa gloire, lui sera fidèle à ton ignominie ; car il la revêt tout entière, il se fait chair et souffrance ; il se fait péché et supplice pour toi. Il t'avait faite à son image et maintenant c'est lui qui se fait à la tienne : pour te sauver et te ressusciter, il va jusqu'à se perdre, jus-

qu'à s'anéantir lui-même! Voilà la vraie victime et l'unique sacrifice! Cette AME QUI ÉTAIT DEMANDÉE POUR UNE AUTRE AME, la voilà! L'âme, la vie, le sang d'un Dieu, voilà ce qui a été donné pour la rançon de l'homme coupable! Ah! mesure si tu peux ces élans de l'éternel amour..., venu, pour toi, du ciel au sein d'une femme, de ce sein à la crèche, de la crèche à la croix, de la croix au sépulcre!... Mais du sépulcre il retourne au ciel, et là il te convie au partage de sa gloire, si tu n'as pas détourné tes lèvres du calice de ses opprobres.

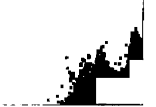
L'ACADÉMICIEN.

Heureux celui qui peut croire à tant de merveilles; conformer sa vie à l'idéal divin, et ouvrir son âme à de telles espérances!

NÉBRIDIUS.

Celui-là sans doute est heureux, quelle que soit sa destinée temporelle; il est heureux, car il ne cherche plus, il est dans la voie, il est dans la vérité, il est libre; heureux de souffrir, et libre jusque dans la souffrance. Ce chemin si dur pour les sens, et qu'il faut gravir bon gré mal gré sous le fouet des tribulations, ce chemin où le Sauveur s'est affaissé sous sa

croix, sanctifié par la sueur et le sang divins, cache des trésors de bénédictions dans ses aridités et ses épines : c'est la voie sainte, la voie triomphale, où l'on marche à la suite de la vérité, qui ne peut tromper, pour atteindre à la vie qui ne peut finir! On y est heureux; on se sent réconcilié par la patience et l'amour. Le cœur de l'homme ne s'agite que parce qu'il aspire à la paix, et il n'est apaisé qu'autant qu'il est rempli. Or, rien n'est capable de le remplir que ce qui est incapable de lui manquer. Et quel bien en ce monde est assez menteur pour lui promettre de lui suffire toujours? Où est la lumière, où est l'affection sans ombre; ombre de l'instabilité, du doute ou du tombeau?... Que vaut la science d'ici-bas? Elle n'est pas même le faible crépuscule du jour de vérité... Est-ce dans l'amour ou l'admiration des hommes que le cœur aura son repos? Dangereuse illusion, et qui ne sert qu'à augmenter en nous l'orgueil de la vie! La mort n'est-elle pas là? Nos admirateurs, nos amis tombent les premiers; nous mourons à leur admiration ou à leur amour, soit que la vie nous manque, soit que l'affection meure en eux avant eux-mêmes et avant



nous. La vérité, la constance et la durée nous fuient : elles ne sont pas de ce monde où le Christ n'a pas trouvé une pierre pour reposer sa tête. Ce qui est fini ne peut que trahir un cœur dont tous les mouvements ne prétendent qu'à l'infini : mais l'amour et la vérité de son Dieu ne sauraient le trahir, c'est déjà l'infini en vérité et en amour qu'il possède, prémices vivantes de l'infini en gloire et en félicité !

L'ACADÉMICIEN.

S'il est venu, en effet, ce Maître auguste qu'annonçait Platon ; si, par un miracle de puissance et d'amour qui défie tout pressentiment et surpasse toute intelligence, le Verbe lui-même s'est fait homme, homme sage et souffrant : sage, pour nous inspirer la sagesse ; souffrant, pour donner un modèle et un prix à nos souffrances ; s'il nous a visités, enseignés, relevés, et s'il habite en nous ; il est aisé de concevoir que l'âme rendue à Dieu se sente comblée dans ses abîmes, aplanie dans ses aspérités, rafraîchie dans ses langueurs, fréquentée dans son désert ! Mortel malheureux ! que ne m'est-il donné de pénétrer dans cette science profonde du divin Médiateur !

NÉBRIDIUS

Élève ton cœur vers lui par la prière : la charité te donnera la science. Loin d'imiter les dédains farouches du voyageur, appelle à ton aide les âmes fraternelles : elles vont accourir, t'entourant de leurs lumières et de leurs vœux. Le Christ, en elles et par elles, conspire ton retour vers son père et vers lui. Dieu est sourd à la voix de celui qui repousse la main que lui tend son frère. Il n'a été donné qu'à un petit nombre d'avoir pour précepteur la Vérité même, et encore la Vérité sous les traits de l'homme. Souffre donc un guide dans une région où les chutes sont mortelles, où le moindre égarement expose à des suites infinies. La solitude, dans laquelle depuis trop longtemps tu entretiens tes pensées, n'est pas sans danger même pour les plus forts. La solitude chrétienne ne vit que de la foi; elle ne se nourrit que des saintes obstinations de la pénitence : elle est dans l'ordre de la plus haute perfection. Mais la première démarche du cœur, aspirant à Dieu dans un isolement illégitime, ne serait qu'un désaveu de cette charité qui aime à se répandre, à se communi-

quer, qui veut être toute en tous, qui attire les âmes par les âmes. Platon, tu t'en souviens, compare ingénieusement l'influence de l'inspiration poétique à la force secrète qui émane de la pierre d'Héraclée. Une longue chaîne d'anneaux, suspendus l'un à l'autre, empruntent tous leur vertu de cette pierre : ainsi, dit-il, la muse, par elle-même, inspire le poëte; celui-ci communique à d'autres l'inspiration divine et il se forme une chaîne d'hommes inspirés. O mon ami! viens à nous, viens participer aux vertus qui sortent de la Muse Immortelle et de la pierre des âmes! Approche-toi de cette pierre qui est le Christ, de cette muse qui est la charité divine, par la médiation du poëte vraiment inspiré, le ministre du Sauveur, dont les chants sont des œuvres saintes; viens te suspendre à cette chaîne d'anneaux vivants qu'un lien invisible, mais plus fort que la mort, unit à la justice, à la sainteté, à la vérité éternelle!

L'ACADÉMICIEN.

Allons!

ENTRETIEN II

LES TROUBLES DE L'AME

ET LA PÉNITENCE

Un Stoïcien, Éphrem, solitaire.

LE STOÏCIEN.

Quels gémissements! quels sanglots, ô Ephrem! — Avec quelle violence il se meurtrit le sein! — Qu'est-ce donc qui peut mettre ainsi ton âme hors de toute mesure? De quel crime t'es-tu rendu coupable? — A te voir livré à ces transports extravagants, on te prendrait pour le plus désespéré des hommes.

ÉPHREM, *après un silence.*

Je suis l'un des plus criminels, sans doute, et

je serais de tous le plus désespéré, si la loi divine ne m'avait fait un devoir de l'espérance.

LE STOÏCIEN.

Et moi qui venais à cet homme sur le bruit répandu, par delà les confins du désert, des vertus et de la sagesse des solitaires chrétiens! — O Éphrem! je ne m'attendais pas à te trouver prosterné comme un esclave et frappant de ton front la terre humide de tes larmes.

ÉPHREM.

N'as-tu donc jamais rencontré de suppliant sur ton passage?

LE STOÏCIEN.

J'ai assisté, dans ma jeunesse, au sac d'une ville. J'ai vu des vaincus foulés aux pieds des chevaux de leurs vainqueurs farouches, et tendant des mains honteuses aux fers de la vie et de l'esclavage. J'ai vu plus tard des misérables, livrés à leurs sombres passions, agités par les furies du désespoir, se jeter sur le pavé des temples, et demander à de vaines idoles cette tranquillité d'âme qu'ils pouvaient se donner à eux-mêmes.

ÉPHREM.

Et tous ces infortunés t'ont fait pitié?

LE STOÏCIEN.

Ils m'ont inspiré ce sentiment que mérite toute faiblesse qui altère l'harmonie de la vie humaine.

ÉPHREM.

La pitié du mépris?

LE STOÏCIEN.

Asurément.

ÉPHREM.

C'est assez me dire avec quelle froide sérénité ta vertu s'élève au-dessus de ma douleur. Eh bien! je veux t'en rendre grâces. O philosophe! ô mon frère! Oui, accable-moi de tes dédains; car si quelque chose pouvait alléger ma peine, ce serait de me sentir méprisé autant que je le mérite.

LE STOÏCIEN.

En vérité, cet homme est fou; ou plutôt, ce n'est pas un homme, c'est un ver de terre qui rampe sous le pied des passants.

ÉPHREM.

Oh! que j'aime à t'entendre parler ainsi! Les louanges les plus douces au cœur de l'homme ne sauraient m'élever autant que ces paroles qui m'abaissent jusqu'à mon Dieu, cet homme de douleur, dont il a été dit longtemps avant sa venue : C'est un ver de terre, et non pas un homme!

LE STOÏCIEN.

Retirons-nous, il a perdu l'esprit.—Adieu, vieillard; quand tu auras recouvré la raison, nous pourrons parler ensemble.

ÉPHREM.

O frère! je ne te reprocherai pas les égards que tu refuses à mon âge. Car, encore une fois, je ne veux rien, pour mon partage ici-bas, que l'abjection et l'opprobe. Dieu me préserve de repousser ces aliments de l'humilité à cause de la main qui me les présente! Mais, je t'en conjure, souffre de moi une dernière question. Quand tu m'auras répondu, tu seras libre de t'éloigner, je ne chercherai plus à te retenir.

LE STOÏCIEN.

Je t'écoute.

ÉPHREM.

Es-tu bien sûr d'adresser tes dédains à la partie vraiment méprisable de moi-même? ou plutôt, pourrais-tu me dire ce que tu méprises en moi?

LE STOÏCIEN.

L'agitation de ton âme, attestée par l'emportement de ta douleur et de tes larmes.

ÉPHREM.

Eh quoi! serait-ce à tes yeux un spectacle plus supportable, si le pécheur conservait dans la paix de sa conscience le souvenir de ses désordres?

LE STOÏCIEN.

O âme doublement misérable et par les fautes qui l'ont flétrie et par les remords qui la troublent! Précipitée des hauteurs sereines que la sagesse habite, ses larmes ne la relèveront jamais.

ÉPHREM.

Jamais? Ce mot est dur; il est impitoyable comme l'orgueil de l'homme.

LE STOÏCIEN.

Tu veux dire inflexible comme la Justice divine.

ÉPHREM.

O homme! tu as la vie, le mouvement et l'être, et tu ne reconnais pas encore la miséricorde de Dieu! Tout ce que tu es, c'est-à-dire ce que tu es de bien par lui, de mal par toi-même, n'est-ce donc pas un argument visible de cette bonté qui donne et qui pardonne?

LE STOÏCIEN.

Écoute, ô Éphrem! si toutefois la raison tranquille peut trouver accès auprès d'une âme passionnée : le sage est ici-bas l'image, que dis-je? l'émule de la Divinité. Il est impassible, il est immuable, il a l'inflexibilité même du destin, loi des lois, irrévocable enchaînement des volontés divines. Dieu, dans ses perfections; le sage, dans sa vertu, trouvent la plénitude de la paix. L'un ne connaît point la miséricorde que tu vantes, parce que l'éternel azur est sans nuage, et l'autre n'en a pas besoin, parce qu'il est sans erreur et sans faiblesse.

ÉPHREM.

Ainsi Dieu est inutile au sage et le sage indifférent à Dieu?

LE STOÏCIEN.

Quoique le sage puisse se passer de Dieu, Dieu ne laisse pas de jeter sur lui un regard de complaisance : comme le poëte s'intéresse à l'acteur qui représente avec talent le personnage dont il est chargé.

ÉPHREM.

Et Dieu ne s'occupe que des grands acteurs?

LE STOÏCIEN.

Eh quoi! dans cette variété infinie de rôles distribués sur la terre, quelle attention veux-tu qu'il accorde à ce troupeau d'histrions qui vont sans cesse contre le dessein du poëte suprême, obscurcissent ses pensées, manquent à chaque scène d'intelligence et de mémoire, et font des actes de la vie humaine je ne sais quel drame extravagant et odieux? Sous cette représentation hideuse, le divin auteur ne reconnaît plus son œuvre. Faut-il donc supposer qu'il cède à de puérils emportements, qu'il éclate en reproches, en murmures, en raille-



ries; ou qu'il descende aux plus vulgaires détails pour rectifier la démarche, les gestes, la prononciation, l'intelligence de tant d'acteurs indociles ou ineptes? Loin de Dieu une sollicitude si vaine! Il se venge de cette plate comédie en détournant les yeux. Il abandonne ces bateleurs effrénés à leur perversité, à leur ignorance, à leur délire. Les sages le suivent; ils sortent comme lui de ce théâtre insensé, pleins d'un froid mépris et d'une inexorable indifférence.

ÉPHREM.

Et voilà l'unique sentiment qu'inspire aux sages et à leur Dieu la vue des souffrances et des afflictions de l'homme?

LE STOÏCIEN.

Rien ne vaut ici-bas cette compassion que tu réclames. Car il n'est aucune douleur, physique ou morale, qui ne soit une illusion ou qui ne passe comme une ombre. Quelle pitié puis-je avoir d'un homme souffrant? S'il est sage, cette souffrance ne va pas jusqu'à son âme; pourquoi troublerait-elle la mienne? Qu'y a-t-il de commun entre ce corps qui souffre et mon âme qui pense, si, par effort de sa-

gesse, l'âme de ce corps sait se rendre, comme elle le doit, insensible à ce qu'il souffre? Et puis, cette souffrance d'aujourd'hui sera demain la santé ou la guérison infaillible et sans rechute. Est-ce donc la mort qui va devenir le sujet de nos lamentations? S'il faut compatir à tous ceux qui souffrent, il faudra pleurer sur tous ceux qui meurent, et où sera la fin de nos gémissements, et nos yeux fourniront-ils jamais assez de larmes à tant de funérailles? Mais, non plus qu'avec la souffrance, notre âme, quelle que soit cette âme, n'a de commerce avec la mort. Elle ne connaît pas ces organes que trouble la douleur; que lui importent ces mêmes organes que l'agonie dissout et sépare? C'est là le jeu d'une existence qui lui est indifférente; c'est un spectacle auquel elle assiste, et dont la fin devrait plutôt la réjouir que l'attrister, s'il n'était raisonnable d'être à la fois sans regret au sortir de ce monde ténébreux, et sans désir aux approches de l'inconnu auquel la mort nous présente. Que peut l'homme sur son destin? Dieu lui-même a-t-il le pouvoir de revenir sur son immuable volonté? Peut-il, par un dessein nouveau, interrompre l'éternité de sa providence?

Il n'a décrété qu'une fois, et depuis il ne fait qu'obéir, éternel esclave de son décret. A-t-il voulu, oui ou non, que l'âme de l'homme fût immortelle? A-t-il voulu que la mort fût une transformation ou qu'elle fût un anéantissement? Qui le sait parmi les mortels? Ils vivent, ils meurent, et le secret de la vie leur échappe comme celui de la mort. Une seule chose est certaine, c'est qu'il ne sera que ce qui doit être; c'est que tout se lie et s'amène par une fatalité rigoureuse, inflexible à tous nos efforts, incompréhensible à nos pensées, sourde à nos prières. Nous ne pouvons rien sur ce destin, qui enchaîne tout jusqu'à son auteur; mais nous pouvons tout sur nous-mêmes; car nous sommes libres, et cette puissance dont la conscience humaine est l'inviolable asile, nous dérobe à toutes les puissances du monde ou nous en affranchit. Que veut-on de plus? Qui est plus fort que l'homme, dans sa faiblesse infinie, lorsque, écrasé par la fatalité, il consent à ce qui l'écrase? C'est sa véritable gloire que sa volonté accepte ce qu'elle doit subir. C'est le triomphe de sa liberté qu'elle embrasse la nécessité quelle qu'elle soit. Dans l'exil, dans la pau-

vreté, dans les fers, l'âme est à elle-même son trésor, sa liberté, sa patrie. Elle trouve tout en elle. Jamais l'âme ne manque à l'âme. Que veux-tu, ô vieillard! qu'elle fasse de ta compassion? Tu vois qu'elle sait changer en biens tout ce que la faible humanité appelle maux ou souffrances.

ÉPHREM.

O philosophe! que nous sommes loin de nous entendre et sur l'homme et sur Dieu!

LE STOÏCIEN.

C'est qu'il faut te relever de cette abjecte poussière, ô vieillard! pour atteindre jusqu'à nos principes.

ÉPHREM.

Détrompe-toi; c'est du fond de mon humilité que j'en découvre mieux toute la petitesse. Ton système est une étroite prison où l'âme étouffe. Mais toi, malheureux captif, tu ne sens plus tes liens. Tu es bien à plaindre. Fermé à l'amour, endurci contre l'espérance, tu ne connais pas le bonheur d'être à Dieu, tu ne connais pas les larmes que l'attente ou la joie du céleste pardon nous fait répandre.

Tu n'as pas le désir, tu ne sens pas le besoin de la beauté éternelle et infinie. Ta sagesse te laisse semblable aux êtres qui ruminent leur foin : ainsi que la brute, malgré tes lumières et ta confiance, tu es sans commerce avec la divinité; elle n'est rien pour toi, tu n'es rien pour elle. Oh! que la vie, telle que vous la faites, est sèche et dénuée! Hommes du Portique, vous êtes de faibles artistes, comparés à ce statuaire antique dont vos poëtes ont perpétué la mémoire. Par la prière, il obtint des dieux que le chef-d'œuvre de son ciseau s'animât de l'étincelle de la vie; et le marbre s'attendrit, la statue respira, elle descendit de son piédestal. Vous, au contraire, dans ces veines, dans ce sang, dans ce cœur, vous faites couler un froid mortel; à cette âme, foyer d'intelligence et d'amour, merveilleuse création du souffle divin, vous substituez la pierre et le marbre. Sec, dur, glacé, voilà l'homme de vos œuvres, ou plutôt voilà le bloc humain, enchaîné sur la base de son orgueil.

LE STOÏCIEN.

Mais quelles puérilités fabuleuses oses-tu mettre en regard de nos dogmes sévères?

ÉPHREM.

Fiction pour fiction, la fable du sculpteur me semble infiniment préférable aux tristes imaginations de Zénon. La mort, et la mort seule, est assise sur les bancs de vos écoles; tandis que je découvre sous les voiles de cette fable une vérité vivante.

LE STOÏCIEN.

Et quelle vérité?

ÉPHREM.

C'est que la prière obtient la vie; c'est que par elle l'âme morte renaît à la vie. La prière fend le roc, elle donne le mouvement à l'argile, elle fait tomber le linceul du péché. Mais je te parle en vain. Car vous êtes morts, ô philosophes! Vous n'êtes plus, pharisiens de la gentilité, que des sépulcres remplis d'ossements. L'orgueil repose au fond de vos âmes, comme un squelette dans son tombeau.

LE STOÏCIEN.

Par Jupiter! ton imagination prend un merveilleux essor! Mais, crois-moi, laisse à Homère cette vaine allégorie de la prière, également injurieuse au sage et à Dieu. Car, au juste, à

l'homme intérieurement riche et fort, elle attribue le dénûment et la faiblesse : de ce pauvre sans besoins, de ce pauvre qui veut l'être, elle fait un mendiant. Et, d'autre part, elle met en Dieu la succession des pensées, la diversité des affections, l'inconstance des volontés. — La compassion n'est pas moins étrangère à Dieu que le changement. Le juste ne lui demande rien, parce qu'il veut tout ce que veut le destin. Pour lui, la prière c'est la bonne vie. Quant aux supplications des insensés, ce sont des paroles vides qui se perdent dans l'air avec la fumée de leurs sacrifices.

ÉPHREM.

Quoi ! la souveraine infaillibilité anéantit la miséricorde ? Cette prescience certaine qui comprend le péché ne saurait embrasser le repentir, la prière et le pardon ? Quoi ! Dieu et l'homme sont enchaînés, l'un au destin par sa puissance, l'autre à l'impénitence par sa liberté ? Tu es juste, tu es sage, et tu défends à qui ne l'est pas, à qui ne l'est plus, un noble soupir, un plus noble retour ? Et toi-même, l'as-tu donc toujours été ? es-tu certain de l'être toujours ? Qui te garantit la persévérance dans

ces voies austères où tu es si fier de marcher avec le petit nombre? Et si tu devais un jour retomber dans un passé dont tu rougis peut-être au fond de l'âme, qui te donne cette hardiesse de t'interdire dès aujourd'hui l'espoir de revenir à la justice délaissée? Prends garde d'être inexorable et aveugle pour toi-même, comme tu l'es pour tes frères. Tu partages l'humanité en deux ordres distincts, dont tu parais fixer à jamais le destin, soit dans la sagesse, soit dans la démence; et ton cruel orgueil divise comme en deux races étrangères cette grande famille dont le père est dans les cieux. Mais quelle erreur est la tienne! Il suffit d'un coup d'œil jeté sur le monde pour se convaincre que la conduite des hommes n'y est qu'une fluctuation perpétuelle, à divers degrés néanmoins, entre le jour et les ombres, entre la raison et la folie, entre les passions et la vertu. L'humanité n'est stable que dans l'instabilité même. Tu as sans cesse sur les lèvres ces grands mots de juste et de sage, de riche et de fort. Mais à quel homme adresses-tu l'ironie de ces sublimes épithètes? Celui que tu exaltes est assurément le plus faible, le plus dénué et le plus fou, car il se croit comblé

de tout ce qui lui manque. Écoute cet oracle de Dieu même : « Qu'est-ce que l'homme peut avoir qu'il n'ait reçu? » Il n'a rien qu'il ne doive à la libéralité infinie. Sagesse, force, justice, ces biens mêmes qu'il s'imagine produire de son propre fonds, il en est déchu dès qu'il s'en croit l'auteur. Tout son être est un don; et celui qui a tiré son corps du néant, qui lui a donné l'âme pour être la vie de ce corps, s'est réservé d'être la vie de cette âme, pourvu qu'elle-même ne se refuse pas à vivre, en se fermant à cet hôte divin, qui n'est jaloux d'entrer qu'afin de bénir sa demeure. Il frappe, car il veut que l'âme le reçoive, et il veut aussi qu'elle l'appelle, reconnaissante et heureuse de sa présence. Ce sentiment, ce besoin de la vie divine, cet appel de l'amour, c'est la prière. La prière, dis-tu, c'est la bonne vie; mais apprends qu'il n'y a pas de bonne vie sans prière. Par elle seule nous vivons en Dieu; et hors de Dieu, nous sommes assurés de périr, comme le poisson expire dès qu'il est échoué sur le rivage. Cette mort spirituelle est d'autant plus certaine que le pécheur s'obstine à en douter; elle est d'autant plus profonde qu'elle va jusqu'à se prendre pour la

vie. L'humanité entière avait cessé de vivre, car elle avait cessé de prier, ou ce n'était plus qu'à son séducteur, le prince de la mort, qu'elle offrait d'abominables vœux. Elle était morte; un Dieu seul a pu la ressusciter, et c'est ce Dieu, descendu jusqu'à nous, qui l'a réintégrée dans la vie, en mettant dans son cœur et sur ses lèvres l'esprit et la lettre même de la prière. Sans cet esprit divin, l'alpha et l'oméga manquent à l'alphabet de la science et de la conscience. — Il y a dans ta philosophie des choses austères, et qui seraient des vérités grandes et saintes, si tu savais prier. A cette pure lumière descendue dans nos ténèbres, nous voyons clairement que celui-là seul nous donne nos vertus, qui nous a donné nos âmes, et la pratique de ces vertus n'a de sens que dans l'ordre des destinées qu'il nous a faites et dont il nous a révélé le mystère. L'amour de la pauvreté, le mépris de la vie, la constance dans l'adversité, tout cela n'est véritablement juste et saint qu'à la suite de la Vérité faite homme, cette Vérité flagellée, bafouée, couronnée d'épines, crucifiée, qui a fait des mortifications et de la souffrance la seule voie de la délivrance de l'âme et de sa réconciliation

avec le Père céleste. Toute austérité étrangère aux austérités du Christ, toute croix qui ne continue pas sa croix, est non-seulement sans mérite, elle est encore dépourvue de sens. La voie dure ne peut passer que par lui pour aller à Dieu. La prendre en soi pour aboutir à soi est insensé; c'est choisir la cécité pour guide et le néant pour but. Tout l'héroïsme de l'homme, sous ses propres yeux, n'est qu'une gymnastique de l'orgueil aussi vaine que puérile. Car cet orgueil, si dédaigneux des regards de la Providence, ne se demande pas à quelle voix il obéit, quand il s'impose ces rigueurs qui n'ont Dieu ni pour témoin ni pour récompense. Il ne songe pas à quelle parole il accorde une obéissance servile. Est-ce, en effet, une parole portée par quelque messager divin, qui a décidé que Dieu était fatalement inexorable? Et n'est-ce pas, au contraire, un homme cendre et poussière comme toi, qui a destitué Dieu de sa miséricorde, ou plutôt débarrassé l'homme de sa conscience? Il a passé par l'esprit de cet homme qu'il était bon que l'âme fût vide d'affection et de sympathie, et que le monde devînt le désert de l'égoïsme. Et toi, de ces opinions d'un mortel, tu as fait la règle

de ta vie; et ta raison superbe s'incline devant un mauvais rêve! Nous, chrétiens, plus humbles et plus fiers tout ensemble, nous recevons nos leçons de plus haut. Disciples d'un Dieu, mais d'un Dieu qui a compati, qui a pleuré, qui a souffert, nous ouvrons notre cœur à la pitié, aux pleurs, à la souffrance; car l'homme souffre, et il est merveilleusement propre à souffrir. Aussi le Christ lui enseigne la patience qui sanctifie la douleur; le Christ modère les larmes de l'affliction et bénit celles du repentir. Tandis que vous travaillez à établir le cœur du sage dans une odieuse quiétude, nous, chrétiens, avec quel bonheur nous contemplons ces orages de la pénitence qui fondent en cris de remords et en torrents de pleurs sur l'âme coupable pour y ramener la paix et la sérénité, comme l'air se rafraîchit et s'épure par le déchirement de la nue chargée d'eau et de foudre! Souvent ces orages ont, dans la conscience apaisée, un retentissement éternel; ainsi les rivages de l'Océan demeurent longtemps émus de la voix des grandes eaux. Souvent, à cette crise par laquelle la régénération de l'homme est accomplie, survit à jamais une habitude de douces larmes, qu'entretient

la grâce de Dieu, comme une rosée céleste sur la terre qu'elle féconde. Le pécheur réconcilié, le fils prodigue reçu dans le sein de son père, gémit au souvenir de ses égarements, il pleure d'attendrissement et d'amour, et surtout il pleure sur ses frères, exilés de Dieu, exilés de leur propre cœur; il offre ses larmes pour leur retour. Plaise au ciel que ta propre expérience t'apprenne un jour ce que peuvent les larmes d'un suppliant de Jésus-Christ!

LE STOÏCIEN.

Adieu, vieillard!

ENTRETIEN III

LA SOUFFRANCE

Arulénus, Messala, Apollonius.

Les statues de Néron étaient renversées, et ses restes, grâce à la permission d'un affranchi de Galba, avaient été rendus au tombeau des Domitius. Rome respirait; c'était une ombre de liberté, qu'un changement de maître. De tristes présages, néanmoins, des meurtres hideux, six ou sept mille hommes égorgés sous les yeux du nouvel empereur, troublaient un peu la joie publique. Il y avait encore dans l'air de la terreur et du sang; et toutefois, après Néron, tout semblait délivrance.

Un soir, quelques-uns des principaux citoyens de Rome s'entretenaient de ces sombres événements. Plusieurs d'entre eux avaient souffert des sanguinaires caprices du dernier César, et ils recueillaient ardemment les moindres circonstances de sa chute. Ils disaient son épouvante à la nouvelle des prétoriens soulevés, et sa course éperdue vers le Tibre; sa rentrée furtive dans le palais, à la lueur de quelques espérances bientôt déçues; puis sa fuite, pieds nus, dans les ténèbres d'une nuit d'orage; l'effroyable éclair, lancé sur sa tête, comme le glaive des vengeances, et qui le frappe d'une clarté livide! La terre émue, et menaçant de s'ouvrir sous ses pas; ce peuple de morts qu'il a fait, par un frémissement profond et sourd, l'attirant aux mêmes abîmes! — Plus loin, son cheval reculant tout à coup à la vue, à l'odeur d'un cadavre jeté sur la route. — Bientôt ils le voient mettre pied à terre; ils suivent du regard le tigre effaré qui se glisse à travers des buissons de ronces et d'épines: ici, forcé de se blottir entre des roseaux; là, se désaltérant dans une mare; ils le voient encore ramper dans une fosse creusée à la hâte, pour gagner l'obscur recoin de la

villa de Phaon où il va passer ses heures dernières, dans la fièvre de l'insomnie et de la peur, la mémoire obsédée de ce vers d'Œdipe exilé (son dernier rôle) : « Mon père, ma mère et ma femme demandent ma mort !... » Ses fureurs, ses lâchetés, ses larmes d'histrion répandues sur lui-même, l'incomparable artiste !... Enfin, sa main tremblante, dédaigneusement poussée par un affranchi, délivrant Rome et le monde le même jour où, six ans auparavant, il avait fait ouvrir les veines de sa femme Octavie.

Aux traits de ce récit, l'un des assistants, Arulénus, ami de Soranus et de Thraséa, ces grandes victimes du monstre abattu, reconnaissait une providence vengeresse. Ce vil et féroce César avait commencé dès ce monde l'expiation de ses crimes : son sang n'était-il pas comme une libation faite de sa propre main aux mânes irrités ?

Messala, jeune épicurien, n'entrait pas dans ces sentiments. Il n'admettait pas que le juste supplice d'un criminel dût compenser son injuste prospérité. Y avait-il dans toutes les hontes du trépas d'Antoine de quoi payer l'indigne mort de Cicéron, et cette tête clouée aux ros-

tres, et cette langue éloquente traversée d'une aiguille de femme? Par où le sang d'un misérable empereur pouvait-il être la rançon du sang innocent de Sénèque, de Thraséa et de tant de citoyens des plus illustres et des meilleurs? La conscience humaine, disait-il, se sent bien plus déconcertée par la fortune de Néron que vengée par l'opprobre de sa mort. Et promenant un triste regard sur l'abjection de cette Rome, également capable de toute licence et de toute servitude, il trouvait dans l'absurde instabilité des choses humaines, dans ce monotone spectacle de forfaits impunis ou de châtiments attardés, dans cet exemple impie, plus impie peut-être que les anciennes factions, celui de l'absolu pouvoir remis aux mains d'un seul, qui, trop souvent, ne peut tout que pour tout oser ou tout permettre contre la justice et l'humanité, — un argument négatif de la providence; et de cette léthargie des dieux il concluait sinon à l'athéisme, du moins à l'abdication légitime de tout intérêt sérieux entre les bras de la volupté.

A cette doctrine énervante, Arulénus opposait les grands principes qu'il avait puisés à l'école de l'esclave Épictète, dans la lecture et

l'entretien du philosophe Sénèque. Le bonheur n'est pas le souverain bien de l'homme, mais la sagesse, encore que l'un et l'autre soient invinciblement unis. L'âme vertueuse, inaccessible dans son indifférence, est à elle-même toute sa félicité. Les maux de la vie, incapables de l'atteindre au vif, lui sont néanmoins une occasion de gloire. Loin de porter témoignage contre la providence, ils démontrent au contraire sa généreuse prédilection pour les sages. Faible puissance que celle des Caïus et des Néron, puissance qui ne peut que tuer; mais tuer, c'est affranchir. La mort n'est que le coup de verge qui rend l'esclave à la liberté. N'oublions jamais, ajoutait-il, ces admirables paroles que notre Senèque prête à Dieu pour encourager les sages : « Je n'ai pu vous dérober aux afflictions, mais j'ai armé vos âmes contre l'épreuve. Souffrez avec force : en cela vous l'emporterez sur Dieu même. Il est en dehors de la souffrance; vous, vous êtes au-dessus. Méprisez la pauvreté; personne ne vit en ce monde aussi pauvre qu'il y est entré. Méprisez la douleur; si elle n'est brisée, du moins elle brise. Méprisez la mort; elle est la fin ou la translation de l'homme... Que vou-

lez-vous de plus? Si vous refusez de combattre, il vous est permis de fuir. L'issue est ouverte, et vous hésitez, vous rougissez?... Quoi! pour une chose si courte, des craintes si longues?... »

Arulénus s'arrêta en voyant sourire Apollonius.

Ce dernier était un homme avancé déjà dans la vie; étranger, il portait encore le manteau des philosophes, quoiqu'il fût, disait-on, initié depuis quelque temps à ces nouvelles doctrines que le mépris n'avait pas sauvées de la persécution.

Il prit la parole que le silence interrogatif d'Arulénus semblait lui laisser :

— O Romains! dit-il, plus je vous écoute, plus j'admire que des âmes qui ont souffert soient aussi étrangères à la science même de la souffrance!

Ce début d'Apollonius émut un peu la fierté des assistants.

— L'exorde est assez vif, dit Arulénus, et se penchant vers quelques-uns de ses amis :

— Si nous voulons l'écouter, ajouta-t-il à demi-voix, ce Grec nous apprendra sans doute comment il faut souffrir.

Apollonius l'entendit :

— Et depuis quand les Grecs ne sont-ils plus vos maîtres? dit-il avec une expression d'ironie qu'il sut tempérer d'un sourire :

— Mais que votre orgueil ne s'effarouche pas mal à propos ; ce n'est point l'inventeur ou le partisan d'une philosophie humaine, qui prétend vous instruire, c'est le disciple d'une doctrine plus certaine et plus haute.

— Je me demande, reprit Arulénus, ce que l'on peut dire de nouveau à des hommes tels que nous; naufragés de la vie, pour la plupart, qui ont fait de la souffrance et de la mort l'entretien perpétuel de leurs pensées.

— Pour moi, dit Messala, j'écouterai volontiers, quoique mes opinions, qui proscrivent jusqu'au nom de la douleur, me laissent assez désintéressé dans le débat.

— Quelle erreur est la tienne, ô Messala! répondit Apollonius. Lors même que tu serais assez malheureux, si tu n'étais assez jeune, pour n'avoir pas encore souffert, pourrais-tu rester neutre dans une question que l'humanité soulève sans cesse, et qu'elle discute avec des soupirs et des larmes?

— Oui, Romains, continua-t-il, vous avez

beaucoup souffert, et pourtant, je ne crains pas de le redire, la science qui vous manque, c'est la science même de la souffrance. Or, si vous ne savez de quelle âme il faut souffrir, c'est que vous ignorez quel homme et quelles destinées nouvelles doivent naître de la douleur.

— Dis-moi, interrompit Arulénus, les disgrâces m'ont-elles trouvé fidèle à mes principes?

— Noble ami, répondit Apollonius, tu nous as montré tout ce que l'homme peut par lui-même. Contre les coups de la fortune, tu t'es enveloppé de ta vertu; pas un cri, pas une plainte n'a trahi tes blessures. — Et pourtant cette fierté magnanime qui t'élève si haut dans la pensée de plusieurs, — laisse-moi te le dire, — je l'admire beaucoup moins que je ne la déplore. Elle est tout à la fois si héroïque et si vaine!... Souffrir ainsi, souffrir sans espérance, et dans cette ignorance superbe de l'utilité et des mérites de la souffrance, n'est-ce pas payer bien cher l'admiration des hommes?

— Tu veux dire, reprit Arulénus, l'estime des sages fondée sur ma propre estime.

— Et cela même te suffit? dit Apollonius.

Et c'est à ce but, qui ne dépasse en rien l'horizon étroit de la vanité humaine, que tu as dévoué tes souffrances?... Mais dis : entre ce vain contentement et l'étendue, la profondeur et la durée de tes peines, n'y a-t-il pas une disproportion évidente? Et ne donnes-tu pas injustement à l'orgueil stoïque de l'esprit autant de satisfactions que tu en as refusé aux plus légitimes instincts du cœur? Et cependant le cœur souffre, il gémit; il veut être consolé et soutenu. Ces fières compensations, dont se berce la pensée hautaine, ne sauraient lui suffire. Il a les siennes propres qu'il réclame, et qu'il faut qu'il obtienne! Ah! ne prenons point parti contre lui! car s'il est vrai que la grande éloquence vienne du cœur, pourquoi la raison, la sagesse, la philosophie, le renonceraient-elles?... Croyez-moi, la nature trop exaltée retombe tôt ou tard d'elle-même : elle désavoue par sa chute ces dogmes orgueilleux. Et n'est-ce pas un préjugé légitime contre la vérité de vos maximes que les plus grands d'entre vous les réfutent si souvent par leur vie?

— Faut-il tant s'étonner de quelques faiblesses humaines? dit Arulénus.

— Et quoi ! poursuivit Apollonius, vous savez l'homme faible, et vos discours l'exaltent à un idéal où sa vie est incapable d'atteindre et surtout de se tenir?... Vous savez qu'il n'a de lumière et de temps qu'une courte mesure, et c'est lui que vous voulez enfermer en lui-même, et vous vous imaginez que, avec lui, vous enfermez la béatitude et la vertu ? Vaine fiction, songe plus léger que celui qui s'envole au réveil ! — S'il faut en croire Cicéron, *la douleur de l'âme n'est rien, sa source n'est point dans la nature, mais dans l'opinion, et jamais elle n'approche du sage : rien de plus assuré que ce principe.* — Quoi donc? est-ce le père de Tullia qui parle ainsi? Et l'inconsolable auteur de la *Consolation* n'eût-il pas chassé de sa présence quiconque eût entrepris de lui prouver, alors, que ses larmes paternelles et sa blessure vive n'étaient qu'un paradoxe de son esprit? Le philosophe prétend étouffer l'homme; mais vienne l'affliction, vienne un certain veuvage de cœur, l'homme gêné saura bien se débarrasser du philosophe. C'est qu'il est rare que la nature ne soit pas à la fin plus forte que l'orgueil qui l'opprime. Elle se fatigue à la longue de nourrir ce para-

site ingrat qui ne rendra jamais rien à son hôte ; elle se lasse de tant donner à l'illusion, et de faire elle-même tous les frais de la douleur... Mais disons mieux. Quand elle paraît ainsi rentrer dans ses droits et sa liberté, la nature humaine ne fait que ressaisir ce qu'elle n'a jamais abandonné sans réserve. Elle ne s'affranchit que d'une volontaire contrainte ; elle ne secoue que le joug assez léger de sa propre autorité. Aussi, l'œil, qui sait voir, la découvre avec ses secrètes complaisances sous ce même manteau d'austérités dont elle se pare ; et il ne s'étonne plus que, n'ayant point dans son fonds de quoi solder son héroïsme, tôt ou tard elle l'abjure. Ce n'est pas, en effet, à des motifs purement naturels que la nature peut sérieusement obéir, et la vertu qu'il lui plaît d'embrasser ne saurait être plus étendue ni plus durable que son principe : le faible et fragile esprit de l'homme. Il faut donc qu'il vienne une heure, et cette heure vient, où l'âme ne retrouve plus, à la lutte, ses forces accoutumées. Elle languit dans un accablement inconnu. Elle sourit amèrement à ces glorieuses paroles qui convient au spectacle du juste souffrant une providence sans amour et sans

liberté! Elle dédaigne ces consolations étranges qui supposent toujours l'homme grand et la Divinité petite! Elle vous demande raison de ce Dieu qui n'existe que pour déclarer son impuissance, qui élève magnifiquement l'impassibilité du sage, et admet, ô contradiction! que lui-même, d'une main découragée, ouvre la porte par où l'on se dérobe à la vie!... Quant à vous, mortels qui riez, qui niez la souffrance ou qui savez la tromper par le souvenir des voluptés qui ne sont plus, que vous dirai-je, si la vie même ne vous a point encore parlé?

— Eh! que nous dirait-elle? demanda Messala; nous ne cherchons pas à la contredire. Nous ne faisons pas gloire de remonter le fleuve, nous nous bornons à le descendre.

— Tu es encore bien jeune, ô Messala! reprit Apollonius; et je pourrais en appeler peut-être de tes faciles doctrines aux sévères leçons que le cours des années t'apportera sans doute... Nous entrons pour la plupart en ce monde par les voies larges. A peine le rideau ténébreux de l'enfance est-il tombé, l'homme jeune s'empare avec joie de la vie. Les illusions, folles courtisanes, accourent en foule

pour le séduire ; il s'ouvre sans défiance à leurs plus vaines promesses. Mais que l'enchantement est court et l'ivresse bientôt dissipée ! Un coup d'aile du temps, et voilà la jeunesse évanouie parmi ses fleurs et ses rêves. A ces riantes années, où le malheur même passe sur l'âme sans l'obscurcir, comme la nuée sur un ciel d'azur, succède l'époque sombre, sillonnée de feux livides, où l'homme ne peut plus se flatter d'un lendemain sans deuil et sans douleur. Qui de nous, déjà rares survivants d'un autre âge, ne se rappelle ce qu'il a laissé de son cœur et de sa vie sur le chemin aujourd'hui désert ? Quelqu'un marchait auprès de nous : un enfant, une mère, un ami. C'était un bonheur de converser ensemble... Oh ! qui ne se rappelle le soudain éclat de tonnerre..., et le cri suprême..., et la vie de notre vie, le trésor de notre amour disparu..., en un clin d'œil emporté au loin derrière nous ?... Heure funèbre, et plus funèbre que celle de notre propre mort,... où toute notre âme s'élance comme pour retenir ce qu'elle aime !... Vain effort !... Va ! va !... lui crie la loi du temps, abandonne la terre à la terre !... et, semblables à de vils troupeaux, elle nous pousse, elle nous chasse

devant elle!... Ah! il faut ôter à l'homme cette grande chose qu'on appelle l'amour, pour le supposer invulnérable dans son bonheur ou dans sa vertu!

C'est qu'en vérité la souffrance a pris possession de cette terre comme de son domaine; elle la visite à toute heure et en mesure l'étendue d'une aile infatigable. Nous ne saurions faire un pas que nous ne soyons sur sa trace, qu'elle ne soit sur la nôtre. Toutes les voies du monde viennent de la douleur, toutes conduisent ou ramènent à la douleur. Nos joies mêmes, légitimes ou coupables, fausses ou vraies, ont avec elle une étroite alliance; tour à tour elles naissent d'elle ou l'engendrent. Ces passe-temps de notre exil, qui l'enchantent et souvent l'égarent, ces plaisirs élevés et délicats ne se composent que de nos peines. Ces larmes que l'antique Melpomène tire de nos yeux, douces et dangereuses à répandre, sont dues à des larmes trop réelles, et qui ont amèrement jailli des plus profonds déchirements du cœur. Hécube, Antigone, touchantes figures de la douleur humaine, vos souffrances de mère, de fille et de sœur sont encore, après tant de siècles, l'aliment de ce voluptueux instinct de

compassion, âme de toute poésie et de toute éloquence! Que dis-je? les pleurs les plus nobles et les plus purs, les pleurs versés par l'admiration, ne sont jamais donnés qu'à quelqu'un de ces actes sublimes qui sortent du flanc déchiré de la douleur. Où est l'héroïsme, sans dévouement? le dévouement, sans sacrifice? le sacrifice, sans souffrance? Nous avons souffert pour arriver à la vie, souffert pour arriver à la science, souffert pour obtenir ce qui répond à peine au besoin de notre esprit, au vœu de notre âme. Quelle gloire n'est payée de longues amertumes? Quelle consolation n'est abreuvée de nos larmes? Nous ne vivons, nous ne valons, hélas! qu'autant que nous avons souffert. Insensés, qui mettez la vertu à nier la source d'où elle dérive; plus insensés, qui tentez vainement de retrancher votre vie et d'en garder toutes les avenues contre la souffrance, comment ne voyez-vous pas qu'il n'est rien ici-bas qui puisse se passer d'elle? Que dis-je? sans elle la vie humaine serait arrêtée!

Qui pourrait, en effet, l'exclure, sans abroger en même temps le travail, souffrance journalière et universelle? Souffrance qui, à la vérité, ne demande pas toujours à l'homme

ses pleurs ou son sang; mais, toujours, fatigue son corps, ploie son front, arrose la terre de ses sueurs. Ce dur travail est une peine, et toutefois cette peine même est encore la plus sûre protection de l'humanité contre la maladie, et, dans l'affliction, l'un de ses meilleurs refuges. Le travail lui donne l'aliment dont elle nourrit son corps, et lui-même est, pour ainsi dire, le pain naturel de l'âme : il la nourrit de ces vertus industrieuses et patientes qui maintiennent entre le mortel le plus dénué et le plus fier des animaux une infranchissable distance. N'est-ce pas aussi comme un argument de gloire qui se tire de notre misère même, que cette nécessité d'obtenir par l'effort personnel le viatique de notre pèlerinage, de payer la vie de toutes ces fatigues qui, à la longue, usent la vie, et de trouver dans la loi qui nous afflige un principe de réhabilitation, par où se relève, en quelque sorte à leur insu, la plèbe des âmes?

Ah! si, dans les conditions actuelles, l'arrêt du travail pouvait être levé par une autre main que celle du législateur, l'homme, ravalé de plus en plus au-dessous de lui-même, ne cesserait de descendre qu'il n'eût atteint jusqu'à ces

basses régions où la raison et la conscience meurent.

Cherchez un homme qui, s'il est possible, ait échappé à la commune destinée de travailler et de souffrir, et voyez ce que cette triste faveur aura fait de lui. Admirez les bornes de cet esprit, les bornes encore plus étroites de ce cœur! Ne demandez ni un sentiment généreux, ni une noble pensée à ce mortel heureux, qui n'a jamais été touché par la vie ou qui n'en a reçu qu'une atteinte légère. N'attendez rien de celui que les rudes épreuves n'ont pas assez hanté pour le guérir de la folie de s'aimer! Mal originel, souverain mal de l'homme, et que la seule loi du travail ne suffit pas à détruire. Souvent, au contraire, l'homme se fait de cette loi de rigueur un instrument de jouissances : par là, il arrive à ces conquêtes singulières qui agrandissent son être temporel, contracte avec ce monde un funeste lien, et retourne à l'orgueil de la vie par le traitement même qui devrait l'humilier. Fier du bien-être qu'il a remporté sur l'épreuve, l'âpre égoïsme se rit de quiconque demeure encore esclave de la peine. L'âme humaine se ferme et s'endurcit jusqu'au moment où, brisée tout à coup par

la douleur, elle s'ouvre comme le nœud du chêne sous la cognée du bûcheron... O souffrances! l'homme a donc besoin de vous, quoiqu'il ait horreur de votre secours! d'autant plus languissant qu'il songe moins à vous appeler, que votre image lui est plus odieuse! Venez donc visiter, malgré eux, ces malades qui vous repoussent : ce mortel sec et dur, venez le fléchir; ce courage altier, venez l'abattre; ce cœur gâté par les voluptés, venez le brûler et le guérir! O exécutrices incorruptibles de la justice divine, vous ne devenez jamais les complices du coupable qui vous est livré! Jamais vous ne conspirez à l'allégement de ses liens. Le travail du moins se laisse attendrir aux mollesses de la nature : mais vous, inflexibles à la persécuter, vous êtes sans cesse occupées à lui faire sa demeure plus sombre, sa couche plus dure, afin qu'elle haïsse cette demeure, qu'elle se précipite de cette couche : vous ne lui laissez pas un moment de complaisance vaine, vous l'arrachez à elle-même, pour qu'elle sorte d'elle-même comme de tout le reste. Vous brisez l'homme, afin que son amour, trop longtemps gardé en lui et pour lui, se répande au dehors, qu'il retourne à son

principe et à son centre, l'éternel amour. O souffrances! vous restituez par violence l'âme à Dieu.

Vous donc qui souffrez, vous qui avez souffert ou qui souffrirez un jour, apprenez de nous, chrétiens, apprenez du Christ sauveur attaché à une croix, que Dieu ne nous afflige que pour relever nos affections!—Mystère profond, dont l'âme toutefois pressent la vérité, quand, repliée au plus intime d'elle-même, elle touche à ce nœud si secret et si sensible qui unit l'amour et la douleur....

— Apprendre à aimer?... s'écria Arulénus. Que veux-tu dire? Est-ce que l'homme n'aime point? Est-ce que la nature ne lui enseigne pas à aimer?...

—Ah! sans doute, il aime, poursuivit Apollonius; il aime, puisqu'il souffre; mais s'il savait aimer, s'il avait toujours su aimer, il n'aurait pas à souffrir.

La souffrance atteste l'erreur primitive de l'amour : car toute souffrance est un amour blessé, c'est-à-dire, une atteinte à la vie même. Il n'est point de vie qui n'enveloppe l'amour de la santé, de la beauté, du bien-être; l'amour plus noble de la connaissance, de l'action,

de la renommée; ou l'amour supérieur de la sainteté, de la vérité et de la beauté surnaturelle. L'on ne vit que d'aimer, et la vie est d'autant plus riche qu'elle s'est éprise d'un amour plus fort et plus vrai. Ah! lorsque, « élevé en honneur, l'homme n'a pas compris, » qui pourrait aujourd'hui concevoir l'ancienne félicité de la nature humaine, instituée dans cette auguste condition d'avoir Dieu, l'infini de la vie et de l'amour, pour aliment éternel de son amour et de sa vie? La seule mesure qui nous reste de cette grandeur perdue, c'est la sombre étendue de nos misères. Tombé de si haut, tombé de Dieu, l'amour dans l'homme, et tout amour, a été si profondément atteint, que la vie ici-bas n'est qu'une douleur. La santé et la force ne sont plus qu'un nom; elles passent comme l'ombre, et déjà, à travers mille langueurs et mille ennuis, les jours de notre mortalité, courts et funestes, s'écoulent vers la mort; leur flot rapide se brise incessamment contre des ruines et des tombeaux. Les saintes lettres nous montrent la démence répandue sur l'esprit de la créature coupable, « errante en plein jour, et marchant à tâtons comme l'aveugle dans les ténèbres. » L'œil fermé au

jour de la vérité, au lieu du bonheur rêvé, elle ne trouve que ces joies mauvaises qu'elle paye de la ruine de son corps et de la liberté de son âme. Ambitieuse de savoir, elle n'arrive qu'à élargir savamment la zone obscure de ses doutes et de ses ignorances. Elle cherche l'apaisement de son cœur, mais tout lui manque, et l'abîme s'ouvre à une chute sans fin. Elle ne peut se mouvoir qu'elle ne ressente l'horrible désaccord d'un pouvoir qui n'est que limites à une volonté qui n'en connaît pas. Tirée de rien pour vivre à l'infini, elle a voulu vivre à elle-même, et s'est retournée vers le néant : l'infini la ramène à lui par l'envoi de la souffrance...

— Est-ce donc là, ô Apollonius, la clémence de ton Dieu? interrompit Messala.

— Si l'homme, reprit Apollonius, se fût impunément élevé contre son Auteur, la justice et la puissance ne seraient qu'un vain nom, même sur la terre; car nous n'exerçons de justice ici-bas dans la vengeance des crimes, que parce que la justice divine s'est révélée à nous par notre propre châtiment. Par delà ce rapport, il n'y a plus rien de commun entre la justice de l'homme, courte et dure comme tout ce qui est faible, et la souveraine justice, douce

comme la Toute-Puissance, et patiente jusqu'au jour éternel. Toi qui l'oses accuser, cite-moi, ô Messala! entre les lois humaines, une seule loi qui sache rendre la peine salutaire et glorieuse au coupable. Les verges, les tortures, l'exil, sont infâmes; la hache qui sépare la tête condamnée, le gibet auquel vous suspendez vos esclaves, ne réhabilitent même pas le sang malheureux qui les abreuve! Vous ne pouvez que flétrir, « vous ne pouvez que donner la mort, » et tout votre pouvoir finit là. Le Sauveur lui-même l'a dit. Vous ne pouvez rien sur l'homme; car l'homme, c'est son âme, et l'âme vous échappe. Mais Lui qui la tient dans ses mains, il a tous les secrets de l'être invisible qu'il a su faire; il voit la fibre imperceptible qu'il faut atteindre; il sait que là où il envoie la douleur qui satisfait à l'offense, il fait en même temps, et par surabondance, rentrer la vie. Et toutefois, la liberté morale demeure respectée jusque sous l'épreuve; car ce n'est pas l'homme-machine qu'il s'agit de redresser, mais celui qui a reçu le souffle divin. C'est cet homme librement déchu, à qui l'Auteur de tous les cieux ne demande qu'un signe; et aussitôt il le relève! Il ne veut pas que cet

homme souffre sans intelligence et sans volonté, qu'il reste étranger à son redressement et à sa guérison ; car depuis le grand sacrifice offert dans la Judée, la gloire est au fond de la peine même, consentie de cœur, et acceptée. La créature égarée trouve la douleur par autant de voies qu'elle poursuit la félicité ; repentante, elle recueille autant de mérites que ses voies sont semées de douleurs ; la résignation sanctifie son supplice, et par l'échelle brûlante des souffrances qui se transforment en vertus, la patience humaine s'élève jusqu'à l'éternité divine.

Il suffit donc d'être né pour souffrir ; mais pour savoir souffrir, il faut renaître, et puiser sa force dans le sein de l'Homme de Douleurs. Car c'est un bien que l'homme souffre ; mais ce bien si amer, l'homme peut-il le vouloir, peut-il y prétendre, sans une volonté, sans un effort qui passe l'homme ? — Souffrir, souffrir avec liberté ! — c'est donner de son corps, — c'est donner de son âme et de sa vie ! On ne donne ainsi que par amour, et quel est l'amour qui mérite un tel don, et qui lui laisse tout son prix ? — Aimer hors de soi, c'est beaucoup sans doute ; mais encore faut-il trouver quelque

chose qui vaille la peine que l'on sorte de soi-même. Quel est-il donc, cet intérêt puissant, qui nous met hors du MOI, et surtout qui nous ôte le goût d'y rentrer? Quel est-il? sinon l'amour de CELUI qui, au temps marqué, s'est détaché de sa gloire pour tirer l'homme des limbes de sa misère; l'amour de cet Homme-Dieu, qui, sous les plis de sa robe tirée au sort, sous cette souffrante humanité par laquelle « il fixe aux clous de sa croix tous les mouvements de l'orgueil humain, » est la Lumière sans ombre et la félicité sans déclin. — Jamais l'homme ne se réconciliera avec la souffrance, s'il n'est sûr d'entrer par elle dans la gloire et dans la vie : il ne l'épousera jamais que pour l'amour de Celui qui seul est digne de son amour. Car l'amour de l'homme est grand, plus grand que ce monde, où le crime originel l'a enfermé. Et cette grandeur même, qui excède toutes les mesures du temps; qui, dans sa force, brise tour à tour les vaines attaches du siècle; cette grandeur, captive et gênée ici-bas, explique les inconstances, les dégoûts, le désœuvrement cruel de ce cœur qui, loin de Dieu, ne sait plus que faire de son amour. Où le porter? où l'incliner? où le remplir? L'humanité lui

suffira-t-elle? L'homme est-il aimable à l'homme? Est-il aimable à lui-même? Est-il assez juste, assez pur, assez vrai, pour mériter qu'il s'aime? assez puissant pour répondre à la capacité de cet amour? Est-ce l'indigence qui répandra l'eau vive? Est-ce la mortalité qui épanchera la source éternellement jaillissante? Et cependant, l'amour déçu ne devient-il pas le tourment de cette vie qu'il épuise si vite, et par delà laquelle il brûle de se répandre? La souffrance est toujours en raison de l'amour. Plus l'amour, en ce monde, a d'élans vers l'infini, plus il souffre de ce monde. Il souffre infiniment d'être séparé de ce qu'il aime infiniment; et comme il n'y a que l'infini qui supporte d'être infiniment aimé, ne vous étonnez plus si, pour se réunir à cet infini d'amour, le martyr du Christ résigne si librement son corps à un infini de douleur! Sublimes appétits de souffrir, ardents témoignages de cette foi du cœur dont la cruauté de Néron a allumé dans Rome l'héroïque flamme, vous vous êtes levés, vous vous lèverez encore, et toujours, au cri du Sauveur expirant, qui nous appelle tous au partage de ses délaissements et de son agonie! Ses travaux, ses sueurs, son sang, son dernier

soupir, tout en lui n'est qu'une seule voix : J'ai souffert, parce que je vous ai aimés; et vous aussi souffrez comme moi, souffrez avec moi pour revenir à mon amour.

Laissons donc gémir la faible nature; que l'esprit se détache, qu'il consomme généreusement tous ses sacrifices! Que voulez-vous? C'est l'ordre de Celui qui vous aime, que vous soyez justes, que vous soyez grands et parfaits. Et voyez vous-mêmes si, pour s'élever un peu, la vie a d'autre secret que de souffrir. Toutes les souffrances sont autant d'issues par où les illusions se dissipent. Quand le corps souffre, ce monde, dont notre force entretenait le prestige, s'évanouit, et l'homme se retrouve enfin ce qu'il est, — un rien que tout abandonne! — Oui, quand la maladie a épuisé nos pensées, qu'elle a flétri de son souffle nos dernières espérances, — il faut bien qu'elle convainque de rien ou de peu tout ce qui nous entoure, et tout ce que nous sommes. Comme nous nous résignons alors nous-mêmes entre les mains de l'Invisible! Comme nous nous sentons à la merci d'un moment, d'un mot! — mais d'un moment qui a suffi pour donner la vie, d'un mot qui peut la rendre! Que si la maladie nous épargne,

gardons-nous d'une vaine joie : elle ne laisse par là qu'une proie plus entière au chagrin dévorant ! Car c'est l'ordre ici-bas que l'homme ne jouisse de rien ; que ce qu'il voudrait saisir s'envole, et que pour lui l'avenir ne soit guère trouvé fidèle que dans ses noirs présages. Oh ! qui n'a fait cette amère expérience? Le vœu le plus intime et le plus cher n'est entendu que rarement, ou trop tard, quand il est déjà retombé au sein de l'âme fatiguée. Mais le malheur est bien autrement exact au rendez-vous que la sombre prévoyance lui donne !... qu'elle ne lui donne peut-être que pour lui suggérer la fantaisie d'y manquer. Presque toujours il vient ! et grâces à Dieu ! Car ces mots : malheur ! bonheur ! ont un sens tout différent dans le ciel et sur la terre ! Ah ! si nous ne voulons nous séduire pour notre perte, prenons-les, ces mots redoutables, dans le sens que le ciel leur donne. C'est le malheur, selon la vérité, que l'homme la congédie de son âme ; suprême malheur, si elle se retire pour jamais ! C'est le bonheur, au contraire, et il n'en est point d'autre, qu'ouvrant son cœur, son esprit et sa vie, il laisse Dieu s'y substituer à l'homme. Glorieuse substitution ! qui suppose le vieil Adam

humilié, sans doute, dépossédé, détruit; mais dépossédé de l'illusion, humilié dans le faste de son néant, détruit dans cette fausse vie qu'il s'était faite, et qui n'avait d'être que ce que lui en prêtait l'erreur des aveugles attachements! Heureuses ruines! ruines volontaires, par où le Sauveur entre en nous, par où il pénètre, s'élevant dans notre âme, sur tous ces débris de nous-mêmes que nous abandonnons au pied de sa croix!

— Et comment veux-tu, interrompit Messala, que ce chemin funèbre soit celui de la félicité?

— Que tes yeux sont lents à s'ouvrir! reprit Apollonius, et qu'ils aiment leur nuit! Écoute cependant ce vieil oracle de la vérité: « Le rire est une erreur, et à toutes les issues du plaisir, le deuil veille et nous attend. » Qu'en dit Arulénus? Et craindrai-je qu'il me démente si j'affirme hautement que l'on ne saurait jouir ici-bas que contre Dieu? Mais qu'il sache, à son tour, que celui-là n'a ni l'esprit, ni le mérite de la souffrance, qui souffre sans Dieu! Car, ou la souffrance n'est rien, ou elle n'est que la dépossession de l'homme; et ce n'est qu'en Dieu que l'homme s'abjure.

Dieu seul, au plus secret de la conscience, peut accomplir ce détachement de la volonté, embarrassée dans ses propres replis et inextricable à elle-même. Il la simplifie en l'éclairant, — en même temps qu'il lui prête la force de renouveler, à chaque douleur, cet abandon de soi, dont la mort est le dernier acte. Mais Dieu ne saurait susciter ces luttes surhumaines, où il faut que l'homme laisse la moitié de sa personne, sans répandre sur son athlète quelques gouttes de cette paix « qui surpasse tout sentiment » et assure toute faiblesse. Quel cœur, refondu au creuset, ne se sent renaître plus fort, c'est-à-dire plus doux, plus sympathique, plus pur, et ne s'étonne d'un tel renouvellement ! Comme l'humilité s'épanche ; comme le repentir et les plus pénibles aveux coulent librement avec les larmes dans le sein du Sauveur, qui remet tant à ceux qui aiment ! Comme les passions se dissipent ; comme les horizons nébuleux de l'âme se découvrent à ces premières brises du monde intelligible qui semblent apporter sur leurs ailes quelque chose de la présence et de l'amitié divine ! Oh ! croyez-moi, sortez de vos stériles vertus, sortez de vos délices honteuses, pour comprendre tout ce qu'il

y a de mâles délices et de consolantes vertus au fond de la douleur! Voyageurs appesantis, qui prenons si souvent l'hôtellerie pour notre unique demeure, rendons grâces à celui qui vient nous réveiller dans ce mortel enivrement de notre sagesse ou de nos prospérités! Coupables, il faut souffrir pour abjurer la vie présente; justes, il faut encore souffrir pour atteindre plus haut dans la gloire. Qui oserait donc se plaindre de Dieu, si, en élevant toujours l'idéal de la perfection, il veut se rendre de plus en plus le débiteur de la patience humaine? Et qui refuserait d'être appelé à soulever cette croix sous laquelle les épaules divines ont fléchi?"

Après un moment de silence : — Je crains bien, dit Arulénus au philosophe chrétien, que tes paroles ne demeurent impuissantes sur l'âme prise au piége de ses sens.

— Qu'elles touchent du moins, s'il plaît à Dieu, répondit Apollonius, celle qui se laisse prendre peut-être au piége de ses vertus! — Mais j'en ai dit assez; il est temps de finir, et il me tarde de vous faire un récit qui, dans sa simplicité, sera toute l'éloquence de ce discours. Je vous dirai ce que j'ai vu il y a peu de jours; ce que Dieu m'a donné de voir : une des scènes les

plus touchantes que sa providence puisse amener en ce monde, pour exhausser jusqu'à lui le cœur de ceux qui le cherchent. Vous vous racontiez naguère avec une ardente curiosité les derniers moments de cet homme funeste qui a aimé le mal et qui l'a fait autant qu'il l'a voulu... Je veux, en regard de cette sauvage mort, vous représenter le paisible départ d'une âme que ce même homme avait perdue, — qu'un philosophe avait livrée, — et qui, un jour, relevée par l'envoyé du Christ, rendue désormais par les pleurs à la pureté, par la douleur à l'espérance, se remettait enfin avec amour à son Dieu. Oh! que ne fûtes-vous les témoins d'une telle mort! Peut-être eût-elle saisi vos âmes, qui échappent à de froides paroles, en rassemblant sous vos yeux, comme en un foyer de lumières, toutes ces vérités que les sages d'entre vous contestent ou ignorent : la réhabilitation par le repentir, le sens et le prix des souffrances, et aussi l'inanité de ce qui s'appelle jeunesse, beauté, plaisirs, l'inanité de cette vie même, tandis qu'elle n'a pas son cours vers l'autre... — J'accompagnais, sur la fin d'une de ces dernières nuits, le prêtre du Christ, celui-là qui m'a dévoilé les mystères de la cha-

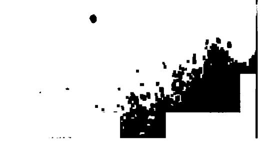
rité divine. Il allait à l'extrémité la plus pauvre de Rome, porter à une femme mourante l'huile sainte et l'aliment suprême qui soutient l'âme au delà du temps. Quelle était cette femme?... Ce que j'ai dit suffit déjà pour que la triste célébrité de son nom revienne à votre mémoire; quelques mots de plus vous diront les larmes qui ont renouvelé ce nom devant Dieu... — Elle était bien loin de lui, — dans toutes les joies, dans toutes les hontes du palais de César, ce vestibule de l'abîme, quand la clémence infinie vint la chercher. — Rome se troublait parfois aux accents d'une voix forte, inspirée, qui, partout, sur les places, dans les assemblées publiques, et jusque dans l'antre du lion, annonçait un culte nouveau, des vertus singulières, la guerre déclarée à toutes les idoles de l'humanité déchue. C'était la voix d'un de ces inconnus que le Christ, mort, envoyait au loin mourir pour conquérir les âmes! Néron lui-même voulut entendre cet homme qui professait la science étrange d'un Dieu crucifié. L'apôtre parut devant lui et devant celle qui usurpait aux côtés de César la place de l'épouse. Il parla comme le serviteur du Très-Haut, et ne tint pas la vérité captive. Néron s'émut, — ainsi que Néron

pouvait s'émouvoir, — d'orgueil et de colère. — Sa compagne sortit tout éperdue, mais de honte et de remords. Soit que le saint eût attaché sur elle un de ces regards puissants, qui, tels que la verge du prophète, amollissent le roc et en font jaillir les sources vives; soit qu'elle eût senti, dans sa pénétrante pureté, l'atteinte de la parole divine..., dès ce moment, cette femme était changée. Elle revit l'apôtre. Il acheva de briser ses liens et d'incliner son cœur vers le ciel. Affranchissement sacré, qui valut au libérateur des chaînes corporelles, — et bientôt après la mort! Il paya de son sang l'enfantement de cette âme à la vie... Rachetée d'un tel prix pouvait-elle différer son sacrifice? — Elle courut ensevelir dans les humiliations d'une dure pénitence tout le temps qui semblait promis à ses jeunes années. Ce temps lui fut épargné; peu de jours, mais pressés sous la croix, accomplirent l'expiation, et l'austère réduit que Dieu visitait avec nous, était celui où la pécheresse repentie rendait les derniers soupirs... Arrivés à la chambre funèbre, nous nous arrêtâmes sur le seuil, et tandis que nos muettes prières intercédaient la céleste miséricorde pour celle qui allait mourir, un faible bruit, mais distinct en

un tel silence, faisait pénétrer par intervalles, au plus intime de notre cœur quelques paroles, simples et admirables, qu'échangeaient doucement entre elles deux âmes prédestinées!... Ce que j'ai entendu alors, je n'essayerai pas de le redire. Tel qu'un voyageur venu des nations barbares, qui, bégayant à peine la langue savante d'Athènes ou de Rome, voudrait se rendre l'interprète de quelque sublime débat ému entre les sages; ou plutôt, tel qu'un homme de misère et de péché, qui, avant de dépouiller ce corps terrestre, assisterait, dans sa mortalité grossière, aux entretiens des anges, et chercherait en vain à reproduire ces choses ineffables qu'il n'est pas permis à un mortel d'exprimer, ni mes lèvres ne sont assez pures, ni mon intelligence, ni ma mémoire assez sanctifiées, pour rapporter ces paroles si naïvement divines qui ont traversé mon âme en remontant vers le ciel avec tous leurs parfums. Mais ce qui est encore vivant en moi, ce que l'éternité même ne saurait effacer de mon souvenir, c'est l'émotion inconnue, je ne sais quelle stupeur d'admiration qui me saisit, à cette révélation des richesses du cœur de l'homme, que l'homme ne soupçonne pas si le Christ ne

les lui révèle!... C'était tout à la fois l'immense désir de la vérité et de la beauté immortelle; les plus tendres appels à la clémence infinie; la crainte filiale de la justice; l'espérance se dégageant de plus en plus des ombres de la souffrance et de la mort; l'amour patient jetant enfin toutes ses douleurs dans le sein de l'amour qui pardonne!... Que dirai-je? c'était encore l'humble et chaste vertu s'inclinant aux pieds du repentir!... Car une femme était venue veiller et prier au chevet de la mourante, et quand le ministre de Dieu s'approcha pour consommer la réconciliation de l'âme et lui rendre la liberté, à la pâle lumière qui éclairait l'auguste scène, je reconnus, dans cette dernière amie, la veuve vénérée d'un des plus illustres citoyens de Rome, venue dès le commencement à l'appel du Christ, et qui avait appris de lui à consoler, par la vie nouvelle de la charité, une vie déjà longue de deuil et de douleurs. Or, cette femme admirable, les yeux fermés sur ses propres mérites, enviait à la brebis rapportée sur l'épaule du bon pasteur, la gloire qui l'attendait à la droite de Celui « qui est venu sauver ce qui était perdu. » Elle l'entretenait de la joie de cette patrie,

où « le retour d'un seul pénitent » est plus fêté que la persévérance de « quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Elle s'anéantissait elle-même devant cette précieuse agonie. Et lorsqu'enfin le moment de la séparation fut arrivé, les prières suprêmes étant accomplies, comme une sœur, debout sur la plage, qui suivrait des regards et de la voix sa jeune sœur, disparue déjà au lointain horizon de la grande mer : « Adieu! s'écria-t-elle, ô âme bien-aimée du Christ! pensez à moi sur l'autre rive; n'oubliez pas au sein de l'éternité celle qui languit encore dans le temps! » Elle dit, et abaissant d'une pieuse main ces paupières qui avaient inondé de repentir et d'amour les pieds du Sauveur, elle recueillit une larme qui coulait encore, une de ces larmes qu'un sage chrétien appelle les délices des anges; humbles et puissantes larmes qui enchaînent la justice et s'emparent de la miséricorde! Et, à cette vue, mes lèvres redisaient involontairement ces touchantes paroles : « Levez-vous, ô ma bien-aimée, qui êtes si belle! venez, l'hiver est passé! toutes les pluies sont écoulées... la campagne a été vue couverte de fleurs..., et je crois voir déjà les biens du Seigneur dans la terre des



vivants!... « O souffrance! ô amour! ô espérance! vos mystères ne se sont pleinement dévoilés à moi qu'aux clartés de cette sainte mort!... Mort bienheureuse d'une courtisane! charitable humilité d'une sainte veuve! vous avez achevé de me faire chrétien! Je me retirai emportant de ce lieu consacré un cœur nouveau, plein de l'attente et du pressentiment des choses invisibles. Déjà les sombres vapeurs se repliaient au souffle pur du matin, annonçant le prochain réveil de l'homme, et tout me parlait de l'immortel réveil, jusqu'à ces tremblantes lueurs de la lampe funèbre qui se confondaient avec les premières blancheurs de l'aube, comme la vie défaillante s'évanouit dans la splendide aurore de l'éternité.

ENTRETIEN IV

SIMPLICIUS OU DE LA VIEILLESSE.

Quæ non congregasti in juventute, quomodo invenies in senectute tua?
(*Eccl.*, xxv, 1.)

Cani sunt sensus hominis et ætas senectutis vita immaculata.
(*Sap.*, 4.)

Le dernier âge et le dernier jour de la vie.

Deux jeunes gens avaient coutume de se rendre sur le soir auprès du vieillard Simplicius. Ils lui devaient leur renaissance à la vraie vie, et avaient remis entre ses mains la conduite de leur esprit et de leur âme. Le jour qu'ils donnaient tout entier à la prière et à l'étude, se terminait d'ordinaire par des entretiens sur les lettres divines et humaines :

on joignait à la lecture des saints livres et des premiers monuments de notre foi, celle des poëtes et des philosophes de l'antiquité. Ce que l'on cherchait surtout dans leurs écrits, c'étaient ces hommages anticipés qu'ils rendent à leur insu aux grandes vérités du christianisme, ces instincts profonds de la conscience, ces sublimes pressentiments de l'humanité renouvelée. On aimait à retrouver et à réunir, comme les feuillets épars de la plus éloquente des apologies, ces témoignages involontaires de l'âme « naturellement chrétienne. »

Les deux jeunes gens, selon leur habitude, s'étaient rendus, vers la fin d'un beau jour d'automne, à l'humble demeure de Simplicius. Ils trouvèrent le vieillard méditant; un volume était déroulé auprès de lui. Quand il se leva pour les recevoir, ils remarquèrent sur ses traits si graves, sur son front empreint d'une sérénité plus pure, une expression de joie inusitée. Et lui, comprenant leurs regards : « Je réponds dès l'abord, leur dit-il, à une question que vos yeux seuls m'adressent. Eh bien! c'est demain l'anniversaire du jour de ma naissance... Combien d'années se



sont écoulées depuis ce jour? à peine en sais-je le nombre; mais ce qui est beaucoup plus présent à ma mémoire, hélas! c'est le stérile emploi de ces années... Cependant telle est la clémence de mon Dieu, que la chute régulière de chacun de mes derniers ans m'apporte comme un redoublement de paix et de désir. Il me semble que l'heure libératrice approche, et que je touche à mon espérance!... Vous êtes encore bien jeunes l'un et l'autre, le temps a mis entre nous de longs espaces; mais vous avez déjà assez d'expérienee de la vie chrétienne pour entrer dans mes sentiments. » Et il ajouta avec un sourire : « Quand vous serez arrivés à mon âge, s'il vous vient aussi à la pensée de relire le traité de Cicéron sur la Vieillesse, vous pourrez prononcer en connaissance de cause qu'un regard jeté sur la croix du Sauveur en dit beaucoup plus à l'âme pour la fortifier dans les moments suprêmes que tous les chefs-d'œuvre des philosophes.

Et cependant, dit-il, en relevant le volume tombé à ses pieds, c'est une magnanime pensée que celle qui a dicté ce livre. Car il faut bieu l'avouer, la vieillesse est, aux yeux de

l'homme déchu, lamentable et hideuse. Je ne saurais donc refuser une certaine admiration à ces sages étrangers qui, par un noble élan de la pensée, lui ont prêté des charmes, ou par un généreux effort de vertu, l'ont accueillie et embrassée. N'est-ce pas l'honneur de l'âme humaine que, même dans les années antérieures à la loi nouvelle et aux enseignements du Calvaire, quelques âmes aient su chercher dans de graves pensers un refuge contre les tristesses et les défaillances de la nature?... Mais comme alors les motifs vrais manquaient aux opinions les plus saines et que les plus hautes vertus étaient destituées de la sainte espérance, les panégyriques de la vieillesse trahissent toujours un peu l'exercice oratoire, et il est rare que la constance à la supporter ne tienne pas quelque gageure de l'orgueil.

Vous plaît-il donc, mes amis, que nous profitions de l'à-propos pour faire ce soir, de la Vieillesse, le sujet de notre entretien? C'est un pèlerinage dans une contrée lointaine que je vous propose, à laquelle la plupart des hommes aspirent et où ils ne voudraient jamais être arrivés. Venez visiter avec moi ce pays

que vous habiterez un jour... Que dis-je? où vous passerez, puisque en ce monde il n'est point de demeure. Vous y viendrez, j'espère, sans laisser un regret en arrière ; vous y viendrez avec l'heureuse épargne de tous les âges de votre vie, si toutefois vous n'obtenez, par une précoce maturité, d'être recueillis avant l'heure dans les greniers du père de famille.

AVITUS.

— Que nous soyons destinés ou non à atteindre les limites reculées de la vie, dit Avitus, il sera toujours intéressant pour nous de vous entendre, car il ne sort de votre bouche aucune parole qui ne s'autorise de vos exemples.

SABINUS.

— Et nous pourrons comparer, ajouta Sabinus, qui venait de feuilleter quelques pages du traité de Cicéron, les pensées d'un sage vieilli dans les dignités et la gloire du siècle, avec les sentiments que l'âme juste puise dans la familiarité du Sauveur.

SIMPLICIUS.

Le livre de Cicéron sur ce grand et austère sujet : la Vieillesse, est sans contredit l'un

des chefs-d'œuvre de l'orateur philosophe. Que de vérités de premier ordre y brillent, exposées dans ce langage qui n'appartient qu'à Cicéron! A quelle hauteur, à quelle dignité morale il relève, sous le nom de Caton l'Ancien, les suprêmes années de la vie, en dédaignant les plaintes vulgaires portées contre elles! Ainsi, par exemple, aux reproches adressés à la faiblesse de cet âge sevré des plaisirs, quelle admirable réponse : « Si la raison est le don le plus excellent que la nature ou quelque divinité ait accordé à l'homme, rien n'est plus ennemi de ce bienfait divin que la volupté. La domination des sens ne laisse point de place à la modération, et dans le domaine de la volupté, la vertu ne peut trouver une demeure... Si nous n'avions pas assez de raison et de sagesse pour mépriser le plaisir, il faudrait savoir à la vieillesse un gré infini de nous ôter le goût de ce que le devoir nous défend... » Que dites-vous de ce passage? Et tous les chrétiens pourraient-ils le lire sans remords? — Poursuivons : « Mais on se récrie : La vieillesse est à la porte de la mort. » — « Certes, reprend Cicéron, la mort ne saurait être fort éloignée; mais

malheur au vieillard à qui de si longs jours n'ont pas encore appris à dédaigner la mort; indifférente, si elle est l'extinction absolue de l'âme; désirable, si elle la conduit en un séjour d'immortalité. » Passons sur cette étrange alternative et continuons : « Guéri de la folle attente d'une longue vie que la jeunesse se promet si aisément, le vieillard n'est-il pas heureux de n'avoir plus même l'illusion de l'espérance? Ce que le jeune homme espère, il l'a obtenu. L'un veut vivre longtemps, l'autre a longtemps vécu. Mais, ô dieux bons! qu'est-ce en la vie de l'homme que « longtemps?... » Rien ne me paraît avoir de durée, là où il y a un terme. Ce terme arrivé, tout ce qui est passé échappe. Il ne reste que le fruit de la vertu et des actions justes... » Le printemps est comme l'image de la jeunesse : il promet les fruits que les autres saisons sont destinées à recueillir. Ceux que goûte la vieillesse, c'est le souvenir, c'est la possession des biens précédemment acquis. — « Cette dernière saison de la vie, ajoute-t-il en finissant, est pour moi pleine de charme. A mesure que j'approche de la mort, il me semble que je découvre la terre, et qu'enfin, après une longue traversée, je vais

entrer dans le port... Que si je me trompe en croyant l'âme immortelle, j'aime à me tromper ainsi; et cette erreur qui me charme, jamais, tant que je vivrai, je ne souffrirai qu'on me l'arrache. Si, une fois mort, tout sentiment périt, comme le prétendent quelques demi-philosophes, je ne crains pas que, morts comme moi, ils viennent me railler de mon erreur. »

Ces lignes si ingénieuses et si éloquentes renferment tout ce que la raison humaine peut offrir de consolation au dernier âge; tout ce qu'elle peut atteindre de vérités; vérités certaines, et toutefois altérées par cet inévitable mélange d'erreur que la lumière divine peut seule dissiper. On ne saurait, selon moi, être à la fois plus près et plus loin du christianisme. Quand il représente le temps écoulé comme irrévocablement perdu, et qu'il ne laisse au vieillard que le fruit de ses vertus et de ses bonnes actions, il me semble presque entendre l'Apôtre : « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent! » — Et cependant la distance entre la parole de l'homme et la parole de Dieu au moment où elles paraissent se tou-

cher, pourrait-elle être plus infinie? Ces fruits, en effet, obtenus par les œuvres, ces fruits que Cicéron fait mûrir à notre automne, et dont il réserve l'usage à la vieillesse, l'Apôtre ne les attend pas en ce monde : il ajourne tout à la vie future et au jour du jugement de Dieu. Le christianisme ne saurait faire de la vie présente un cercle parfait comme celui des saisons, destinées à pourvoir, chacune par son labeur particulier, aux jouissances de l'hiver. Le christianisme étend à toute cette vie, aux dernières heures de cette vie, la saison de semer, et il met dans l'autre celle de recueillir. Et la raison est simple de ces voies différentes du christianisme et de la sagesse humaine. Les fruits dont parle Cicéron ne sont, après tout, que le stoïque consentement de soi-même et la considération des hommes : c'est ce que l'on a semé dans l'amour de soi, ce que l'on a semé pour les autres, mais par un secret rapport à soi, et qui doit se recueillir dans les limites du temps, dans la vanité de la gloire humaine : mais ce que l'on sème pour Dieu, à la voix du Christ, dans le mépris de soi-même et du monde, ne doit porter sa récolte que dans l'éternité de la gloire divine.

Notre religion enfin pourrait-elle condescendre et l'âme de l'homme se résigner au misérable optimisme de ce dilemme : « Si la mort nous anéantit, elle est indifférente; si elle nous conduit à un séjour d'immortalité, elle est désirable. » La seule hypothèse de l'anéantissement de l'âme ne glace-t-elle pas l'espérance? L'autre rive, le port suprême, entrevus par le sage, ne sont-ils pas déjà disparus dans les brouillards soudains que ce malheureux doute élève autour de notre destinée?

La certitude, et surtout en ce point, est le premier besoin de l'homme. Tous les efforts du raisonnement et de l'éloquence réuniront en vain les probabilités les plus consolantes, si une autorité surnaturelle ne lui interdit pas de douter.

AVITUS.

Et, en effet, l'homme par lui-même semble incapable de garder ici une juste mesure. Car ou il s'abandonne aux angoisses de la nature et s'écrie tristement avec le poëte : « Hélas! hélas! les années fuient...» — «La jeunesse légère et la beauté se retirent devant la neige

aride qui chasse les plaisirs et le facile sommeil..., » ou bien, en se redressant, emporté par son effort même à une extrémité contraire, il dit avec le philosophe : « Il faut embrasser, il faut aimer la vieillesse. Elle est pleine de délices, si l'on sait en user. » Lequel des deux a raison? Cela ne fait aucun doute. Et cependant le précepteur de Néron n'appuie pas sa constance sur une doctrine solide; il n'eût certainement pas réconcilié l'ami de Mécène avec les rides et la neige.

SIMPLICIUS.

Il est digne de remarque que nos saintes lettres, remplies d'oracles bien propres à relever nos courages et à entretenir en nous la vive flamme de l'espérance, ne laissent pas de condescendre à ces sentiments dont il est si difficile à l'homme de se défendre à l'approche des jours de deuil. Divine et tout à la fois profondément humaine, l'Écriture ne ménage pas les sombres couleurs quand elle retrace « le temps de l'affliction, » ces années qui font soupirer tristement le cœur de l'homme : « Quand on tremble sur les hauteurs et qu'on s'épouvante dans les chemins; quand l'aman-

dier fleurit et que la sauterelle s'appesantit, quand la vertu du piment se dissipe, alors, dit l'Ecclésiaste, l'homme s'en va à la maison de son éternité, et la famille traverse les places publiques en pleurant... » — « La colère de Dieu, dit encore le roi-prophète, a dévoré nos jours; nos ans se sont évanouis comme une parole; nos ans ne sont qu'une toile d'araignée... Les jours de nos années sont soixante-dix ou quatre-vingts ans pour les forts; au delà, ce n'est plus que labeur et douleur... » Il faut donc le reconnaître, la vieillesse est une épreuve; elle attriste et opprime la nature. C'est la froide et funèbre saison de la vie. Une fois cet hiver venu, que ne suivra point le printemps, le soleil intérieur pâlit, le ciel se couvre, les vents lugubres sifflent; la joie, cette sève de l'âme, expire... Tel que l'arbre séculaire, rongé dans ses racines, déchiré dans son écorce, dont les bras mutilés par la foudre n'offrent plus que des tronçons noircis et hideux, le vieillard est déjà comme mort, et cependant chaque jour il se sent de plus en plus mourir. Il ne vit encore que dans ce qui n'est plus; il ne s'aperçoit du présent que par la souffrance, et l'avenir ne se révèle à lui que

par je ne sais quels vertiges, avant-coureurs de l'abîme. On dirait que toutes les afflictions se sont donné rendez-vous à ce dernier âge de l'homme, d'autant plus poignantes et plus amères que les forces manquent à la vie pour réparer la souffrance, et le temps à l'âme pour réparer la douleur. L'ennui remplit ses journées que mille langueurs allongent, et qu'abrége tout ensemble la crainte d'un lendemain qui n'en aura pas peut-être. Ses nuits sont livrées aux dures méditations de l'insomnie. Tous ses maux, tous ses soucis veillent avec lui, et ramènent sous ses yeux ce long passé, irréparablement perdu; ce premier tombeau où gît un monde de pensées, d'affections, d'espérances anéanties : tromperies accoutumées de cette vie, qui paraît si dépouillée à la plupart des hommes, aussitôt qu'elle dédaigne de les abuser. Le vieillard est seul; sa personne peut-être n'est pas délaissée; mais il est seul d'esprit; son âme est seule. Il a dès longtemps perdu ceux dont il était aimé et compris; ceux qui savaient l'accès de son cœur ou de sa pensée. Sa lointaine postérité lui est comme étrangère; il a le malheur de survivre. Parfois aussi il survit à lui-même, et il ne lui reste

une lueur d'intelligence que pour sentir l'humiliation de traîner ses propres débris.

Et bien avant que l'homme touche à cette extrême borne du temps, à ce vestibule de la mort, que d'objets il a déjà laissés sur sa route, qui faisaient l'emploi, le charme, l'illusion de ses jours! Car souvent le dernier âge est celui qui domine de plus loin, comme un sombre promontoire, la traversée entière de la vie, non-seulement par les indices prématurés qui volent devant lui, mais encore par les ennuis amers et les dégoûts et les sinistres pressentiments, par une certaine vieillesse du cœur plus destructive que celle des années. Il vient, en effet, une heure où, réveillé du long enivrement dans lequel il a vécu, l'homme chancelle, étonné de tout ce qui lui manque. Il a cherché le plaisir, et la coupe qu'il porte encore par habitude à ses lèvres, est vide. La volupté est si courte, que ses délices prétendues ne peuvent même suffire à la brièveté des jours mortels. Telle que le coursier épuisé par sa première fougue, elle succombe; et le cavalier ivre n'a plus la force de se relever pour achever seul le voyage; moins misérable encore dans sa chute, que celui qui, prolongeant

l'orgie jusqu'au lendemain, va présenter au jour, et quel jour ! des cheveux blancs déshonorés de parfums et de fleurs ! Que dirai-je de la gloire ? Elle a les retours et les caprices de la fortune : ses faveurs inclinent aux belles années. Elle prend le jeune homme par la main, elle sourit à ses premières armes ; il est vainqueur, il triomphe, et triomphe jusque dans son nom qui traîne comme à sa suite le nom de l'ennemi vaincu. Mais voyez ; le temps a fait un pas, l'envie se lève, la gloire se cache, et le héros meurt dans l'obscure Literne. Eh quoi ! n'est-il rien ici-bas qui offre aux différentes époques de la vie une société plus fidèle ? Le culte des muses, la philosophie, la science vont-elles nous tromper comme tout le reste ? Il n'est que trop vrai. Ces nobles exercices de la pensée, s'ils ne se rapportent à la seule chose nécessaire, réservent au déclin de l'âge des mécomptes particuliers. Le poëte, Eschyle méconnu, et qui trouverait si doux de se reposer dans la contemplation de son œuvre, souffre cruellement de l'indifférence publique. Applaudi en des jours meilleurs, il assiste avec désespoir à l'oubli de la postérité. Aux esprits d'un ordre supérieur peut-être, ou en posses-

sion d'une popularité plus constante, d'autres douleurs. Rien n'a pu satisfaire l'instinct créateur qui s'agitait en eux; leur renommée ne les abuse pas sur la stérilité de leurs efforts : soit qu'ils languissent, vides, et las d'un idéal vainement cherché, soit qu'ils voient en frémissant les horizons de la science s'étendre et fuir, à mesure que la limite fatale se rapproche, tous sentent amèrement l'infinie disproportion du cœur de l'homme à son esprit, de sa puissance à sa durée. Ah! c'est une horrible angoisse pour celui qui a encore besoin du temps, de sentir que bientôt le temps va lui manquer!... Voilà l'épreuve qui accable et humilie! Elle est quelque chose de plus amer que la souffrance elle-même attachée au flanc du grand âge. Semblable alors à un malheureux surpris entre les hauts rivages de l'Océan et les flots soulevés, la nature humaine, précipitée des hauteurs du passé sur la plage, voit avec terreur la vague du temps qui monte, le gouffre qui gagne, qui déjà couvre ses pieds d'écume, impatient de l'engloutir!

Je ne sais si je m'abuse; mais il me semble que cette fin de la vie est marquée d'un caractère particulier d'expiation; et le Christ, qui

certes n'exclut pas les cheveux blancs de ses bénédictions, le Christ, qui a prolongé sur la terre les jours du disciple bien-aimé, n'a cependant pas porté lui-même le fardeau du dernier âge. Venu parmi nous, afin de se substituer à nous en tout ce que nous sommes, il a daigné passer comme nous par l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, pour atteindre à l'âge parfait. Il a épousé toutes les misères de la naissance et de la condition humaine. Le Christ a eu faim, le Christ a eu soif, le Christ a été pauvre, persécuté, sans asile, il a tout pris de l'humanité, excepté la maladie et la vieillesse. Il a souffert les derniers outrages et le dernier supplice pour racheter le crime originel; mais certaines suites se rattachent à ce crime, qu'il n'appartenait pas à l'Auteur et au Réparateur de la vie, de subir. Lorsqu'il disait aux malades en les guérissant de son toucher : « Allez, vos péchés vous sont remis, » il montrait divinement le lien intime du péché et de la souffrance. Il n'a donc pas voulu revêtir cette souffrance, lui que le péché n'approcha jamais. Il ne lui convenait pas d'être gehenné dans son corps, comme celui qui paye, par des afflictions dont il faut rougir, un abus

personnel ou héréditaire de la santé et de la vie : il ne lui convenait pas de dépérir lentement, comme Adam condamné, et qui voit approcher peu à peu le terme pénal ! N'eût-il pas été contradictoire que la Vie même languît dans l'attente d'une fin qui n'est pas faite pour elle, et que le principe de tout bien se fût plié à cette loi de vétusté qui n'a été portée que contre l'orgueil ? Loi terrible, loi inexorable, et devant laquelle il serait bien permis de pâlir, si Dieu lui-même ne nous eût ordonné de croire et d'espérer. Ce n'est, en effet, que par une vue surnaturelle que l'homme peut se réconcilier légitimement avec ce qui le détruit. Cette vue de la foi, qui nous découvre l'épreuve changée en gloire, et l'âme chrétienne relevée par les humiliations de la nature, considère la vieillesse comme une occasion sublime d'accomplir en nous « ce qui manque aux souffrances du Sauveur, » lui qui n'a crucifié dans sa personne que l'époque florissante de notre vie ; sans doute aussi pour nous montrer que là est le plus sensible du sacrifice de l'homme, quand il s'immole avec tous les trésors de sa jeunesse. Ainsi, tout en prenant la part du lion dans le triste butin des souffrances humaines,

le Christ a voulu nous laisser le mérite de porter sa croix plus loin que lui dans le temps, et de mesurer par la douleur cette période continue de décadence, longue tribulation, ou plutôt long espace donné au repentir du coupable et à l'apaisement de la justice.

Qu'il apprenne donc à racheter le temps, celui qui a longtemps vécu. Qu'arrivé à ce dernier milliaire, où il ne reste plus qu'à déposer le faix de l'existence, il offre à Dieu, en expiation des longs oublis de sa loi, les ruines douloureuses de ce corps prodigué à tous les caprices d'un cœur effréné. Cette intelligence, autrefois si puissante, mais qui n'a eu de force que contre le frein, d'ardeur que contre la vérité, qu'elle se reconnaisse, qu'elle s'humilie, qu'elle accepte ces chaînes de glace par lesquelles son essor est arrêté. J'ai ouï-dire à un solitaire chrétien que, de toutes les tromperies du siècle, la plus grande est celle qui abuse un vieillard, quand, placé sur le seuil de ce monde, en présence des messagers de la mort qui lui parlent, qui lui crient : la voilà ! se refuse à les croire, et porte partout des regards distraits, oubliant et sa sortie de la vie présente et son entrée dans la vie future. Que ce vieillard est

à plaindre! Mais malheur à ce Nestor du désordre, vieilli dans la double corruption de l'esprit et des sens, qui, par de cyniques accents, appelle encore la jeunesse sous les enseignes de la débauche et de l'athéisme! Malheur à l'homme, moqueur fatal, qui a dépensé près d'un siècle de durée, à arracher du cœur des hommes le respect, l'amour, et jusqu'au nom de leur libérateur! Malheur enfin, malheur au disciple infidèle, qui, las de confesser la vérité, dévoue au blasphème la dernière part de sa vie, et ne songe, au lit de mort, qu'à enfouir à la hâte, sans croix et sans prière, ces misérables restes qu'il veut dérober au pardon du Sauveur! Loin, loin de ceux qui nous sont chers cette lamentable vieillesse, où l'homme, monument d'anathème, ressemble à un ilote en cheveux blancs, hideusement enivré du vin de la colère! O hommes! dont la destinée s'est levée sous un ciel d'orage; si, pendant le jour, les passions nébuleuses ont voilé dans votre âme le rayon divin, oh! appelez du moins, appelez sur le soir, un souffle pur qui le découvre! Que la beauté du lendemain se devine aux sérénités de la dernière heure!

Notre conduite obéit généralement à une

fatalité secrète que la volonté s'est faite à elle-même peu à peu, et dont elle finit par recevoir la loi : trop heureuse d'échapper quelquefois à sa tyrannie par l'inconséquence. Cette puissante logique de l'habitude établit entre les différentes périodes de la vie une sorte de solidarité, qui, pour ainsi dire, les oblige l'une à l'égard de l'autre. Le présent engage jusqu'à certain point l'avenir : la jeunesse est comme la fleur dont la vieillesse sera le fruit. C'est donc un faux et dangereux calcul, celui qui renvoie à la fin de notre séjour sur la terre le recueillement de l'âme et les salutaires austérités de la pensée. L'homme extérieur change, l'homme intérieur persiste. Les lentes cicatrices que le temps imprime sur le front, ne conjurent pas l'ancienne habitude des soins futiles, l'enchantement de la bagatelle, l'amour et le goût de l'erreur. L'un des grands serviteurs du Christ a dit éloquemment : « Tu es encore jeune, murmure à notre oreille l'éternel menteur. Tu as devant toi de longues années à parcourir. Réjouis-toi donc à cette heure, n'attriste point ton âme. La vieillesse sera la saison du repentir... Insensé! si dans la force et la chaleur de l'âge, quand tu peux

supporter la fatigue et la peine, tu laisses-là l'œuvre du salut, n'allégueras-tu pas, au déclin, ton affaissement et ton impuissance ?... Sors donc des voies de l'Ennemi, et prête l'ouïe à cette parole du Dieu de vérité : Veillez et priez, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure. »

Le temps est court, et il faut pourtant qu'il suffise à nous détacher de ces longs replis, de ces nœuds, si subtils et si forts, dont la vie nous enveloppe. Combien périssent, comme le troyen Laocoon, dans cette mortel étreinte qui ne se relâche que pour s'étendre et enlacer leur postérité. Laocoon périt, du moins avec la haine et l'effroi des monstres qui l'étouffent. L'âme au contraire répugne à se dégager de l'embrassement de son ennemi ; car il amuse son orgueil, il flatte sa faiblesse, il noue de douces intelligences avec les sens, ces adversaires de la Foi, que le présent seul saisit, tandis que la Foi ne nous parle que de l'avenir. Se peut-il donc que cette âme, qui n'a de vie que par les sens, ne frémisse pas à l'idée qu'un moment viendra où les sens ne seront plus ? Elle s'est fait avec eux une telle habitude, que

sans eux, elle ne conçoit rien que le néant. Ame misérable, que sa volonté même attache à ses chaînes, que deviendra-t-elle à cette voix suprême : « Regarde ! et lève-toi ! » Les anciens eux-mêmes l'ont dit : semblable à ces prisonniers qui ont langui trop longtemps dans leurs cachots, ses yeux ne sauront plus s'ouvrir à la lumière, ses genoux se déroberont sous elle; et la mort, la véritable mort s'emparera de sa proie. Pour conjurer cette extrémité de malheur, pour réveiller le captif assoupi dans ses liens et qui voudrait éterniser ce honteux sommeil, pour le ramener à l'amour de cette délivrance qu'il hait, au désir de ce renouvellement dont il a horreur ; pour l'élever à de telles hauteurs, qu'il ne voie plus dans la mort temporelle que l'avénement de la justice ; et qu'il ramasse ses derniers jours en un seul et magnanime élan vers cette patrie où « l'Ennemi sera détruit ; » que peut d'ordinaire le dernier âge avec ses courtes et infirmes années, si l'homme mieux avisé, ou plutôt moins rebelle aux divines influences, n'a entrepris de bonne heure ce lent travail de détachement et de continuelle désaccoutumance ? Pour vivre avec la soif du ciel, avec ce désir inconnu aux cœurs adultères, ne

faut-il pas commencer par mourir à tout ce qui les fait vivre?

La vie dans le siècle ne saurait être que le pénible enfantement de notre âme à la vraie vie. Toutes les époques de l'existence doivent concourir à cette fin; mais à la vieillesse appartient la gloire de l'accomplir. Dernier terme d'un long effort, âge expiatoire ou gardien vénérable d'un noble passé, âge saint qui touche au jour de la récompense, la vieillesse anticipe, la rançon que l'homme achève de payer par la mort. Cette dette, il va l'acquitter du même cœur dont il aura vécu. S'il a pris la justice pour compagne de sa vie, la tristesse et la crainte n'oseront pas approcher de son dernier jour.

Soit donc que la Vieillesse sillonne encore le champ qui a reçu la sueur des autres âges, soit que la grâce divine lui permette de réparer généreusement les travaux négligés et les heures perdues, elle présente le merveilleux spectacle du dédoublement de la personne humaine, pour ainsi dire; les deux substances qui là composent allant chacune à des fins con-

traires, le corps à sa destruction, l'âme à sa perfection, et tendant de toute l'énergie de leur néant ou de leur amour, l'un à finir, l'autre à durer. Ce divorce librement consenti prélude à la séparation définitive, et la mort n'entre plus que dans une demeure abandonnée, quand l'esprit en a fait sortir ses affections, ses habitudes, n'y laissant rien de lui-même, et recueillant ses facultés, ses dons, ses vertus, dans le le sein de cette unité où il va retrouver toute sa vie et plus que sa vie. Rien du monde n'aura plus à jamais de prise sur l'homme ainsi détaché et prêt à rendre à la Vérité tout ce que la Vérité lui a donné. La douleur même, qui peut toujours l'atteindre, ne saurait plus le troubler : et encore la douleur n'a-t-elle que des épines émoussées, contre un cœur d'où les passions se sont retirées. Il est dans l'ordre de la nature que de l'excès des souffrances vienne le rassérénement ; que l'âme trouve au plus profond de ses abattements, comme une main cachée qui la relève. Et, en effet, lorsqu'on a vu tomber autour de soi tout ce qui faisait le prix et le charme de cette vie ; qu'on a vu s'éteindre ces esprits rares dont les pensées souriaient affectueusement à

nos pensées; qu'on a senti, hélas! se glacer les cœurs sur lesquels notre cœur aimait à se reposer; qui ne se retournerait vers la tombe, fatigué et presque honteux d'être encore debout? qui ne se reprocherait comme une lâcheté d'hésiter à mourir? Il se fait alors une grande tranquillité, surtout dans la conscience chrétienne. Elle jouit du repos profond qui suit ces longues crises de la douleur, après lesquelles on s'assure qu'il n'y a plus rien que des consolations à attendre. Ce calme est comme un premier gage que Dieu envoie à l'âme réconciliée. Désormais toutes les attaches de la vie sont dénouées. Elle aspire au signal du départ, l'œil fixé, à l'orient, sur l'étoile de l'espérance.....

Est-il un moment plus favorable à la contemplation de la vérité qui s'avance, que cet âge de recueillement et de paix? cet âge sur lequel on jette si souvent le reproche de volonté affaiblie et d'entendement diminué! Quoi de plus injuste? Où sont, aux autres périodes de la vie, les volontés fortes et surtout les volontés droites? Où sont ces lumineuses pensées, qui s'éteignent entre des mains tremblantes?

Relèverai-je encore ce blâme vulgaire qui attribue à la vieillesse d'Adam d'être chagrine et avare ? Mais ce chagrin que la nature menacée ressent du voisinage de la mort, n'est-il pas le même qui assombrit les journées voisines du déclin ? Comment la vieillesse serait-elle seule responsable des ennuis que les saisons précédentes ont accumulés sur sa tête ? Il y a là un étrange malentendu. Est-ce elle qui endurcit l'homme, ne lui laissant plus que le sens de l'or ? Prenons garde que ce vice, de primitive semence, n'ait levé sur le fonds maudit, au temps même de la jeunesse prodigue. Les libéralités de cet âge se concilient à merveille avec l'égoïsme avare ; la cupidité ne donne jamais que pour jouir, et ses racines prolongées jusque'à la fin déshonorent plutôt qu'elles n'accusent les dernières années. Car la vieillesse ne fait pas l'homme, elle l'achève ; l'âge est innocent, l'on ne doit juger que le cœur. Si les dons du ciel ont été dissipés au caprice des jours frivoles, serait-il juste d'accabler ce vieillard dénué, sous un anathème qui n'atteindrait pas en lui celui qui fut jeune ? Si la folle curiosité a livré à de vains amusements ces « talents » de l'esprit, qui voulaient un autre usage,

faudra-t-il imputer à l'arrière-saison cette aridité lugubre et désolée? Dans l'ordre légitime de l'existence, la vieillesse est le couronnement et la transformation auguste de l'esprit de l'homme. S'il est une fraîcheur et comme un parfum de l'âme nouvelle que le printemps emporte avec lui dans sa fuite, il me semble que la physionomie intérieure, ainsi que le front du vieillard, revêt ce caractère de beauté qui nous plaît dans les ruines, lorsqu'elles évoquent en nous le souvenir des luttes antiques. Platon va plus loin : la fleur de l'âme, s'il faut l'en croire, attend pour s'épanouir que le corps ait perdu la sienne, et les yeux de l'esprit ne commencent à s'ouvrir qu'au moment où les yeux corporels s'obscurcissent et se ferment. Le libre exercice de la pensée se plaît, en effet, dans la nuit et le silence. L'âme méditative cherche la retraite, elle appréhende le vain bruit, la parole oiseuse, qui, semblable à un sentier trompeur, l'emmènerait à son insu loin de la vérité qu'elle aime et qu'elle veut. La vieillesse chrétienne n'est-elle pas la réunion définitive de ces circonstances propices? n'est-elle pas la nuit de toutes les fausses lueurs, le silence de toutes les agitations, la

solitude dépeuplée de toutes les ombres et de tous les fantômes? Mais, dans cette nuit, « le cœur veille, » et s'ouvre à un désir infini; dans ce silence, la voix intérieure se fait entendre, et il faut bien que Dieu descende dans cette solitude assez profonde pour le recevoir.

Le dernier âge, au sentiment d'un ancien, se fait si proche parent de la sagesse, que, par elle, il touche à la divinité qui lui tend la main du haut du ciel. Admirable pensée! Mais combien le Christianisme est encore plus admirable! Entre la sagesse et l'homme, entre l'homme et la divinité, il supprime la distance: le ciel est déjà dans l'âme de celui qui va devenir son hôte.

Ainsi la vieillesse qui pèse sur Adam de tout le poids de l'anathème primitif, qui est pour lui le soir sinistre d'un jour maudit, l'hiver de l'année terrestre; la vieillesse, relevée par la clémence divine, devient, aux yeux des saints et des anges, l'aurore d'un immortel printemps. Cette couronne blanche qui ceint la tête du vieillard, n'est-ce pas comme le premier rayonnement de l'aube désirée?... — Ce-

pendant le dernier jour se lève, et l'homme va connaître la mort !... Mais que peut-elle apprendre au Juste ? En la prévenant par tous les sacrifices volontaires, ne l'a-t-il pas dépouillée de tous ses épouvantements ? O mort ! lui dira-t-il, ton œuvre est faite !... Cherche en moi où tu puisses prendre. Je me suis dénué le premier; mes trésors sont partis devant moi. Que lui ôtera-t-elle donc? Quelle suprême illusion ou quelles dernières délices ? La gloire humaine ? la science humaine ?... Ah ! le nom même de ces choses a péri dans sa mémoire. Les sens, doux serviteurs de l'esprit?.. Ah ! plutôt esclaves rebelles, qui troublent le soldat de la vérité et dans le combat et sous la tente. — Ce corps enfin ? cette argile toute imprégnée de sa vie !... Mais le vieillard est-il un disciple du Christ, s'il n'est déjà à demi détruit dans ses membres par les travaux de la pénitence ? — La mort est cependant le dépouillement suprême de tout l'homme visible !.. Et cela, n'est-ce rien ?.... Sans doute, en faisant tomber cette robe charnelle que trop souvent l'homme confond avec sa propre personne, la mort va encore plus avant... Elle met à nu les plus profonds secrets de l'être ; elle retire ces

voiles si délicats, si impénétrables, sous lesquels il se dérobe aux autres, et parfois à ses propres regards ! — Eh bien ! ici même, d'où naîtraient les alarmes du Juste ? Que dis-je ? son humilité le défendra-t-elle d'un certain élan de joie ? Cette mort, en effet, qui ne peut rien sur une libre intelligence, ne saurait guère trahir en lui que des mystères de justice et de Sainteté, et peut-être aussi tout un ordre de puissances inconnues qui attendent, pour se produire, une terre nouvelle et un nouveau soleil ! Oh ! la mort ! Elle n'est qu'un dernier changement, et le changement est-il si étranger à l'homme ? Tout passe auprès de lui, et qu'est-il lui-même qu'un continuel passage ? — Qu'il s'attache à la Vérité et qu'il demeure en elle ! Car, il passe par tout le reste et ne fait que passer ! — Il passe par la fortune, par la santé, par la gloire, par la science ; il passe par la vie ! A peine l'enfance, comme une onde rapide, s'est-elle perdue dans la jeunesse, que la jeunesse s'évanouit dans l'âge mur ! « L'homme parfait passe au vieillard ; vous cherchez l'homme parfait et déjà il n'est plus ! Vous cherchez le vieillard, et déjà vous ne le trouvez plus ! » Il a disparu par la porte de la

mort ! Il a franchi le dernier passage, au delà duquel commence la vie qui ne passe plus !— « Que ce nom de mort ne vous inquiète pas! s'écrie l'un de nos oracles, mais que les bienfaits du passage vous touchent ! » La mort ! voyez ce qu'elle est aujourd'hui ; ce que le Seigneur a fait d'elle ! Hier encore elle n'était guère aux yeux du sage qu'une dissolution ; elle n'offrait du moins à ses derniers soupirs d'autre asile que le doute ; mais par l'exaltation du Fils de l'Homme, elle est devenue l'acte essentiel de la vie, car elle est le dernier témoignage de l'âme, témoignage qui la saisit, pour ainsi dire, de ses immuables destinées. Le Christ mourant, voilà le vrai passage de l'homme ! Passons avec lui, qui a daigné passer comme nous; passe en nous dans le temps tout ce qui nous sépare de lui, afin qu'il ne reste de nous que ce qui doit demeurer éternellement en lui !.... Mourir, c'est donc renaître. Mais, à la différence du premier avénement de l'homme, qui l'introduit à l'enfance de cette vie, sa naissance à l'éternité veut être précédée d'une nouvelle enfance ;— bien éloignée sans doute de celle où retombent, à la risée du siècle, ces amants attardés de la

terre, méprisables jouets de la société humaine! L'enfance dont je parle, et que le Seigneur nous montre, est celle de l'âme; enfance à laquelle la raison et la volonté conspirent, qui gouverne l'une et l'autre, et au besoin leur dit : « Vous n'irez pas plus loin! » enfance qui ne veut plus ni grandir ni savoir, et qui s'indigne qu'il y ait encore quelque chose qu'on appelle grandeur ou lumière; enfance qui aime à désapprendre de plus en plus la sagesse de l'homme, la science et le verbe même de l'homme, pour entrer dans les silencieuses obscurités de l'amour humble et petit; enfance qui se donne, qui s'abandonne, et n'a de soupirs qu'après le sein maternel de la miséricorde!

Simplicius se tut. Après quelques moments de silence : Mes chers enfants, dit-il, la nuit est venue. Il est temps de nous séparer. Je vous laisse pour enseignement et pour adieu ce mot du saint patriarche : « Que la bénédiction du mourant descende sur moi! » Redites-vous souvent ces paroles saintes. Aimez à recevoir la bénédiction de ceux qui par l'âge ou la souffrance avoisinent la mort! Recevez donc la mienne et priez pour moi. Demain au matin

vous viendrez célébrer ici le jour natal du vieillard Simplicius.

Le lendemain, au lever du jour, Avitus et Sabinus revinrent, avec un mystérieux pressentiment qu'ils avaient emporté la veille.

Ils trouvèrent le vieillard à la place où ils l'avaient laissé; « agenouillé et en prière, il s'était doucement reposé en Dieu. »

ENTRETIEN V

LA MORT.

Plutarque et un Confesseur de la foi.

PLUTARQUE.

Il me semble, ô chrétiens! que votre conduite offre un singulier contraste. C'est par amour de la vie que vous embrassez la religion chrétienne, et cette religion vous envoie, victimes destinées, à la mort et aux supplices. Vous embrassez donc la mort par amour de la vie?

LE CONFESSEUR.

Ta pensée, ô Plutarque! se fie à une antithèse qui la trahit; car elle me découvre toute ton ignorance de la vie et de la mort.

PLUTARQUE.

Ami, tu te crois peut-être en présence de quelqu'un de ces frivoles esprits qui ne font, pour ainsi dire, que voltiger à la surface de la vie. Je ne t'en veux point, mais il faut te détromper. L'homme qui te parle est du petit nombre de ceux dont l'âme s'entretient incessamment de ces énigmes redoutables qui gardent le berceau et la tombe de l'homme. J'ai vécu, j'ai médité sur la vie, j'ai pesé les opinions des sages, et l'antithèse que je remarque entre le principe de votre foi, et le terme où il vous amène, n'accuse pas en moi l'ignorance que tu me reproches, mais l'étonnement que votre assurance m'inspire.

LE CONFESSEUR.

Tu es un sage, ô Plutarque! je le sais; mais que peut la sagesse humaine? En toutes les questions qui intéressent la destinée de l'homme, elle en est réduite à l'opinion, et l'opinion c'est le doute. La vie n'est pour elle qu'un livre fermé, et la mort un mystère sombre où elle se précipite en se voilant la tête.

PLUTARQUE.

Crois-moi, il est plus facile de s'élever con-

tre la sagesse humaine que de prouver son impuissance.

LE CONFESSEUR.

Prends garde qu'elle ne se charge elle-même de la preuve. Qu'elle me dise, par exemple, si la mort est un bien ou un mal?

PLUTARQUE.

La réponse est aisée : la mort est un bien pour les bons; elle est un mal pour les méchants et les insensés.

LE CONFESSEUR.

Mais en soi-même est-elle quelque chose?

PLUTARQUE.

Elle n'est rien. La mort n'a point d'être, puisqu'elle est la fin de l'être.

LE CONFESSEUR.

Comment donc un rien peut-il être un mal? Et comment un rien, qui est l'inévitable fin de tout, peut-il être un bien?

PLUTARQUE.

La mort est indifférente pour les êtres dépourvus de sentiment et d'intelligence; elle est un mal pour les âmes faibles et dépra-

vées; elle est un bien pour les justes et les sages.

LE CONFESSEUR.

La mort est donc à la fois un bien et un mal?

PLUTARQUE.

Oui, suivant l'opinion, ou suivant la conduite des hommes. Elle n'est vraiment à craindre que pour ceux qui la craignent. Héraclite l'a dit : l'esclave de la mort en a l'effroi.

LE CONFESSEUR.

Et pourquoi le juste ne craindrait-il pas la mort? Est-ce que vivre n'est pas un bien, et un grand bien?

PLUTARQUE.

La vie n'est pas un bien si grand, puisqu'elle doit finir.

LE CONFESSEUR.

Et si elle était éternelle?

PLUTARQUE.

Éternelle dans la félicité, elle serait le bien suprême; éternelle dans la misère, elle serait le souverain mal.

LE CONFESSEUR.

La vie est donc un mal pour les misérables et un bien pour les heureux?

PLUTARQUE.

Sans aucun doute.

LE CONFESSEUR.

Comme la mort, la vie est donc tout à la fois un bien et un mal?

PLUTARQUE.

Assurément.

LE CONFESSEUR.

S'il est ainsi, les heureux devraient craindre la mort, les misérables la désirer; et cependant, misérables ou heureux, tous aiment passionnément la vie; à tous la mort fait horreur.

PLUTARQUE.

Qu'en faut-il conclure, sinon l'aveuglement des hommes?

LE CONFESSEUR.

Plus d'un sage, cependant, a frémi à la pensée de la mort, et l'un des plus grands dans la mémoire des mortels, Aristote, ne s'élevait-il

pas contre l'injustice de la nature qui accorde à certains animaux une longévité inutile, tandis qu'à l'homme, qu'elle semblait appeler à de si grandes choses, elle mesure d'une main avare le temps et la vie?

PLUTARQUE.

Noble et généreuse plainte! car cela seul est vraiment lamentable dans la destinée humaine, que l'homme soit assez étendu d'esprit pour approcher de la vérité, et trop court d'existence pour l'atteindre.

LE CONFESSEUR.

Tu admires dans un sage cette magnanime répugnance à mourir; mais ta raison dédaignera-t-elle le désespoir d'une mère qui ne peut se résigner à voir mourir son premier-né? Ah! s'il est déplorable que la mort étouffe de grandes pensées, dans cette maturité de l'âge toujours riche de nouvelles espérances, n'est-ce pas aussi un cruel problème que le dernier soupir exhalé par un enfant? cette vie achevée dès le berceau! cette flamme aussitôt évanouie qu'allumée! Toute âme est, en quelque sorte, une vive pensée de Dieu, et qu'est-ce à dire qu'une pensée de Dieu s'interrompe, se taise,

dès le premier mot, dès la première heure de l'existence? N'y a-t-il pas là un abîme où la raison se perd, et comme un mystère de malheur dont l'âme se sent toute troublée?

PLUTARQUE.

Je ne vois là ni mystère, ni abîme. Dieu, comme un habile écrivain, efface une vie qui eût peut-être apporté quelque contradiction aux plans particuliers de sa sagesse. Qui nous empêche de croire qu'il se corrige lui-même, à sa manière, en produisant une nouvelle existence? La douleur maternelle est digne de compassion, et pourtant combien de larmes seraient épargnées par la représentation de tous les malheurs, de tous les désordres que prévient une mort prématurée? La raison réprouve ces pleurs pusillanimes; mais elle n'a rien à désavouer dans la plainte du sage de Stagyre. Elle ne peut qu'applaudir à la douleur de ce grand esprit qui se sent arrêté dans sa course par la nature jalouse.

LE CONFESSEUR.

Mais, dis-moi, est-ce qu'une mort prématurée ne prévient pas autant de vertus qu'elle peut prévenir de crimes? Si elle épargne à

l'âme le désordre qui la perd, elle lui envie le malheur qui la sanctifie. Tout mal est en effet un malheur; mais tout malheur n'est pas un mal. Effacer son œuvre, qui est d'un homme sage, serait d'un Dieu imprévoyant. O Plutarque! je te le disais bien, tu ne peux répondre à ma question; tu ne sais pas si la mort est un bien ou un mal.

PLUTARQUE.

Non, il n'est pas d'une âme virile de tenir la mort pour un mal. Qui ne serait plutôt tenté de maudire la vie, avec ce cortége de soins et de misères qu'elle traîne à sa suite? Vous vous plaignez de mourir, eh! plaignez-vous donc de naître! Maudissez le jour de votre avénement à cette vie, longue enfance, long combat contre l'ignorance et la douleur, misérable captivité sous le joug des passions et des besoins! Ne vous sentez-vous pas l'âme à l'étroit dans cette geôle obscure qui nous dérobe la vue et l'air de la vérité? Qui donc nous rendra la liberté, la pureté, la lumière? Qui nous délivrera de cette mourante vie, sinon la mort qui nous répugne et que nous devrions chérir? Faibles mortels, apprenons de Socrate, qui lui

sourit, à la trouver aimable; écartons d'un regard ce masque hideux qui couvre sa sereine beauté, et ce mystère de terreur va s'évanouir; elle nous dévoilera tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle peut être : sommeil profond, lointaine absence de la patrie, ou enfin retour du corps et de l'âme à une commune poussière. Est-ce cette destruction qui t'épouvante? Mais, dis, qu'ont pesé sur ton néant les siècles infinis qui précédèrent ta naissance? Est-ce la profondeur et la durée du sommeil qui t'inquiète? mais plus il est profond, plus il a de charmes. Les poëtes et les sages s'accordent sur la fraternelle ressemblance du sommeil et de la mort; Homère les appelle jumeaux; un autre compare élégamment le dormir aux petits mystères, préambule des plus grands. Diogène, à son heure dernière, réveillé d'un long assoupissement par le médecin, qui lui demande s'il ne lui est rien survenu de mal : « Non, répondil, c'est le frère qui vient au-devant de la sœur. » Et si la mort n'est qu'un pèlerinage, quoi de plus heureux? Hâtons-nous de partir pour cet exil, loin de nos langueurs et de nos ennuis, loin de nos passions aveugles! hâtons-nous de partir pour les clartés éternelles! Non, il n'est

pas d'un sage, il n'est pas d'un juste, de tenir à cette vie et de redouter le jour de la délivrance.

LE CONFESSEUR.

Tu arrives à une vérité noble et sainte; mais par quelles voies? Celles que tu suis n'y mènent point. Ton esprit admet le doute et ton âme embrasse l'espérance. Heureuse contradiction! elle atteste du moins qu'il est au fond de l'homme un instinct de sa destinée, que l'ivraie des fausses opinions ne parvient pas à étouffer. Mais, s'il ne meurt point, cet instinct sommeille, et souvent quand il devrait se lever et parler. Socrate, comme toi, avait un vif pressentiment du jour qui luit par delà la tombe, et cependant quoi de moins magnanime que ce dernier adieu à ses juges : « Il est temps de nous quitter, moi pour mourir, vous pour vivre. » Quoi donc? sortir de ce monde comme Socrate, c'est là mourir? y demeurer comme Anitus, c'est vivre? O philosophes! ô nobles âmes! vous aspirez généreusement à une autre vie; mais, au voisinage de l'Averne, vos regards se voilent, vos pas chancellent, et l'espérance, au fond de vos cœurs, laisse tomber ses ailes repliées.

PLUTARQUE.

Non; ma raison considère de sang froid toutes les chances possibles de la destinée, et dans la moins favorable, elle ne voit aucun mal.

LE CONFESSEUR.

Eh! quoi? de ton aveu même, n'est-ce pas un grand bien que d'exister et d'agir avec le sentiment vif de son existence et de son action?

PLUTARQUE.

Assurément.

LE CONFESSEUR.

Et n'est-ce pas un grand bien que d'aimer?

PLUTARQUE.

Oui.

LE CONFESSEUR.

N'est-ce pas un grand bien que de penser?

PLUTARQUE.

Qui en doute?

LE CONFESSEUR.

Ne serait-ce donc pas un immense bien que d'agir, et d'aimer, et de penser toujours?

PLUTARQUE.

Assurément.

LE CONFESSEUR.

Conclus donc avec moi que c'est un bien, et un immense bien que de vivre.

PLUTARQUE.

Oui, mais, encore une fois, à la condition de vivre selon l'ordre et la vérité.

LE CONFESSEUR.

J'y consens,—je le veux;—réduisons le bien de vivre à la condition de bien vivre : la mort n'en est dès là que plus rebutante, qui détruit ce bien si grand, s'il est possible qu'elle le détruise sans retour! Oui, cette mort est impie qui enlève un enfant, sans lui laisser même le temps de sourire à sa mère! Cette mort est stupide, qui, en frappant Aristote, éteint une des lumières du genre humain! Oh! la mort! lâche et sauvage ennemie de l'homme, si elle n'est l'hiérophante voilé d'un mystère de consolation et d'espérance!

PLUTARQUE.

Et toi aussi, peux-tu sans rougir redire ces

plaintes vulgaires, qu'un poëte, et un poëte comique, a si noblement dédaignées? Faut-il donc, par la bouche de Ménandre, te rappeler à la constance? Si les larmes, a dit le poëte « conjuraient l'affliction, il en faudrait faire emplette au poids de l'or. Mais la fatalité ne s'en met point en peine : elle ne leur accorde pas un regard, et, que tu pleures ou non, elle suit ses voies accoutumées. » Que nous revient-il donc de gémir? Quoi de plus insensé que de s'élever contre cette loi de la nature; loi dont l'activité est si infatigable, si manifeste? Car enfin, quand vivons-nous? ou plutôt, quand cessons-nous de mourir? La mort, depuis que nous l'interrogeons ensemble, n'a cessé de nous répondre en s'emparant de toutes nos paroles, en jetant dans le passé et ce que nous avons dit, et ce que nous avons vécu à le dire. La nature, qui a chassé nos aïeux par nos pères, va nous chasser de la vie par nos fils : le fleuve des générations ne peut s'arrêter, non plus que celui qui roule et entraîne leurs débris. La première cause qui ouvre nos yeux à la lumière du jour, nous amène les dernières ténèbres. Ce prêt fatal de la vie, il faut le payer volontairement. Et n'admires-tu pas l'indulgente bonté du prê-

teur? Il nous cache l'heure de la restitution pour nous éviter d'inutiles douleurs.

LE CONFESSEUR.

Tes pensées, ô Plutarque! ressemblent à ces beaux vers dont trop souvent les poëmes dramatiques sont semés : sans lien qui les unisse, parce qu'ils ne naissent pas du fond des situations, rien ne les amène, et ils ne vont à rien qu'à faire briller le poëte aux dépens de son drame. Ainsi, les maximes généreuses, les nobles vérités que ton âme exprime, à son éternel honneur, ne dénoncent que plus sévèrement l'indigence de ta religion ou de ta philosophie qui ne les porte pas, et qu'elles désavouent. Non, encore une fois, tu ne sais pas quels doivent être les vrais sentiments de l'homme envers la mort. Ignorant par quelle porte elle est entrée dans le monde, tu ne peux savoir avec assurance s'il est une voie par où l'âme humaine puisse lui échapper.

PLUTARQUE.

J'aurais la merveilleuse confiance des chrétiens, si, comme eux, j'osais affirmer ce qu'il n'est pas permis à l'homme de savoir. Dans le doute, j'aime mieux professer avec Socrate

cette espérance, respectueuse pour les dieux, qu'après l'épreuve terrestre, nos âmes paraîtront devant le tribunal des trois grands juges, au carrefour redouté où aboutissent les deux fatales voies, celle du Tartare, celle des îles Fortunées. J'espère que la justice de ces dieux que je sers ne me trouvera pas indigne de ce dernier séjour.

LE CONFESSEUR.

Demeure dans cette espérance, ô Plutarque! si elle te peut suffire. Mon âme a besoin de certitude, et c'est pourquoi je suis chrétien. Écoute-moi,— car la vie m'a éprouvé de bonne heure; la douleur m'a préparé à recevoir la vérité. Dès mes jeunes années, quand j'eus fermé les yeux à celle qui m'avait donné le jour, accablé d'un malheur qui emportait avec ma mère la plus douce partie de ma vie et la meilleure moitié de moi-même, je me sentis comme déraciné de cette terre; la mort entra dans toutes mes pensées. Quoique loin encore du terme présumé de ma vie, il me semblait que je roulais déjà sur les pentes rapides où viennent se briser les ondes lamentables (1). Le temps

(1) Cocyte.

n'était plus pour moi que le rapide évanouissement de toutes choses. Les préoccupations funèbres de ma pensée se transformaient dans mes nuits en songes affreux. Les spectacles de la nature humaine à l'agonie, qui remplissaient toute mon âme, devenaient pendant mon sommeil l'impression personnelle de la réalité future. Je ne dissimulerai pas ma faiblesse. Combien de fois, dans le silence des heures nocturnes, ai-je senti comme Job le poil de ma chair se dresser, tous mes os frémir, une sueur froide courir sur tous mes membres!... Hélas! ce n'était pas une parole de l'esprit de vérité qui se levait à mon chevet, mais une sensation horrible, et qui me pénétrait tout entier; celle de la destruction du moi! C'était comme la visite de la mort et son épouvantable embrassement! Réveillé en sursaut par l'horreur de cette vision, qui plus d'une fois est revenue s'abattre sur mes nuits, je m'écriais : « Ah! que sera-ce donc que le brisement de l'être, à cette heure prédestinée, si de l'ombre seule de l'épreuve toute mon âme encore frissonne?... Tout ce qui m'était cher, tous ceux qui m'ont aimé, ont passé, et je passerai à mon tour par cet étroit sentier d'où l'homme tombe dans les ténèbres

sans nom et sans retour! » Rapide comme l'éclair, ma pensée sondait des abîmes de terreur, — et embrassait aussi d'un souvenir ces fiers enseignements par lesquels la philosophie cherche en vain à fortifier contre la mort la pauvre humanité! J'eusse véritablement touché à ma dernière heure, qu'ils ne m'auraient pas paru plus mornes et plus vains; car je sentais alors, dans toute la vérité de mon cœur oppressé, à quel point la mort est un mal! « O mort qui sépares les frères! » s'écrient nos livres saints, « est-ce ainsi que tu nous sépares, ô mort si amère! » J'avais besoin de croire qu'au sortir de cette vie, il y a un sûr asile; qu'un Dieu se tient aux confins de l'existence pour recueillir dans son sein l'âme encore toute tremblante de son dernier combat! Et cette pensée même était pour moi une source d'épouvantes nouvelles. Quelle immense stupeur, me disais-je, quel ordre de sentiments inconnus suivent le dernier soupir de l'homme! Dans ce silence infini, dans ces incompréhensibles espaces, dans cette durée à jamais présente, sur cette plage redoutable, étrange, où chacun de nous sera tôt ou tard jeté; quand, par un divorce suprême, toute liaison aura

cessé entre la figure de ce monde qui passe et nos sens évanouis, quelle voix alors, oui, quelle voix douce ou terrible à l'ouïe de notre âme, viendra lui révéler sa définitive destinée? Quelle sera l'angoisse de ce moment où notre vie entière, ramassée en un point inétendu, nous représentera d'un seul coup d'œil toute notre valeur morale, et nous laissera sous le regard inexorablement pur de la justice infinie?— Et mon cœur, battu et comme submergé de tels pensers, se laissait aller au désespoir, quand mon Dieu, le Dieu de toute consolation, est venu à moi; il a mis au devant de mes doutes et de mes terreurs sa parole et sa vie; il m'a appelé par la voix, et m'a soutenu par la main de ses disciples fidèles. Je l'ai interrogé par toutes mes douleurs, et il m'a répondu par l'infaillible espérance qui est en lui. Il a apaisé cette longue tourmente de mon esprit et de mon âme; et d'une faible nature, il a fait un homme capable de souffrir un peu pour la vérité de son nom. Avec le Christ, Dieu homme, notre victime et notre modèle, j'ai le sens de la vie, j'ai le mot de la souffrance et de la mort. Devant cette énigme que je te proposais tout à l'heure, et que tu n'as pas su résoudre, le

dernier des chrétiens rougirait d'être arrêté. Il passerait en te jetant comme une aumône ce trait de lumière : la vie est un bien dont les hommes peuvent faire un mal, et la mort est un mal dont ils peuvent faire un bien. La liberté humaine a, dès le principe, corrompu le bien de la vie; mais, aidée de Dieu, cette même liberté peut racheter le mal de la mort.

PLUTARQUE.

Que dis-tu là! Eh! comment est-il possible à un mortel de racheter la mort?

LE CONFESSEUR.

Ce qui serait impossible à l'homme mortel a été accompli une fois par le Médiateur, et aujourd'hui, chacun de nous, régénéré dans son sang, peut y puiser la force de l'accomplir à son exemple. Racheter la mort, c'est l'accepter en expiation de ses fautes, c'est l'embrasser sur la croix de Celui qui s'est livré pour nous. Unis à lui par les liens vivants de la souffrance et de l'amour, membres de ce chef immortel qui est entré dans la vie par la douleur, par l'opprobre, par la croix, ce n'est qu'en tenant fidèle compagnie à ses abaissements que nous triomphons de la sentence pénale, et qu'il

nous est même donné de vivifier la mort par la gloire du Témoignage. Car la mort n'est pas, comme vous l'imaginez, ô philosophes, dans votre unanime erreur, une loi nécessaire, l'invincible passage du flot des générations. L'auteur de l'espace infini serait-il donc embarrassé du trop-plein de ses œuvres, et sa fécondité à créer réduirait-elle le maître de la vie à la nécessité de détruire? Quelle misérable pensée! — La mort est un décret divin : c'est le salaire que la justice outragée devait à ce premier pécheur en qui nous avons tous péché. Elle est, d'ailleurs, si peu naturelle, qu'elle révolte et accable la nature. Peine étrange et terrible! Pour la trouver aimable, il faut être bien au-dessus ou bien au-dessous des conditions ordinaires de l'humanité, digne d'envie ou de pitié, bien-aimé du Christ ou amant délaissé du monde. Tandis que l'insensé, désespéré de ses illusions déçues, invoque la mort par jalousie de cette vie, à laquelle il se rattacherait encore si elle lui réservait un sourire, l'esclave du divin maître se sent affranchi de ces contrées d'indigence où notre cœur languit; il appelle de ses vœux la fin du jour qui lui annonce le jour sans fin. Il sait que son Dieu et

son Sauveur approche, et qu'aux pieds de Celui qui a porté toutes les misères de l'homme, il va se décharger de cette maison d'argile qui ne cesse de se dissoudre et ensevelit chaque jour la vie sous quelque débris nouveau. La certitude où nous sommes qu'au sortir des aridités du siècle, nous trouverons enfin le repos de nos âmes ; cette foi au Christ qui nous attend, change nos jours ici-bas en une vive attente du Christ. Les circonstances si fréquentes, hélas! qui nous touchent par quelque côté sensible du cœur, nous sont une continuelle préparation à sa venue. L'adversité, l'amère douleur, le sommeil de nos parents, de nos amis, tout nous détache de ce qui passe, pour nous rattacher à Lui qui ne passe point, en qui rien ne se perd, et qui nous a promis de nous rendre au centuple ce que nous aurons su lui abandonner. Tout ce que le Christ fait de vides en nous et autour de nous, que la résignation sainte nous apprenne à les combler par le Christ! Chaque épreuve où la patience obtient la victoire est encore un échelon qui nous élève vers lui ; — Lui, véritable voie de la vie, véritable terre des vivants. Les langueurs et la souffrance, avant-courières de la

ruine de l'homme pécheur, deviennent pour le juste les pressentiments bénis du jour où il va renaître. A chaque avertissement dont il se sent atteint, l'esclave vigilant se demande si ce n'est pas le Seigneur qui vient et qui frappe. Tout ému, il se lève, et, debout sur le seuil de son étroite demeure, il aspire au lever de l'aurore, il compte les derniers moments de cette nuit de l'âme, toujours si agitée et si longue! « Pourquoi venez-vous nous tourmenter avant le temps? » disaient à l'Homme-Dieu les esprits de malice.—« Venez, venez, ô Christ sauveur! » s'écrie l'humble chrétien qui se sent enfin mourir. Car aussitôt que le maître paraît, ses bien-aimés volent vers lui, comme les aigles qui s'abattent sur leur proie.

PLUTARQUE.

Eh quoi ! tous les chrétiens sont-ils donc possédés de ce besoin de mourir ?

LE CONFESSEUR.

Tous les chrétiens ne sont pas arrivés sans doute à ce degré de confiance et d'abandon ; mais tous y doivent prétendre. S'il est des cœurs plus sensibles à la crainte des dernières justices qu'au désir d'être fiancés éternellement à la



beauté infinie, s'il n'est pas une conscience peut-être qui ne frémisse au souvenir de cette pénétrante lumière, sous laquelle s'évanouiront tous les replis et toutes les ombres, il n'en est pas moins vrai que le sentiment profond de notre dénûment, la haine et le mépris de nous-mêmes, la foi en la miséricorde de ce Juge qui est venu se faire juger ici-bas pour nous sauver, élèvent l'âme chrétienne jusques à l'espérance. Elle se souvient de ces élus de la dernière heure qu'une touchante parabole nous représente appelés au même salaire que leurs devanciers qui ont porté le poids du jour. Qu'est-ce qu'un jour ou un siècle, en effet, devant ces yeux qui voient « tous les siècles comme un jour ? » Je dirai donc, sur la foi d'un doux pressentiment, qu'une certaine continuité de mérites est moins peut-être ce qui doit fléchir l'Auguste Juge, que ce parfum de charité suprême, d'acceptation immense, que Dieu fait monter jusqu'à lui du cœur d'un mourant. Car, il appartient à la souveraine bonté de faire tenir dans le dernier soupir de l'homme autant de repentir et d'amour qu'il en faudrait pour racheter les plus longues vies... Là est notre espoir ; là notre confiance !....

Nous savons où nous allons; nous savons que nous mourons en Lui « sur qui la mort ne domine plus. » La voie est étroite, mais sûre ; le but élevé, mais infaillible, et ce but, ô mon âme ! c'est la vérité, c'est la lumière, c'est l'amour, c'est Dieu lui-même ! Nous ne sommes chrétiens qu'en vue de la mort, en vue de l'autre vie. Quand nous nous hâtons de mourir, tu le vois, ô Plutarque! c'est que nous sommes pressés de vivre. Ah ! si la connaissance du Christ sauveur avait été donnée au sage Aristote, il n'eût pas, même au nom de la science, envié de plus longs jours qui n'eussent été qu'un retard au bienheureux repos de son âme entre les bras de la vérité ! Et cette Rachel, cette mère qui pleure parce que son premier-né n'est plus, ne se laissera-t-elle pas consoler, si elle croit que cet enfant est endormi au sein de Celui qui est amour ? Quand l'orage est passé, quand les noires et lourdes nuées évanouies à l'horizon ont emporté au loin leurs éclairs et leurs foudres ; que le soleil reparaît, et que la nature sourit, comme l'épouse dans Homère, à travers ses larmes ; l'air plus pur apporte souvent à notre oreille la voix du petit oiseau qui chante sur la bran-

che encore toute ruisselante de pluie. — Ce petit oiseau ne serait-il pas comme un touchant emblème de l'âme, lorsque, sortie du temps et laissant à la tombe ce qui appartient à la tombe, elle lève vers un ciel nouveau, inondé des rayons du soleil de vie, ses yeux où roule peut-être une dernière larme?....

FIN DU LIVRE II.

LIVRE III

DE LA

STABILITÉ DE L'AME

DANS L'ORDRE FUTUR

DE LA

STABILITÉ DE L'AME

DANS L'ORDRE FUTUR

I

La stabilité est le but de la connaissance et la condition de la félicité.

Qui voit la vie d'un autre œil que le chrétien, se trompe sur le sens de la vie, ou consent à n'y trouver aucun sens. Ce dernier parti le plus désespéré de tous, dès là qu'on s'y arrête systématiquement, me paraît toutefois encore moins absurde que l'erreur dogma-

tique du progrès, si futile dans ses hypothèses, si téméraire et si insoutenable dans les démentis qu'elle ose jeter à la foi chrétienne : folles opinions! qui, plaçant dans les conditions temporelles de l'expiation le développement normal de la vie, réduisent tout le possible de la perfection à cette série imaginaire d'existences ou d'évolutions à l'infini, qui ne serait que la perpétuité du supplice.

Un regard sincère jeté sur la nature humaine dissipe ces pitoyables rêves. L'instabilité est la loi douloureuse et humiliante de cette vie : elle est la raison commune de nos péchés et de nos épreuves. Volontaire et responsable à chaque démérite qui continue la faute primitive en nous détachant personnellement de Celui qui est, elle a le caractère de la peine dans cet ensemble de vicissitudes fatales, qui peu à peu nous séparent de tout ce qui nous entoure, pour en venir à nous séparer enfin de tout ce que nous sommes. Elle est une cruelle antithèse à nos pensées et à nos désirs si affamés de durée; mais elle atteste aussi, à proportion qu'elle le contredit ou l'afflige, l'instinct de notre âme le plus vif et le plus profond. Si, en effet, la vie n'offre guère qu'une succes-

sion de contrariétés entre nous et là destinée, entre nous et nous-mêmes, contrariétés qui ne vont jamais sans la douleur, c'est que l'homme ne peut s'empêcher de poursuivre, en se trompant de chemin, un objet fixe et immuable, qui, à travers les ombres et les figures fugitives, l'appelle ; qui, à chaque erreur lui crie intérieurement d'une voix plus ou moins distincte : Pas ici ! — Et tandis qu'il prouve par de telles fatigues, qu'il aspire à se reposer ; par cette division contre son propre cœur, qu'il a besoin de se recueillir, la loi de l'épreuve détermine clairement le sens de ses jours terrestres, retranchant à toute heure ses attaches les plus vives, « ces nœuds si serrés et si délicats (1), » afin qu'il se dégage, et remonte librement à cette condition de permanence d'où il n'aurait jamais dû descendre. Les troubles et les agitations de l'âme, les souffrances, la vieillesse, la mort, ne sont donc que les formes variées de cette mutabilité pénale qui doit nous ramener à la stabilité perdue.

La Stabilité absolue n'est autre que l'Unité

(1) Bossuet.

parfaite. L'Unité est immuable, comme la vérité et la vie en soi. La plénitude de la vie, c'est la puissance, c'est la sagesse et l'amour dans l'harmonie de cette ineffable union, qui est tout à la fois personnalité distincte et suprême indivisibilité. La vie dans l'âme humaine est une image de cette Trinité infinie, image admirable, mais infiniment *réduite* ; et tombée en outre dans la loi du temps qui altère et qui divise, elle n'a qu'une faible partie de connaître, qu'une faible partie de pouvoir et d'aimer. Encore ce partiel même échappe aussitôt à ses mains. Ce qu'elle garde en elle de l'unité, « par qui elle est, » la pousse à s'approprier ce qu'elle voit, à s'incorporer ce qu'elle aime; mais l'inconstance, qui est en elle et hors d'elle, lui ôte toute prise sur ce monde qui s'efface, ou l'enlève elle-même à ses rêves de possession. L'âme et l'ensemble des choses temporelles ne sont que deux atomes de durée qui se trompent mutuellement, qui s'évanouissent l'un à l'autre.

Ainsi, en regard de l'Unité toujours la même, dont il est dit, suivant le texte de l'Écriture commenté par saint Augustin : « Vous changerez le ciel et la terre et ils seront changés, mais vous êtes toujours le même et vos années

ne passeront point (1), » en regard de cet Un absolu, il y a l'être mixte, composé de temps et d'éternité, suivant l'expression d'un mystique, qui ne saurait vivre sans l'unité et que le changement entraîne. « Ne voyons-nous pas, » s'écrie le saint commentateur du prophète, « que nos années s'écoulent chaque jour, qu'elles n'ont aucun arrêt ? Celles qui sont venues ne sont plus, celles qui viendront ne sont pas encore : les unes sont déjà passées; les autres s'approchent pour passer à leur tour. Et de ce jour même, où notre parole n'est qu'un moment, les premières heures sont passées; celles qui suivront ne sont pas encore venues : arrivées, elles passeront, elles s'annihileront. Quelles sont donc les années qui ne passent point, sinon les années réellement consistantes? Que si les années du ciel demeurent, si ces années stables ne sont qu'une année, et cette année stable un seul jour ; comme ce jour unique n'a ni lever ni coucher, qu'il n'est ni introduit par le jour d'hier, ni chassé par celui de demain, mais qu'il demeure à jamais ; appelez-le jour ou année, qu'importe? ce que la pensée se repré-

(1) *Ps.* CI, 27, 28.

sente est stable, et cette stabilité est le partage de la cité céleste. Il participera donc justement à cette permanence, celui qui y court en s'écriant : Nos pas étaient fermes dans les parvis de Jérusalem ; — car tout est constant où rien ne passe. Veux-tu demeurer aussi ? veux-tu ne point passer ? cours jusque-là. Cet être identique et constant, nul ne l'a de soi-même..... Tout ce que le corps est n'est rien de tel... Il est sujet au changement des âges, des lieux et des temps : il change par les maladies et les dépérissements charnels. Il n'est point stable en soi. Les corps célestes aussi ont leurs changements, et des changements inconnus. Ils changent de lieux, ils vont de l'un à l'autre ; ils montent de l'Orient à l'Occident, et suivent une courbe qui les ramène à l'Orient : ils ne sont point stables, ils ne sont pas l'un et le même. L'âme humaine aussi est sans constance. Quels pensers divers et variables ! quelles voluptés la troublent ! quelles passions l'agitent et la déchirent ! Que dis-je ? l'esprit de l'homme, l'esprit raisonnable est changeant. Il n'est pas l'un et le même. Tantôt il veut, tantôt il ne veut pas ; tantôt il sait, tantôt il ne sait pas ; tantôt il se souvient, tantôt il oublie : donc personne

n'a de soi l'être identique et constant. Celui qui a voulu l'avoir de soi, comme s'il était à lui-même son unité, celui-là est tombé. L'Ange devenu Démon a présenté à l'homme la coupe de son orgueil: sa jalousie a renversé l'homme, qui était stable. L'un et l'autre a voulu être sa propre stabilité... tous deux ont rejeté le Seigneur qui l'a en soi, cet un à qui le prophète dit : « Vous changerez tout, et tout sera changé; mais vous, ô Dieu, vous êtes toujours le même (1)! »

Tout passe donc, le monde et l'homme; mais ce qui distingue l'homme, c'est qu'il répugne à passer. Mobile avec tout le reste, mais autrement que tout le reste, il souffre de cette triple mobilité infligée à son corps par l'âge et la douleur, à son âme par les passions, à son intelligence par l'erreur. Il souffre d'autant plus qu'il a horreur de se tromper, d'être trompé, de douter, d'être éphémère de science, de bonheur et de durée. Il aspire à vivre, à connaître à aimer; il aspire en un mot à se posséder lui-même dans l'unité : car tout cela, mortalité, passions, doute ou ignorance, n'est que manière différente d'être dépossédé de soi, de ne

(1) *Enarrat. in Ps.* CXXI, 6.

point s'appartenir ou d'appartenir à tout plutôt qu'à soi. L'homme, en effet, n'échappe pas moins à lui-même par l'illusion des sens ou le caprice des opinions, que par la mort. Les vagues du temps qui emportent sa vie ne se jouent pas de lui avec autant d'insolence que la passion qui met son âme en lambeaux ou que l'erreur qui disperse à tout vent de doctrine la poussière de ses pensées. C'est une grande humiliation sans doute que les années en viennent à le dépouiller de sa personne visible; mais quelle plus grande humiliation que de perdre les rênes de son esprit et de son âme, à ce point que l'un et l'autre s'emportent hors de lui, et qu'il soit comme exproprié de ce qu'il y a de plus intérieur à lui ?

La conscience interrogée loyalement s'accorde aux enseignements de la foi pour montrer, dans ces distractions violentes, dans ces dissipations multiples qui se partagent notre être, le trait caractéristique de notre disgrâce ; et au contraire, dans l'apaisement recueilli, qui restitue l'homme à lui-même en ordonnant au vrai sa connaissance et son amour, la condition la plus essentielle peut-être de sa félicité.

Et dès ici-bas, quel est l'acte de connaître

qui n'ait déjà pour fin un certain repos dans la vérité? Plus sages et plus éclairés que les utopistes du progrès, les anciens philosophes définissaient la science « une situation immobile de l'âme fixée par l'évidence de la Raison (1). » Loin d'admettre une vérité à jamais insaisissable dans ses transformations continues, chimère qui implique celle d'une science éternellement à naître ou éternellement à faire, loin de placer les évolutions normales de la pensée dans cet éternel *devenir*, ils demandaient manifestement à l'étude du vrai cette paix, cette quiétude sereine après laquelle toute intelligence soupire. Car « l'esprit humain ne trouve jamais le repos que dans la connaissance pleine et entière des choses. » C'est un savant de nos jours qui parle ainsi, ajoutant aussitôt : « C'est cette inquiétude du vrai, mouvement continué d'une impulsion divine, qui fait sa force dans le travail et sa joie dans la découverte (2). » Le fait est certain, et toutes les dénégations sont vaines. L'esprit ne se repose que lorsqu'il a trouvé ce qu'il cherchait ; et il ne cherche

(1) Théodoret, *de Thérap.* (1er discours) *De la foi.*

(2) *Éloge de M. Blainville, Élog. hist.* par P. Flourens, t. Ier.

que pour trouver où se reposer. Toute recherche prétend à l'apaisement d'un besoin ou d'un désir ; et de tous nos besoins le plus profond, de tous nos désirs le plus ardent, n'aspire à rien moins qu'à un apaisement absolu. Ce sera donc la félicité de l'esprit, qu'il ait enfin toutes ses puissances réunies dans le sein de la Vérité, qu'il la possède et s'y repose. Leibnitz a dit : « Il faut avoir toujours l'esprit en repos... et cette assiette de l'esprit est ce qui fait la félicité de l'âme (1). » Et d'où pourrait donc venir cette ferme assiette, sinon de la conviction intime des vérités éternellement stables et qui assurent à nos destinées le partage éternel de cette stabilité ?

Comme les esprits les moins inquiets sont les plus rapprochés de la lumière, les cœurs les plus calmés sont les plus voisins d'être heureux. Déjà, par l'amour, ils touchent à la vérité

(1) *Lettres et Opuscules inédits* de Leibnitz, publiés par M. Foucher de Careil. Paris, 1854, in-8, p. 242.—Je veux encore citer ici ces belles paroles de M. Biot aux funérailles de M. Brifaut : « Sa mort a été calme. Son esprit grave et doux s'y était préparé par les pensées pieuses qui soutiennent l'homme dans cette dernière épreuve, et, le détachant des misères de la vie, *lui montrent le ciel comme un asile où il trouvera le repos et la vérité.* »

qui « les rend libres (1), » qui leur donne la force de se recouvrer, de se ramener en soi et d'y demeurer. Car les passions « affinent (2) » l'homme par une double « tromperie : » la promesse d'un repos plus ou moins éloigné dans la satisfaction qu'il se propose, et l'image d'une certaine liberté. Or, c'est là le secret de leur pouvoir, de reculer insensiblement les perspectives désirées, en sorte que l'homme s'agite sans cesse et jamais n'arrive ; et c'est aussi leur adresse de se saisir de lui sous cet appât d'indépendance dont elles l'amusent. Montaigne représente au vif ce dernier degré de la servitude, qui va dans la passion jusqu'à suspendre la vie de la raison et de la conscience. « Je la sentoy naistre, » dit-il, « croistre et s'augmenter.... et enfin tout voyant et vivant, me saisir et me posseder, de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commençoit à paroistre aultre que de coustume : je voyoy evidemment grossir et croistre les advantages du subject que j'alloy desirant, et les sentoy aggrandir et enfler par le vent de mon

(1) *Veritas liberabit vos.*
(2) Expression de Montaigne.

imagination... mon discours et ma conscience se tirer arriere : mais ce feu estant evaporé, tout à un instant, comme il arrive soubs la clarté d'un esclair, mon âme reprendre une aultre sorte de veuë, aultre estat et aultre jugement (1). » « Les passions, » dit admirablement Bossuet, « ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie (2). » Cette remarque comprend toutes les passions, celles de l'esprit, celles du cœur. L'ardeur insatiable de connaître, comme le désir effréné de posséder, a une infinité, et aspire à l'infinité, lors même qu'elle s'égare dans la variété contingente et multiple. La perfection de l'intelligence n'est pas, en effet, dans les agitations de la curiosité, mais dans la tranquillité de la certitude ; la perfection du bonheur n'est pas dans le trouble de la passion, mais dans la liberté de l'amour. L'âme ne se répand sur ce qui passe que parce qu'elle ne trouve pas ce qui demeure : si elle le trouvait, elle ne chercherait plus, elle demeurerait. Or, il n'y a rien dans les régions

(1) *Essais*, liv. II, chap. XII. Paris, 1793, in-8, t. II, p. 384, 385.

(2) *Sermon sur la nécessité de la pénitence*, Œuvr. compl., t. XI, p. 375, édit. Versailles.

du temps et de l'ordre actuel qui permette à l'âme de demeurer : ni l'immensité de la nature, et ses magnificences, et l'inconcevable richesse de ses phénomènes, qui ne seront jamais que le voile odieux d'un impénétrable PAR DE LA ; — ni la science humaine, si infatigable à reculer ses limites, si impuissante à les abattre; ni la justice humaine, « imperceptible goutte de rosée, comparée à sa source intarissable (1); » — ni l'espace sans bornes, ni la suite des siècles, pur néant qu'un coup d'œil épuise; — ni les vertus de la terre et des cieux, ni les âmes réunies des justes et des anges ne pourraient fournir à notre âme assez de lumière, assez d'amour. Rien enfin ne saurait ici-bas s'offrir à l'homme, qui lui fasse dire : « C'est assez ! il est bon de demeurer ici ! » Il ne faut donc pas moins que Dieu, pour qu'il s'arrête, ralliant au centre éternel de la vie ses affections et ses pensées errantes. Là, son être dispersé se recompose ; il rentre sous sa propre puissance, il se possède à jamais, car il se retrouve en Celui qui ne peut nous rendre à nous-mêmes qu'à la condition de se donner lui-même

(1) Aug., *Enarr. in Psal.* CXXII.

à nous; et Dieu ne se donne pas, sans apporter avec lui sa vérité, sa puissance; sa liberté, qui affranchit ceux qu'il aime; son amour, qui reçoit dans sa paix ceux qu'il affranchit. On ne demeure donc en soi qu'autant qu'on demeure en Dieu, et cette stabilité, libre, profonde, recueillie, appuyée à la permanence divine, c'est le repos inaltérable dans la lumière et l'éternité.

II

Que fera-t-on dans la vie future?

Mais cette félicité surnaturelle passe tellement l'homme esclave des sens et de la fatalité terrestre, que, disputant contre ses plus intimes désirs, il conteste la possibilité d'un état où sa misère actuelle ne puisse plus l'atteindre. Son âme appesantie va jusqu'à craindre que l'ennui ne pénètre dans le séjour de la liberté

et de la gloire : et cette crainte misérable le réconcilie en quelque sorte avec l'épreuve dont il rêve la perpétuité, quand tous ses efforts en ce monde en appellent la délivrance. Voilà, en effet, l'étrange dilemme qu'il se pose : Comment fuir l'ennui, dès que l'action cesse? Comment agir, dès que cesse la Nécessité? Car « la Nécessité est la mère de toutes les actions humaines. » *Omnium enim actionum humanarum mater necessitas* (1). « Que fera-t-on dans la vie future? demande Saint Augustin. A qui rompre le pain, là où personnne n'a faim? A qui donner à boire, là où personne n'a soif? Qui vêtir, là où tous sont revêtus de l'immortalité? Quel hôte sans asile, quel voyageur recevoir sous son toit, là où tous vivent dans leur patrie? Quels malades visiter, là où tous possèdent la plénitude de la santé et de la force? Quels morts ensevelir, là où l'on vit à jamais? Quels adversaires réconcilier, là où toutes choses sont dans la paix? Quels affligés consoler, là où règne une éternelle allégresse? Ainsi toutes les misères cessant à la fois, cesse-

(1) Aug., *Serm.* X, *in Ps.* XL. *Nova Patr. Biblioth.* a Card. Maio *edit.*, t. I, p. 20. Romæ, 1852, in-4.

ront les œuvres de miséricorde. Que fera-t-on donc ? » Et il ajoute : « Quoiqu'il soit plus facile de dire ce qui ne sera pas alors, que ce qui sera, je sais cependant que nous ne dormirons pas dans le désœuvrement. Car le sommeil aussi n'a été donné à l'âme que comme un soutien de sa faiblesse. Une perpétuelle action, le perpétuel ébranlement des sens mortels, accablerait, en effet, ce corps fragile, si cette fragilité ne se réparait dans l'assoupissement des organes pour supporter de nouveau les agitations accoutumées, et si le sommeil n'était déjà comme un prélude au renouvellement de l'homme par la mort. Là, il n'en sera pas ainsi; car où la mort n'est pas, l'image de la mort ne saurait être. Et pourtant, que personne ne laisse entrer en soi la crainte de l'ennui, à cette pensée d'une veille éternelle, et éternellement inactive...

« Ce que je puis dire sans témérité parce que je le dis sous l'autorité de l'Écriture, c'est que toute notre action sera un *Amen* et un *Alleluia* sans fin. Ici encore n'allez pas vous laisser contrister par un sentiment charnel, vous figurant quelqu'un de vous, immobile, disant chaque jour cet *Amen*, cet *Al-*

leluia, et dépérissant d'ennui, et tombant de sommeil à ce refrain et aspirant à se taire, en sorte que la vie ne lui soit plus qu'un objet de mépris et de dégoût; n'allez pas vous dire aussi : Quoi! répéter sans cesse l'*Amen* et l'*Alleluia*? et comment y tenir?... Je m'explique : nous le dirons, non par des sons qui passent, mais par l'élan affectueux de l'âme : *Amen* ou voilà la vérité, *Alleluia*, louez Dieu. Toutes nos démarches dans l'ordre actuel ne sont, pour ainsi dire, que les figures des réalités sous une représentation corporelle, et comme un sentier où nous marchons par la foi. Mais Dieu est la vérité sans changement, sans défaillance, sans progrès, sans déchet, sans accroissement et sans mélange, qui demeure à jamais incorruptible : or, lorsque nous verrons face à face ce que nous voyons aujourd'hui en énigme et par un miroir, ce sera d'un tout autre et ineffablement autre amour que nous dirons : Voilà la vérité! Et nous dirons aussi : Louanges à Dieu! dans un rassasiement insatiable. Rassasiement, car rien ne manquera; et rassasiement en quelque sorte insatiable, car ce qui fournira toujours fera nos délices. Autant donc que tu seras insatiablement rassasié de la vérité

autant par cette vérité insatiable tu diras : C'est la vérité (1). »

Saint Augustin compare encore la vie éternelle à un festin, sur ce texte de l'Écriture : « Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et viendront se reposer au banquet avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume de mon Père. » Cette couche qui les recevra, c'est le repos sans fin ; cet aliment qui les nourrira, c'est la vérité immuable ; ce banquet, en un mot, c'est la vie éternelle ou la connaissance même. Car « voilà la vie éternelle, » dit le Seigneur, « c'est qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. »

Le Sauveur fait consister la suprême félicité à le connaître tel qu'il est : *Ostendam meipsum illi*. Et cette connaissance sera d'autant plus délicieuse et d'autant plus parfaite, que notre loisir sera plus profond. Et quand viendra ce loisir, si ce n'est lorsque le flot des temps d'angoisses, des temps nécessiteux, sera passé? Ainsi, dès que les époques de l'homme terrestre seront entièrement révolues, et le jour de

(1) *Serm.* CCCLII, 28, 29, 30.

l'homme céleste parfaitement accompli, notre vision sera parfaite, parce que nos loisirs seront parfaits. La corruption et l'indigence étant évanouies dans la résurrection, quel serait désormais le but du travail? Semblable à l'hôte qui nous dirait : « Couchez-vous et mangez, » le Seigneur nous dit : « Reposez-vous et voyez. » Dans ce repos, nous le verrons tel qu'il est, et en le voyant nous le glorifierons. Et notre louange remplira le jour unique, le jour éternel. « Et telle sera la vie des saints, » ajoute le même Père, que cite et traduit Bossuet (1), « telle l'action de leur paisible inaction. Là, il y aura une grande stabilité, et l'immortalité même de notre corps sera attachée à la contemplation de notre Dieu. » Il dit encore : « Devenus semblables à lui, et comme lui supérieurs à toute défaillance, notre louange sera sans lassitude comme notre amour. Et comme notre amour sera éternel en présence de cette éternelle beauté, ne craignez pas de ne pouvoir toujours louer Celui que vous pourrez toujours aimer (2). »

(1) *Serm. pour la fête de tous les saints, Œuvr.*, t. XI, édit. Versailles, p. 97. — Aug., *ibid.*, n. 30.

(2) Stabilitas enim magna ibi, et ipsa immortalitas jam cor-

Ainsi répondait saint Augustin aux chrétiens d'Hippone, simple et grossier troupeau. Le sens charnel leur avait suggéré des doutes puérils; mais l'âme se relevait en eux par la foi jusqu'à l'intelligence, et ils goûtaient les réponses de leur évêque. Elles feront peut-être sourire les grands philosophes de nos jours, platoniciens ou panthéistes. — Et que nous importe? Leur confiance hautaine ne nous est pas moins connue que la stérilité de leur gnose et leur profonde ignorance de l'homme.

Les métaphysiciens du progrès, surtout, dans cette lourde ivresse où les plonge le développement des sciences et leur application de plus en plus complaisante aux améliorations terrestres, poussent si loin l'infatuation de la vie actuelle, qu'ils prennent en pitié l'idée d'une autre vie, libre, intellectuelle, bienheureuse, divinisée; ils la rejettent comme impossible. Ils ne croiraient plus vivre, en effet, s'ils ne sen-

poris nostri suspenditur in contemplationem Dei... Jam similes illi quando deficiemus? quo avertemur? securi ergo simus... non nos satiabit laus Dei (amor Dei). Si deficies ab amore, deficies a laude : si autem amor sempiternus erit, quia illa insatiabilis pulchritudo erit, noli timere ne non possis semper laudare, quem poteris semper amare. (AUG., *Serm.* XXI, *in Ps.* LXXXIII, *Nova Patr. Biblioth.* Romæ, 1852, in-4.)

taient leurs jours harcelés par la Passion, la Curiosité, la Superbe, ces Bacchantes qui leur soufflent incessamment une fièvre qu'ils appellent la vie. Ils ne se croiraient point désaltérés à la source même, dès lors qu'ils seraient guéris de cette soif de connaître, ardente « concupiscence des yeux ; » — souvent admirable dans ses efforts, mais presque toujours petite par son origine, et médiocre dans ses résultats. Déplorables admirateurs des civilisations matérielles, ils n'aperçoivent plus le collier de fer de la Nécessité, qui les flétrit. Car, encore une fois, la Nécessité marque tout ici-bas de ses stigmates, tout — depuis les découvertes les plus raffinées du génie scientifique (1), jusqu'aux actes de la prière (2), jusqu'aux œuvres de la miséricorde ; — ces deux choses sublimes, qui disparaîtront cependant du Royaume futur, où le mal et la misère qu'elles supposent ne seront plus. Où serait donc la raison d'attribuer aux sciences un autre destin ? En est-il une seule ici-bas qui ne soit le témoignage

(1) *Voy.* la note à la fin du livre, page 355.

(2) In patria nullus orandi locus, sed tantum laudandi ; quia nihil deest : quod hic creditur, ibi videtur : quod hic petitur, ibi accipitur. (Aug., *Serm.* CCCLXII, 29.)

et le redressement d'une pénible erreur? Et leur progrès, ce progrès si vanté, n'est-il pas la mesure aussi bien que le traitement d'une maladive ignorance? Où est la science pure et vraiment indépendante de nos misères, pour avoir le droit de survivre à l'abolition de la vie, telle que la chute nous l'a faite? Qu'un souffle balaye ce monde et renouvelle l'homme, tout ce petit amas scientifique, qu'entasse la fourmi humaine, s'évanouit : étude profonde des cataclysmes d'un grain de sable, géométrie sublime des espaces infinis qui ne sont que des infinis de néant; tout cela périra : *Scientia destruetur,* dit l'Apôtre. Car la vue et l'expérience du partiel ne peut mériter en quelque manière le nom de science qu'autant que le parfait demeure voilé. Mais, à l'avénement du parfait, le partiel doit être anéanti : *Cum autem venerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est* (1). A l'apparition des divines clartés, toute cette science du partiel, dont s'éblouissent ici-bas nos yeux d'insecte, aura moins d'être qu'une petite nuée qui se dissipe. Vainement prétend-on l'étendre et l'enfler par

(1) I *Cor.*, XIII, 8, 9, 10.

les développements qu'elle devra recevoir d'une succession d'existences à l'infini (1). Car, quelque accroissement de richesses qu'on lui prête, par hypothèse, dans la série de ses évolutions à venir, elle n'en sera pas moins toujours, aux yeux de l'homme, comme n'étant pas, comparée à cette fin qu'il convoite invinciblement et que les sophistes lui dénient : la claire vue de la vérité, la possession de l'infini lui-même.

Ces philosophes qui repoussent la promesse d'une condition intellectuelle affranchie des efforts du labeur pénal, ne conçoivent pas mieux un bonheur que la parole divine annonce aux élus, pur des jouissances animales : tant ils sont attachés de cœur, ces grands indépendants, à la chaîne de la fatalité matérielle! Quelque chose leur manquerait, là où rien ne manque, si une certaine déesse qu'ils cachent toujours sous les plis de leurs systèmes, la déesse Vénus, transformée décemment en Vénus-Uranie, ne les accompagnait dans le Royaume futur, pour rompre la monotone éternité des

(1) Supposition inconciliable d'ailleurs avec le dogme humanitaire de l'extinction de la mémoire individuelle.

joies célestes. Vœu spirituel! et que saint Augustin rencontrait aussi dans l'âme de ses rudes auditeurs. N'en déplaise à la loi du progrès, les paroles que le saint docteur adressait à cet égard au peuple du cinquième siècle réfutent encore à merveille les grands esprits du dix-neuvième. — Voici ces paroles, telles que Bossuet les a traduites :

« Quand on dit que tout le reste nous sera désormais soustrait, et que Dieu fera le sujet continuel de notre délectation, l'âme, accoutumée à se délecter dans la multiplicité des objets, se trouve comme angoissée. Cette âme charnelle, attachée à la chair, dont les ailes, engluées par ses mauvaises cupidités, l'empêchent de voler vers Dieu, se dit : De quoi jouirai-je, quand je ne mangerai, ne boirai, ni ne vivrai plus avec une femme? Quel plaisir me restera-t-il alors? — C'est la maladie et non la santé qui vous fait goûter ce plaisir imaginaire. Les malades sont sujets à certaines envies : ils brûlent d'ardeur pour une telle eau, pour un fruit de telle espèce, et les souhaitent si passionnément, qu'ils s'imaginent devoir jouir de l'objet de leur désir. La santé revient, et ces appétits s'évanouissent. Le malade com-

mence d'avoir du dégoût pour les choses qui lui causaient un appétit si immodéré, parce que ce n'était pas lui, mais la fièvre, mais la maladie qui cherchait ces choses. Or, comme il y a beaucoup de désirs de malades que la santé dissipe, ainsi l'immortalité enlève toutes les cupidités, parce que notre santé consiste dans l'immortalité. — L'espérance nous allaite, nous nourrit, nous fortifie (1). » Mais c'est déjà faire un pas vers la santé, que de tendre les bras à l'espérance!

(1) Quando dicitur quod cætera subtrahuntur et solus Deus erit quo delectemur; quasi angustatur anima quæ consuevit multis delectari, et dicit sibi anima carnalis, carni addita, visco malarum cupiditatum involutas pennas habens ne volet ad Deum, dicit sibi : Quid mihi erit ubi non manducabo, ubi non bibam, ubi cum uxore non dormiam? Quale gaudium mihi tunc erit? Hoc gaudium tuum de ægritudine est, non de sanitate... Sunt quædam ægrotantium desideria : ardent desiderio aut alicujus fontis, aut alicujus pomi; et sic ardent ut existiment quia..... frui debeant desideriis suis. Venit sanitas, et perit cupiditas : quod desiderabat fastidit; quia hoc in illo febris quærebat..... Cum multa sint ægrotantium desideria quæ ista sanitas tollit..... sic omnia tollit immortalitas, quia sanitas nostra immortalitas est. » Spes lactat nos, nutrit nos, confirmat nos. (S. Aug., *Serm.*, CCLV, 7.)

III

Ceux qui craignent la monotonie dans le bonheur à venir peuvent-ils arguer de la grande variété des occupations ou des plaisirs qui les attachent à la vie présente?

Le besoin d'une variété changeante et d'une inquiète activité est la misère de notre exil et non la loi de notre nature : c'est la fièvre de l'homme tombé; et même, dès ici-bas, les premières brises de la liberté divine en tempèrent l'ardeur. Plus l'intelligence s'étend, plus l'âme s'épure, plus ce besoin s'apaise, et à proportion qu'il s'est ralenti, le niveau de la vie s'est élevé. Mais il n'est pas nécessaire d'aller demander à des cœurs touchés de la grâce la preuve de cette vérité; elle se rencontre aussi, dans l'ordre naturel, sur les plus nobles sommets de l'existence. L'aube splendide et pure de l'amour humain n'enveloppe-t-elle pas comme un pressentiment de l'infini, avec tous les rêves d'une immuable éternité? La pensée n'a-t-elle pas ses extases? Ne se repose-t-elle

pas avec délices dans la contemplation prolongée de ses chefs-d'œuvre? Et ce ravissement silencieux de l'homme au sentiment de l'admiration, calme comme la sagesse, doux comme l'amour, et qui domine le temps, n'est-ce pas une ombre, sur la terre, du chaste et placide bonheur de l'âme, en présence de l'idéale beauté? Or, pour produire en nous une certaine durée de cette félicité intellectuelle, qui est, pour ainsi dire, le coin d'azur par où le ciel laisse entrevoir, comme en un sourire, le mystère des joies sans fin dans l'apaisement éternel, peu de chose suffit : il ne faut qu'une page, qu'un mot, qu'un son, qui réveille au fond de notre cœur des notes endormies; il ne faut qu'un lambeau de toile où vive encore un trait immortel, un débris de quelque pierre façonnée de la main d'un homme à l'image de la vie; et de ces restes, de cette page, de ce son, un esprit méditatif fera le long entretien de ses rêveries et l'aliment perpétué de ses jouissances; et quand il nous est enseigné que cet état de sérénité lumineuse ne sera plus une extase passagère, parce que, sortis du temps et de la mort, nous serons devenus capables de l'éternité fixe, et que toutes les forces de notre

intelligence et de notre âme seront dilatées comme notre amour, non plus en présence d'une beauté mortelle, d'une harmonie fugitive, d'un fragile chef-d'œuvre de la pensée, mais à la source vive et rayonnante de toute pensée, de toute beauté, de tout chef-d'œuvre; au centre même de l'harmonie et de la vie; comment supposer que l'homme puisse être, à ce comble de félicité, assez malheureux; au sein d'une telle lumière, assez aveugle; après le dépouillement de sa corruption, assez pervers; et, dans l'embrassement de l'amour infini, assez odieux, pour se lasser de tant de gloire jusqu'à en désirer la fin!

Monotonie! s'écrie-t-on. Mais quoi! On vient de le voir, le besoin de la variété est-il si grand dans l'homme, dès qu'il cesse d'être insensé? Que dis-je? Dans son délire, quel que soit ce délire, ses divertissements mêmes sont-ils si variés? Car, sans parler de l'immense multitude de ces destinées attelées presque sans relâche à la plus pesante uniformité, que faut-il pour occuper ou distraire tant de gens d'un état soi-disant supérieur? Ah! s'il y fallait tant de raffinement et de nouveautés, ce monde ne s'y prêterait guère, et au bout de peu d'années

l'on mourrait d'ennui inévitablement. Ils vivent donc, et de toute leur âme, à moins de frais. Les uns sont tout entiers dans une risible ambition; les autres, dans une curiosité futile; d'autres ont fait d'une mauvaise pensée tout le sérieux, et d'un refrain cynique toute la poésie de leur vie; et en voilà assez pour remplir leurs jours jusqu'à la mort! Et l'on s'imagine que la présence divine ne saurait suffire à l'âme! et l'on doute que Celui qui est assez grand pour avoir fait à l'homme l'incomparable don de connaître, de vouloir, d'aimer, et le don plus incompréhensible peut-être de garder ou de ruiner librement une si magnifique nature; on doute que Celui qui est, soit assez riche de sagesse, d'amour et d'infinité, pour fournir à la créature relevée, au delà de tous les désirs de son intelligence, de toutes les aspirations de son amour, de tous les élans de son être, au delà de toute mesure et de toute durée! Et ce bonheur est trouvé médiocre d'embrasser Dieu d'une « contemplation ardente et pure (1) », de se voir clairement dans son ineffable lumière.

(1) « Embrase-toi de l'amour et du désir de l'éternelle vie des saints, où l'action sera sans effort et le repos sans désœuvre-

et d'y voir avec soi toutes les saintes âmes, toutes les âmes bien-aimées! Et des créatures, qu'une monotone bagatelle occupe et intéresse pendant des années entières, repousseront la toute-puissante bonté qui se baisse vers elles, se croyant assez immenses pour contenir, pour épuiser jusqu'à l'ennui les trésors de la Divinité même! Quel excès de déraison!

— L'ennui, dit un écrivain célèbre, n'entre que dans les âmes vides. — Il n'entre assurément jamais dans les âmes pleines : fussent-elles pleines

ment, où la louange offerte à Dieu sera tout à la fois sans fin et sans ennui, où l'âme ignorera le dégoût comme le corps la fatigue, où il n'y aura plus de besoin qui te donne ou le désir d'être soulagé toi-même ou l'empressement de soulager ton frère. Dieu sera toutes nos délices et la société de la cité sainte, vivant en lui, vivant de lui, dans la sagesse et la béatitude; car nous deviendrons, suivant la ferme espérance que nous devons à sa promesse, « égaux aux anges de Dieu » (MATTH., XXII, 30), et, comme eux, nous jouirons enfin, par la claire vision, de cette Trinité vers laquelle nous marchons aujourd'hui par la foi; car nous croyons ce que nous ne voyons pas encore, afin que le mérite même de cette foi nous rende dignes de voir et de posséder ce que nous croyons; que cette égalité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, l'unité de la Trinité et la Trinité dans l'unité de Dieu ne soit plus le mystérieux enseignement de la foi sous le voile d'expressions sensibles et de syllabes sonores, mais l'aliment de la plus pure, de la plus ardente contemplation dans les profondeurs du silence. » (S. AUG., *de Catechiz. rudibus*, cap. XXV, 47. Opp., t. VI, p. 342.)

d'elles-mêmes, tant que dure cet enivrement de soi (et quelques-uns ont la triste constance de le porter jusqu'au tombeau), ce mal est conjuré. S'il est ainsi, n'est-ce pas une hypothèse d'une inconcevable absurdité, que l'ennui puisse atteindre l'âme remplie de Dieu; l'âme qui sait et qui voit, qui admire et qui aime; l'âme qui recouvre, comme par surcroît, tout ce qu'elle avait perdu; qui possède enfin, dans la plénitude de la vie, cet idéal éternel auquel elle n'a cessé d'aspirer sur la terre, et dont les fugitifs éclairs ont été les plus heureux et les plus sublimes moments de ses jours mortels!

— Mais comment désirer un ordre d'existence dont on peut à peine se former une idée, qui passe les sens, et dont on ne saurait avoir l'avant-goût sans une transformation anticipée de tout l'homme? Comment aspirer à quelque chose que l'œil n'a pas vu, que l'oreille n'a pas entendu, et que le cœur ne peut comprendre?

— Et d'abord, si le monde actuel était encore en puissance, quel esprit créé en aurait un concept distinct? Oui, si par hypothèse, avant l'apparition de l'homme terrestre, une âme destinée à venir ici-bas, eût été informée mira-

culeusement qu'il y aurait une vie, dont le début serait une déchéance, et qui ne roulerait à travers les temps que dans un cercle perpétuel de passions et de ténèbres, traversées de quelques éclairs; une vie où le bonheur ne serait qu'un nom; la connaissance, une lueur; le travail, une angoisse; où la vérité ne se montrerait que sous un voile à l'œil malade; où le Dieu éternel et infini ne serait pendant des siècles qu'une idée livrée aux contradictions de la fausse religion et des fausses philosophies; qu'après la venue d'un Juste Sauveur, et l'effusion sur la terre de son sang et de sa doctrine, l'impiété y vivrait encore et y vivrait jusqu'à la fin; que les mêmes passions fouleraient aux pieds le sang d'un Dieu, comme les mêmes erreurs se joueraient de sa doctrine; que pendant une suite de jours inconnue, la destinée humaine se débattrait dans ce monotone enlacement du sophisme et du vice; l'intelligence, même amie de la vérité, traînant toujours après soi le faux, comme le corps grossier traîne son ombre; ne découvrant rien qu'à travers ces vapeurs qui l'offusquent, n'avançant jamais qu'à l'aide d'arguments lentement déployés, comme le reptile déroule ses

anneaux ; n'ayant enfin, ô suprême indigence! qu'une langue ténébreuse et morte pour s'entretenir de son Dieu, pour annoncer la lumière et la puissance! — l'âme dont je parle aurait-elle donc admis sans surprise qu'une telle vie fût possible, et surtout qu'elle dût inspirer un tel attachement, que des hommes dédaigneux de l'espérance, incrédules à la gloire, ne comprendraient d'existence par delà, que sous la raison de la triste activité de ce monde, continuée à l'infini? En vérité, il répugnerait beaucoup plus de prévoir l'ordre actuel dans sa nébuleuse et sanglante atmosphère, qu'il ne répugne d'espérer l'ordre futur sous l'accomplissement des promesses éternelles.

IV

La vie future est la conciliation de l'activité la plus libre et du repos le plus profond.

Que penser de ces craintes imaginaires d'une béatitude éternellement désœuvrée, et de ces protestations élevées contre la parole divine,

au nom du progrès et du besoin d'activité inhérent à l'essence de l'âme? — Quel aveuglement et quel délire! Où est donc le *progrès*, dans le système des philosophes, dont il est le fétiche? Où peut-il être assigné, dans cette fatale et inutile tendance du fini vers l'infini, que l'on suppose *asymptotes* l'un à l'autre (1)? dans ces lamentables migrations à travers des siècles et des espaces, où l'âme n'a qu'une certitude, c'est que quel que soit le degré d'approximation où elle arrive par l'effort de sa vertu, la misère de sa nature lui interdit l'union, l'indissoluble union avec la vérité! et que cette chance funeste de déchoir d'un état relatif de perfection et de bonheur la suit à jamais dans cette série d'existences qui pourront toujours prétendre au parfait, et qui seront toujours trompées? Où est le progrès, dans cette inflexible condition où la trame de la vie, perpétuellement rompue, emporte avec elle la rupture sans cesse douloureuse, et sans cesse renouvelée, des meilleurs desseins et des plus saintes affections du cœur (1); où l'igno-

(1) Ce principe extrême ne sert qu'à introduire l'extrême contraire qui affirme l'*identité*.

(2) « Il ne peut y avoir aucun terme aux épreuves des âmes;

rance de la destinée individuelle après la mort, épouvantable anxiété pour l'homme mortel, demeure impitoyablement suspendue sur la misérable et vagabonde éternité de l'âme? Où est le progrès, dans cette loi qui nous fait si étrangement dupes de la vérité, de la félicité et de la vie, que nous ne nous lassons pas plus de les poursuivre qu'elles ne se lassent de nous échapper? Véritable course au néant; car dès là que l'infini ou Dieu se dérobe, ce que l'on atteint, ce que l'on saisit, égale zéro; le moi sans liberté s'évanouit. Il n'est libre en effet, il ne demeure et ne se possède, qu'à la condition de s'arrêter et de se posséder dans l'infini. Donc, pour que ce mot de *progrès* exprime autre chose qu'une aberration sans terme, il faut supposer, ce que les dogmes panthéistes dénient, une possession préalable et solide : car, pour avancer dans la vérité et la vie, il faut y être; il faut, en d'autres termes, que, par un acte incompréhensible de sa puissance et de son amour, l'Infini se communique

elles passeront successivement dans des corps nouveaux pendant toute l'éternité. » (Cit. de *Ciel et Terre* dans *la Vie future*, p. 228.) Telle est donc la sentence prononcée par des philosophes que soulève le dogme des peines éternelles!

lui-même. Hors de lui, sans commerce avec lui, le progrès est un non-sens : abîme d'erreur, qui appelle un autre abîme où le fini et l'infini se confondent dans le développement de l'unique substance : et que devient alors la notion même du progrès? Comment donc ose-t-on réclamer contre les dogmes chrétiens, au nom d'une idole que l'on brise enfin soi-même ?

L'objection tirée du désœuvrement de l'âme et du besoin d'activité essentiel à sa nature, est d'une futilité qui étonne. Comment ne pas s'apercevoir que la doctrine catholique sait le discernement qu'il faut faire entre le désœuvrement et le repos? Et l'absurde confusion du besoin de l'activité avec l'activité elle-même ne revient-elle pas de droit aux sophistes qui se font de leur propre bévue une arme contre l'enseignement de la vérité? Faut-il donc leur apprendre que le repos de l'âme n'est autre chose que le calme dans l'activité, ou l'activité sans trouble, sans fatigues, sans limites, sans douleurs? Supposer l'âme inactive dans l'éternité, c'est supposer, par une contradiction ridicule, l'âme tout à la fois dans la plénitude de la mort et dans la plénitude de la vie. Elle

n'a pas été créée avec le besoin de l'activité, car elle n'a pas été créée avec le besoin de la vie; elle est sortie des mains de son auteur vivante et active; l'activité c'est sa vie même; et le besoin de l'activité, comme tout besoin, n'a d'autre origine que la privation, ou l'obstacle à son libre développement. L'obstacle disparu, l'activité disparaît-elle? Autant vaudrait dire que la maladie et la mort cessant dans l'homme, la santé et la vie vont expirer avec elles. Et depuis quand voir, entendre, aimer, même en cette région « de l'énigme et du miroir, » impliquent-ils une telle paralysie morale? Comment donc supposer que la perfection de la vie de l'âme dans l'intelligence, l'admiration et l'amour, ou la spiritualité la plus vive, soit la suspension de son activité? Tant les esprits-serfs de cette terre répugnent à la condition des libres esprits! Car en ce bas monde, où tout s'efface à nos yeux, où tout s'écoule plus ou moins de notre mémoire, où il n'y a d'autre perpétuité, en quelque sorte, que celle de l'effort et du combat, nous prenons pour l'exercice vrai de notre activité la poursuite désordonnée de tant de leurres divers : et la jouissance, si rare et si

courte, ne se présente guère à notre pensée que comme un moment de quiétude inactive. L'action particulière de l'âme dans la joie de la possession se dérobe à la conscience émue de la lutte passée ou de l'anxiété nouvelle. Que si, dans ces rapides instants où la perfection de la vie intérieure en suspend, pour ainsi dire, le sentiment (1), nous savions porter sur nous-mêmes un regard plus profond, nous verrions éclore en nous comme des générations de lumière, qui, en grande partie viennent s'éteindre dans nos ténèbres actuelles, mais dont quelques-unes survivent, et brillent plus tard sur l'intelligence qui les a conçues spontanément dans son repos. Que les barrières s'abaissent, que le mouvement successif diminue, que la stabilité augmente, nous sentirons pénétrer en toutes nos facultés une puissance nouvelle, à proportion de leur apaisement : car, encore une fois, l'agitation c'est la faiblesse ; la force est dans la paix. Passe donc la figure de ce monde, passe l'esclavage de la Nécessité temporelle, et l'on entre dans cette activité pleine, tranquille, immense, que

(1) Ainsi la santé allége le sentiment de la vie physique.

ne troublent plus ni la mutabilité des objets, ni le tumulte des vains désirs, ni la dissipation de l'intelligence, ni l'infidélité de la mémoire ; on arrive à cette complète appropriation de l'âme à elle-même, où, suivant la belle expression de S. Augustin : « ses pensées cessant de rouler dans ce cercle fatal qui les ramène incessamment d'une chose à une autre, elle embrasse désormais toute sa science sous un seul coup d'œil (1). » Est-il permis de croire que, parvenues à ce comble de la félicité, les âmes élues iront encore de clartés en clartés, qu'elles monteront graduellement comme une échelle hiérarchique de demeures célestes ; que rendues à leurs corps renouvelés dans la gloire, elles parcourront à leur gré les innombrables mondes qui peuplent les profondeurs des cieux ?

Questions curieuses, sans doute, mais qui excèdent peut-être les bornes de ce domaine que l'Église abandonne aux opinions. Toutefois, au fond de ces conjectures mêmes repose

(1) Fortassis etiam volubiles non erunt nostræ cogitationes ab aliis in alia euntes atque redeuntes, sed omnes scientiam nostram uno simul conspectu videbimus. (*De Trinit.*, lib. XV, cap. XVI, 26.)

une vérité certaine, à savoir, que l'ordre à venir sera la parfaite conciliation de l'activité la plus libre et du repos le plus profond. Quel que soit d'ailleurs l'effort de la pensée humaine pour sonder les mystères immenses de la vie future, il ne se peut qu'elle se flatte de dépasser jamais, dans ses conceptions les plus hardies, la hauteur, la largeur et la profondeur des promesses infaillibles, sous ces paroles si divinement simples : « Nous le verrons comme il est. » — « Nous verrons face à face. » — « Je connaîtrai alors, comme je suis connu (1). » — Que pouvons-nous concevoir au delà d'une telle espérance ? « Les souffrances du temps, ajoute le texte sacré, n'ont aucune proportion avec la gloire qui sera dévoilée en nous (2). » Et qu'y a-t-il en nous, oserai-je dire, qui ait quelque proportion non-seulement avec cette gloire, mais encore avec les humbles enseignements par lesquels le christia-

(1) Videmus nunc per speculum in ænigmate : tunc autem facie ad faciem... Tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. (I *Cor.*, XIII, 12.)

(2) Existimo enim, quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. (*Rom.*, VIII, 18.)

nisme cherche à relever jusqu'à la hauteur de ces promesses notre coupable et grossière humanité? Entre cet *extrême* de bassesse que nous sommes aujourd'hui, et cet *extrême* de gloire qui nous est annoncée, il n'y a de *moyen* que la puissance infinie et infiniment réparatrice, qui peut exalter autant qu'il lui plaît ce qu'elle a su tirer de l'abîme du néant et de la mort du péché. Aussi, lorsque le grand jour sera venu, que toutes ces inquiétudes, que toutes ces questions sur le mode de notre connaissance ou de notre activité au sein de la lumière et de la vie, nous paraîtront vaines ou puériles, si toutefois le premier rayon du soleil éternel n'a pas dissipé au fond de notre mémoire ces traces de l'obscure ignorance !

Quant à ces partisans de la métempsychose et du progrès, penseurs étranges, qui cherchent à embaucher la science moderne au service d'une métaphysique absurde, qu'ils méditent un peu, s'il leur est possible, ces grandes paroles du docteur de la grâce : « Les impies ne font que tourner dans leurs égarements. Asservis aux calculs du temps, ils restent étrangers à la science de l'éternité. » IN CIRCUITU

IMPII AMBULANT ; TEMPORALIBUS SCILICET RATIONIBUS SUBDITI, ÆTERNUM SAPERE NESCIUNT (1).

(1) AUGUST., *Serm.* XCIV, *in octav. Pasch. Nova Patr. Biblioth.* a card. Maio *edit.* T. I, Romæ, 1852, in-4.

FIN DU LIVRE III.

NOTES

NOTES DU LIVRE II

ENTRETIEN Ier

Page 156. « Porphyre racontant les extases de son maître... »

« J'ai été assez heureux pour m'approcher une fois en ma vie de ce divin être, et pour m'y unir. J'avois pour lors soixante-huit ans. C'étoit cette union qui faisoit tout l'objet des désirs de Plotin. Il eut quatre fois cette divine jouissance pendant que je demeurois avec lui. »

PORPHYRE, *Vie de Plotin*, XXIII, *trad. Burigny*. Paris, 1747, in-12, p. 377.

Page 157. « Les sacrifices, les communications des hommes avec les Dieux... »

Voir le *Banquet* de PLATON, discours d'Eryximaque. »

Page 163. « Les justes ne sont point tels par nature... »

V. *Ménon* ou *de la Vertu*, dialogue de PLATON, *trad. Schwalbé*. Paris, 1852, in-12, t. I, p. 395.

Page 163. « Quand la première victime fut sacrifiée, ce fut à l'occasion d'une âme... »

V. PORPHYRE, *de l'Abstinence*, liv. IV. 15. *trad. Burigny.* p. 297.

Page 171. « Platon compare ingénieusement l'influence poétique... »

V. *Ion*, ou *de la Poésie.*

ENTRETIEN III.

Page 193. « Six ou sept mille hommes égorgés... »

« Lorsque Galba fut arrivé à Ponte-Mole, à une grande lieue de Rome, les soldats de la marine, dont Néron avait fait une légion, l'abordèrent avec de grands cris, pour le prier de les confirmer dans cet honneur. Il le leur refusa ou expressément ou en les remettant à une autre fois, ce qui les ayant fait murmurer avec assez de bruit et de tumulte, Galba envoya des troupes de cheval qui se jetèrent sur eux, les firent tous fuir et en tuèrent plusieurs. Il ne fut pas encore content de cette sévérité, et il ordonna qu'on les décimast; de sorte que, selon Tacite, on en massacra plusieurs milliers, et Dion en compte sept mille de tuez, sans ceux qui furent décimez... Ce carnage, arrivé à la première entrée de Galba dans Rome, parut fort odieux et

ne promettre rien de bon pour la suite de ce règne, ni aux autres, ni à Galba mesme, surtout lorsqu'on eût remarqué qu'aussitost qu'il fut entré dans le palais, il se fit un grand tremblement de terre, accompagné d'un bruit extraordinaire et d'une espèce de mugissement. »

TILLEMONT, *Hist. des Empereurs.* Paris, 1690, in-4, tome I, p. 396.

Page 194. « Et recueillaient ardemment les moindres circonstances... »

« Néron, abandonné des Prétoriens, songea à s'aller précipiter dans le Tibre. Enfin il prit le parti de se cacher, et sans se donner le loisir de se chausser, ni de s'habiller, couvert d'un méchant manteau, il monta sur un cheval..., le visage enveloppé et couvert d'un mouchoir, accompagné seulement de quatre de ses affranchis. On marque qu'en mesme temps qu'il partit, un grand éclair luy vint donner dans les yeux et l'effraya. Il se fit aussi un furieux tremblement, comme si la terre eust voulu s'ouvrir, et que les âmes de tous ceux qu'il avoit tuez fussent venues, dit Dion, se jeter sur luy..... On étoit encore dans la nuit... Il vouloit gagner une maison de campagne à une lieue et demie de Rome, que Phaon, son affranchi, luy avoit offerte... Lorsqu'ils en approchèrent, ils se mirent à pied (de peur que le bruit des chevaux ne les découvrist), et quittèrent le grand chemin pour prendre un sentier plein de ronces et d'épines, dont Néron se garantissoit en mettant son

manteau sous ses pieds. Il arriva ainsi à la muraille qui enfermoit la maison. En attendant qu'on le pust faire entrer secrettement, Phaon le pria de se cacher dans un creux d'où on avoit tiré du sable; mais il dit qu'il ne vouloit point estre enterré avant de mourir. Il demeura couché sur la terre parmi des roseaux, afin de n'estre point apperçeu. Il nettoya luy-mesme son manteau tout percé d'épines, et comme il avoit soif, il prit dans sa main de l'eau d'une mare en disant : Voilà donc les liqueurs de Néron.—Pour le faire entrer plus secrètement, il fallut percer un trou de la sablonnière dans la muraille, par où il passa en se traisnant sur les pieds et sur les mains; on le mit dans la chambre la plus proche fort médiocrement accommodée. Il passa ainsi le reste de la nuit et une partie du jour suivant, qui estoit le 11 jour de juin, dans l'effroy qu'on se peut imaginer, croyant au moindre bruit qu'il entendoit qu'on le venoit tuer, sans pouvoir dormir et sans oser parler (un peu haut)... Il avoit toujours dans l'esprit ces paroles d'un ancien poëte : mon père, ma mère et ma femme me commandent de mourir malheureux. Ayant demandé à manger, on lui apporta du pain bis, qu'il mangea selon Dion, car Suétone dit qu'il n'en voulut point.

« ..... Le sénat s'estant assemblé, déclara Galba Auguste..... En mesme temps (il) déclara Néron ennemi public et ordonna qu'il seroit puni selon l'ancienne forme, c'est-à-dire traisné publiquement tout nud, attaché par la teste à un posteau,

fouetté jusqu'à rendre l'âme, précipité de la roche du Capitole, tiré avec un croc et jetté dans la rivière. — On sceut bientost après où il estoit, et on envoya un centenier avec quelques cavaliers pour l'emmener vif... Néron apprit ce qu'on avoit décerné contre luy... Il tira deux poignards qu'il avoit apportez, et puis les remit dans le fourreau, disant qu'il n'estoit pas encore temps..... Il fit creuser une fosse de sa grandeur, y fit mettre quelques morceaux de marbre qui se rencontrèrent, fit apporter de l'eau pour laver son corps et du bois pour le brûler, recommandant sur toutes choses qu'on le brulast tout entier, et qu'on ne laissast point emporter sa teste; et en faisant faire tous ces préparatifs il pleuroit, et disoit souvent : Faut-il qu'un si bon joueur d'instrumens périsse [*Qualis artifex pereo*]? — Ceux qui l'accompagnoient ne cessoient point de le presser de prévenir par une mort volontaire les indignitez ausquelles il alloit estre exposé. Il s'y animoit luymesme; mais il eust voulu que quelqu'un luy en eust donné l'exemple. Enfin ayant sceu qu'on estoit près de le prendre, il se donna un coup de poignard dans la gorge, aidé par Épaphrodite, son secrétaire, que Domitien fit depuis mourir sous ce prétexte. Il estoit déjà à demi mort lorsque le centenier arriva, et voulut arrester son sang en luy disant qu'il venoit pour le secourir. Néron, le regardant avec des yeux qui luy sortoient de la teste et qui faisoient peur, lui répondit : C'est bien tard; est-ce là la foy que vous

m'aviez promise? et il expira..... Sa mort estant asseurée, toute la ville de Rome en fit des réjouissances publiques, et le peuple prit des chapeaux que portoient les esclaves nouvellement affranchis, comme se croyant délivrez d'une dure servitude. On renversa ses statues, et le peuple, de son autorité, fit mourir quelques-uns des ministres de ses cruautez. On ne laissa pas de rendre les derniers honneurs à son corps, et assez magnifiquement, avec la permission d'Icele, affranchi de Galba, qui estoit sorti de prison. Ses os furent mis dans le tombeau des Domices par deux femmes gui l'avoient élevé, et par cette mesme Acté qui avoit esté l'une des premières matières de ses crimes... On remarque que Néron se tua le jour mesme auquel il avoit fait mourir sa femme Octavie (six ans) auparavant. — Les historiens marquent divers prodiges qu'on crut avoir présagé sa mort et la ruine de la maison des Césars..... On prétend que les portes du mausolée d'Auguste s'estant ouvertes d'elles-mesmes une nuit, on entendit une voix qui appeloit nommément Néron; et que la mesme nuit la porte de sa chambre se trouva aussi ouverte. Dion assure qu'il plut du sang sur la montagne d'Albane... On vit des rivières remonter vers leurs sources; et la mer, s'estant beaucoup retirée du costé de l'Égypte, inonda une partie de la Lycie. Un tableau où Néron s'estoit fait peindre de cent vingt pieds de haut, fut brûlé du tonnerre... Il s'estoit fait faire aussi un colosse d'airain de cent dix pieds de haut par un

nommé Zénodore, qui ne cédoit point pour l'art aux plus habiles de l'antiquité.....

TILLEMONT, *Hist. des Empereurs.* Paris, 1690, in-4, t. I, p. 365, 366, 367, 368.

On lit dans Suétone :

« Il courut pour se précipiter dans le Tibre... Il s'arrêta pourtant, et parut désirer une retraite pour s'y recueillir... Phaon, son affranchi, lui offrit une petite campagne, entre la voie Salaria et la voie Nomentana, à quatre milles de Rome. Il monta à cheval, pieds nuds comme il étoit, et en tunique, enveloppé d'un manteau usé (*obsoleti coloris*) et un voile sur le visage, suivi de quatre personnes parmi lesquelles étoit Sporus. Il crut sentir la terre trembler, et ses yeux furent frappés d'un éclair. En passant auprès du camp des prétoriens, il entendit les soldats qui faisoient des imprécations contre lui et des vœux pour Galba. Un passant dit : « Voilà des gens qui poursuivent Néron. » Un autre demanda : « Qu'y a-t-il de nouveau à Rome sur Néron? » L'odeur d'un cadavre fit reculer son cheval sur la route, et son voile étant tomhé, un prétorien le reconnut et le salua par son nom. Arrivé au détour qui conduisoit à la maison de campagne, il renvoya les chevaux, et parvint jusques derrière les murs de la villa au travers des ronces et en mettant ses vêtements sous les pieds. Phaon voulut lui persuader d'entrer dans un creux d'où l'on avoit tiré du sa-

ble, mais il répondit qu'il ne vouloit pas *vivant aller sous terre*, et, en attendant qu'on lui ménageât une entrée clandestine, il prit dans sa main de l'eau d'une mare et la but en disant : Voilà donc les rafraîchissements de Néron!... Apprenant le décret du sénat, il saisit deux poignards et en essaya la pointe, puis les laissa... Tantôt il exhortait Sporus à pleurer et à se lamenter, tantôt il vouloit que quelqu'un lui donnât l'exemple de se tuer. Quelquefois il se reprochoit sa lâcheté et se disoit : « Ma vie est honteuse et infâme, cela ne convient pas à Néron, cela ne lui convient pas. Il faut en de tels moments se décider. Allons, réveille-toi. Οὐ πρέπει Νερονι, οὐ πρέπει· νήφειν δεῖ ἐν τοῖς τοιούτοις· ἄγε, ἔγειρε σεαυτόν. A l'approche des cavaliers qui venoient pour le prendre vivant, il dit en tremblant (ce vers grec) :

Ἵππων μ' ὠκυπόδων ἀμφὶ κτύπος οὔατα βάλλει.

« Au centurion, il dit : « Sero » et « Hæc est fides? »

SUETON., *Nero.*, XLVIII, XLIX.

Page 197. « Je n'ai pu vous dérober aux afflictions... »

Voici le passage de Sénèque :

Quia non poteram vos istis subducere, animos vestros adversus omnia armavi. Ferte fortiter : hoc est quo Deum antecedatis. Ille extra patientiam malorum est, vos supra patientiam. Contem-

nite paupertatem. Nemo tam pauper vivit, quam natus est. Contemnite dolorem : aut solvetur, aut solvet. Contemnite fortunam : nullum illi telum quo feriret animum, dedi. Contemnite mortem : quæ vos aut finit aut transfert. Ante omnia cavi, ne quis vos teneret invitos, patet exitus. Si pugnare non vultis, licet fugere... Ecquid erubescitis? Quod tam cito fit timetis diu.

De Provident., cap. VI, *in fin.*

Page 222. « Et il me tarde de vous faire un récit... »

Ce récit, qui n'est pas tout à fait imaginaire, se rattache d'ailleurs à certaines traditions historiques d'un grand intérêt. Voir la note suivante :

« Saint Paul estant arrivé à Rome avec saint Pierre, comme saint Denys de Corinthe semble l'assurer, ou l'ayant trouvé à Rome, et s'estant joint avec luy, comme le dit saint Astere, il s'employa à instruire les juifs dans les synagogues, et à gagner les payens dans les places et les assemblées publiques. Il se servoit de divers moyens pour communiquer à toutes sortes de personnes les grands biens qu'il leur annonçoit, en leur donnant une connoissance de Dieu toute pure et toute sincère, en leur exposant les règles saintes de la vertu et de la morale chrétienne, en les éloignant extrêmement des danses, de l'ivrognerie et de toutes ces voluptés sensuelles qui sont les compagnes de l'impudicité, ausquelles néanmoins et les peuples et le prince avoient alors une attache pro-

digieuse. Aussi Néron ne put voir sans indignation qu'on introduisît dans Rome une vie si sage et si pure, luy qui eust mieux aimé perdre l'empire que ses plaisirs déréglez. C'est pourquoi il employa toute son autorité pour exterminer celui qui enseignoit cette piété et cette chasteté nouvelle, et ce fut pour ce sujet qu'il mit en prison, et qu'il fit enfin mourir les deux apôtres saint Pierre et saint Paul.

« Saint Chrysostome explique plus en détail ce que saint Astere ne fait que marquer obscurément, car il nous apprend que saint Paul avoit esté, à ce qu'on disoit, saluer un échanson et une concubine de Néron pour les attirer à la foy, et qu'en effet il avoit persuadé à la concubine d'embrasser la véritez qu'il luy enseignoit, et de renoncer absolument au commerce que les loix de la chasteté ne luy pouvoient permettre de continuer avec ce prince; de sorte que Néron, qui estoit passionné pour elle, traita saint Paul sur ce sujet de corrupteur et de vagabond et le fit mettre prisonnier... Il estoit prisonnier lorsqu'il écrivit la seconde fois à Timothée. Saint Chrysostome fait une belle description de saint Paul lorsqu'il parut chargé de chaînes devant Néron...

« La prison ne put pas empescher saint Paul de continuer à instruire cette concubine de Néron dont nous avons parlé, et il ne cessa point de le faire jusqu'à ce qu'il l'eust entièrement convertie. L'échanson se convertit aussi, et le soin que l'apostre prit du salut de ces deux âmes fut la cause

de sa mort, aussi glorieuse pour luy que honteuse pour le tyran. »

Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles, par le sieur DE TILLEMONT. Paris, 1693, in-4, tom. I, p. 318 et suiv.

ENTRETIEN IV.

Page 236. « Si la raison est le don le plus excellent... »

Voici le passage de Cicéron :

Cumque homini sive natura, sive quis Deus nihil mente præstabilius dedisset, huic divino muneri ac dono nihil esse tam inimicum quam voluptatem. Nec enim libidine dominante temperantiæ locum esse omnino, nec in voluptatis regno virtutem posse consistere... Quorsum hæc? ut intelligatis, si voluptatem aspernari ratione et sapientia non possumus, magnam habendam senectuti gratiam, quæ efficeret, ut id non liberet, quod non oporteret.

De Senectute.

Ibid. « Certes la mort ne saurait être fort éloignée... »

Appropinquatio mortis, quæ certe a senectute non potest longe abesse. O miserum senem, qui

mortem esse contemnendam in tam longa ætate non viderit. Quæ aut plane negligenda est, si omnino exstinguit animum, aut etiam appetenda, si aliquo eum deducit ubi sit futurus æternus... At sperat adolescens diu se victurum; quod sperare idem senex non potest. Insipienter sperat... At senex ne quid speret habet quidem. At est eo meliore conditione quam adolescens, cum id quod sperat ille, hic jam assecutus est. Ille vult diu vivere, hic diu vixit. Quamquam, *o Dii boni, quid est in hominis vita diu*... Sed mihi ne diuturnum quidem quidquam videtur, in quo est aliquid extremum. Cum enim id advenerit, tunc illud quod præteriit, effluxit; tantum remanet, quod virtute et recte factis consecutus sis.

De Senectute.

Page 237. « Cette dernière saison de la vie est pour moi pleine de charmes... »

Quæ enim quidem tam jucunda est, ut, quo propius ad mortem accedam, eo citius quasi terram videre videar, aliquandoque in portum ex longa navigatione esse venturus... Quod si in hoc erro, quod animos hominum immortales esse credam, lubenter erro, nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo. Sin mortuus [ut quidam minuti philosophi censent] nihil sentiatur, non vereor ne hunc errorem meum mortui philosophi irrideant.

Ibid.

Page 241. « L'Écriture ne ménage pas les sombres couleurs... »

Memento creatoris tui in diebus juventutis tuæ, antequam veniat tempus afflictionis, et appropinquent anni de quibus dicas : non mihi placent.

Antequam tenebrescat sol, et lumen, et luna, et stellæ, et revertantur nubes post pluviam. Excelsa quoque timebunt et formidabunt in via, florebit amygdalus, impinguabitur locusta, et dissipabitur capparis : quoniam ibit homo in domum æternitatis suæ, et circuibunt in platea plangentes.

Et revertatur pulvis in terram suam, et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.

Ecclesiast., XII, 1, 2, 5, 7.

Page 242. « La colère de Dieu a dévoré nos jours... »

Quoniam omnes dies nostri defecerunt : et in ira tua defecimus.

Anni nostri sicut aranea meditabuntur : dies annorum nostrorum in ipsis, septuaginta anni. Si autem in potentatibus, octoginta anni : et amplius eorum, labor et dolor.

Ps. LXXXIX, 9, 10, 11.

Page 251. « Tu es encore jeune, murmure à notre oreille l'éternel menteur. »

Τέως νεώτερος εἶ, δεῖ σε ἄλλα πολλὰ ἔτη ζῆσαι. Ὅθεν νῦν εὐφραίνου, καὶ μὴ λυπήσῃς τὴν σεαυτοῦ ψυχὴν, καὶ περὶ τὸ γῆράς σου δεῖ͵ σε μετανοῆσαι..... Εἰ γὰρ ἔτι νεωτέρου σου ὑπάρχοντος, καὶ της ἡλικίας σου φριγώσης, ὅτε δύνῃ ὑπομεῖναι πάντα πόνον καὶ ἄσκησιν φέρειν, οὐ μετα-

νοεῖς· ἐὰν γηράσῃς σὺ τὴν ἀδυναμίαν τοῦ γήρους προφασίζῃ;..... Ἀπόλιπε οὖν τὴν ὁδὸν τοῦ Ἐχθροῦ, καὶ ἄκουε τὴν φωνὴν τοῦ ἀληθινοῦ Δεσπότου εἰπόντος· γρηγορεῖτε οὖν καὶ προσεύχεσθε, ὅτι οὐκ οἴδατε τὴν ὥραν οὐδὲ τὴν ἡμέραν.

S. Ephræm., *ad Imitat. proverbior. de Timore Dei*, opp. t. I, p. 110.

Page 252. « Les sens, ces adversaires naturels de la fo.. »

Omnes enim sensus corporis adversantur fidei, si quidem sensus sunt præsentium : Fides vero bonorum tantum futurorum copiam et magnificentiam promittit.

S. Diadochi, episc. Photices, *Cap. de perfectione spirituali*, C. LV.

Page 258. « L'âme méditative cherche la solitude... »

Super etiam solitudines captamus, ne cujus sermo nostris auribus insusurret, et quasi semita quædam inhærentem cogitationi animam abducat a vero atque ab intentione deflectat.

S. Ambros., *de Bono mortis*, 12.

Page 260. « Ah! plutôt esclaves rebelles... »

Sapiens enim cum illud divinum inquirit, absolvit animam suam corpore et ejus ablegat contubernium.

Ibid.

Page 261. « L'homme parfait passe au vieillard... »

Deinde videte quia nullus est carnis nostræ sta-

tus : quoniam infantia avolat in pueritiam : iterum et ipsa migrat in adolescentiam ; quæris pueritiam et non invenis : adolescens fit juvenis; quæris adolescentem, et non est : juvenis fit senex; quæris juvenem, et non invenis : et senex moritur; quæris senem, et non invenis. Non stat ergo ætas nostra : ubique fatigatio est, ubique lassitudo, ubi que corruptio.

S. August., *Enarr. in Psal.* LXII, 8.

Page 261. « Que ce nom de mort ne vous inquiète pas... »

Ideoque mors hæc transitus universorum est... Non igitur nomen te mortis offendat, sed boni transitus beneficia delectent. Quid est enim mors, nisi sepultura vitiorum, virtutum suscitatio..... Quid autem de bono mortis plenius possumus dicere, quam quod mors est quæ mundum redemit.

S. Ambros., *de Bono mortis*, 15.

Page 263. « Que la bénédiction du mourant descende sur moi. »

Benedictio morituri in me veniat [*Job*, XXIX, 13]. Cogitemus semper hunc versiculum, et corde teneamus.

Ibid.

ENTRETIEN V.

Voir *la Consolation de Plutarque à Apollonius.*

NOTES DU LIVRE III

Page 297. « Ne voyons-nous pas que nos années s'écoulent chaque jour... »

Fratres, nonne anni nostri quotidie deficiunt, nec stant omnino? Nam et qui venerunt, jam non sunt; et qui futuri sunt, nondum sunt : jam illi defecerunt, et illi defecturi venturi sunt. In hoc ergo ipso uno die, fratres, ecce modo quod loquimur in momento est. Præteritæ horæ transierunt, futuræ nondum venerunt; et cum venerint, et ipsæ transibunt et deficient. Qui sunt anni qui non deficiunt, nisi qui stant? Si ergo ibi anni stant, et ipsi anni qui stant unus annus est, et ipse unus annus qui stat unus dies est; quia ipse unus dies nec ortum habet nec occasum, nec inchoatur ab hesterno, nec excluditur a crastino, sed stat semper ille dies : et quodvis vocas illum diem; si vis, anni sunt; si vis, dies est; quodcumque cogitaveris, stat tamen : ipsius stabilitatis participat illa civitas *cujus participatio est in idipsum :* merito ergo, quia illius stabilitatis fit particeps, dicit iste qui illuc currit, *stantes erant pedes nostri in atriis Jerusalem*. Omnia enim ibi stant, ubi nihil transit.

Vis et tu ibi stare et non transire? Illuc curre. Idipsum nemo habet ex se. Intendite, fratres. Quod corpus habet, non est idipsum; quia non in se stat. Mutatur per ætates, mutatur per mutationes locorum et temporum, mutatur per morbos et defectus carnales : non ergo in se stat. Corpora cælestia non in se stant : habent quasdam mutationes suas, etsi occultas; certe de locis in loca mutantur, ascendunt ab Oriente in Occidentem, et rursum circumeunt ad Orientem : non ergo stant, non sunt idipsum. Anima humana nec ipsa stat. Quantis enim mutationibus et cogitationibus variatur! Quantis voluptatibus immutatur! Quantis cupiditatibus diverberatur atque discinditur! Mens ipsa hominis, quæ dicitur rationalis, mutabilis est, non est idipsum. Modo vult, modo non vult; modo scit, modo nescit; modo meminit, modo obliviscitur : ergo idipsum nemo habet ex se. Qui voluit ex se habere idipsum, ut quasi ipsi sibi esset idipsum, lapsus est : cecidit angelus, et factus est diabolus. Propinavit homini superbiam, dejecit secum invidentia eum qui stabat. Isti sibi voluerunt idipsum esse; sibi principari, sibi dominari voluerunt : noluerunt habere verum Dominum, qui vere est idipsum, cui dictum est, *mutabis ea, et mutabuntur; tu autem idem ipse es*. Jam ergo post tantum languorum, post tantos morbos, difficultates, labores, redeat anima humiliata ad idipsum : et sit in illa civitate cujus participatio ejus in idipsum.

S. August., *Enarr. in Ps.* CXXI, 6.

Page 302. « Toute recherche prétend à l'apaisement d'un besoin ou d'un désir. »

Suivant Fontenelle, les sciences ne sont guère qu'une satisfaction ou un soulagement dans la condition de *nécessité* où nous sommes. *Considérées de plus haut*, elles sont comme un exercice et une préparation pour l'intelligence à un ordre de réalités supérieures et divines.

« Nous avons une lune pour nous éclairer pendant nos nuits; que nous importe, dira-t-on, que Jupiter en ait quatre? Pourquoi tant d'observations si pénibles, tant de calculs si fatigants, pour connaître exactement leur cours? Nous n'en serons pas mieux éclairés, et la nature qui a mis ces petits astres hors de la portée de nos yeux, ne paroît pas les avoir faits pour nous. En vertu d'un raisonnement si plausible, on auroit dû négliger de les observer avec le télescope et de les étudier, et il est sûr qu'on y eût beaucoup perdu. Pour peu qu'on entende les principes de la géographie et de la navigation, on sait que depuis que ces quatre lunes de Jupiter sont connues, elles nous ont été plus utiles par rapport à ces sciences que la nôtre elle-même, qu'elles servent et serviront toujours de plus en plus à faire des cartes marines incomparablement plus justes que les anciennes, et qui sauveront apparemment la vie à une infinité de navigateurs. N'y eût-il dans l'astronomie d'autre utilité que celle qui se tire des satellites de Jupiter, elle justifieroit suffisamment ces calculs

immenses, ces observations si assidues et si scrupuleuses...

« Telle est la destinée des sciences maniées par un petit nombre de personnes; l'utilité de leurs progrès est invisible à la plupart du monde, surtout si elles se renferment dans des professions peu éclatantes. Que l'on ait présentement une plus grande facilité de conduire des rivières, de tirer des canaux, d'établir des navigations nouvelles, parce que l'on sait sans comparaison mieux niveler un terrain et faire des écluses, à quoi cela aboutit-il? des maçons et des mariniers ont été soulagés dans leur travail, eux-mêmes ne se sont pas aperçus de l'habileté du géomètre qui les conduisoit, ils ont été mûs à peu près comme le corps l'est par une âme qu'il ne connoît point; le reste du monde s'aperçoit encore moins du génie qui a présidé à l'entreprise, et le public ne jouit du succès qu'il a eu qu'avec une espèce d'ingratitude.

« L'anatomie, que l'on étudie depuis quelque temps avec tant de soin, n'a pu devenir plus exacte sans rendre la chirurgie beaucoup plus sûre dans ses opérations. Les chirurgiens le savent, mais ceux qui profitent de leur art n'en savent rien...

« Il est étonnant combien de choses sont devant nos yeux sans que nous les voyions...

« Si une compagnie savante a contribué par ses lumières à perfectionner la géométrie, l'anatomie, les méchaniques, enfin quelqu'autre science utile; il ne faut pas prétendre que l'on aille rechercher cette source éloignée, pour lui savoir gré, et

pour lui faire honneur de l'utilité de ses productions. Il sera toujours plus aisé au public de jouir des avantages qu'elle lui procurera, que de les connoître. La détermination des longitudes par les satellites, la découverte du canal thorachique, un niveau plus commode et plus juste, ne sont pas des nouveautés aussi propres à faire du bruit qu'un poëme agréable ou un beau discours d'éloquence.

« L'utilité des mathématiques et de la physique, quoiqu'à la vérité assez obscure, n'en est donc pas moins réelle. A ne prendre les hommes que dans leur état naturel, rien ne leur est plus utile que ce qui peut conserver leur vie, et leur produire les arts, qui sont, et d'un si grand secours, et d'un si grand ornement à la société.

« Ce qui regarde la conservation de la vie, appartient particulièrement à la physique, et par rapport à cette vue, elle a été partagée dans l'Académie en trois branches... l'anatomie, la chimie et la botanique. On voit assez combien il est important de connoître exactement le corps humain, et les remèdes qu'on peut tirer des minéraux et des plantes.

« Pour les arts, dont le dénombrement seroit infini, ils dépendent les uns de la physique, les autres des mathématiques.

« Il semble d'abord que si l'on vouloit renfermer les mathématiques dans ce qu'elles ont d'utilité, il faudroit ne les cultiver qu'autant qu'elles ont un rapport immédiat et sensible aux arts et

laisser tout le reste comme une vaine théorie. Mais cette idée seroit bien fausse, l'art de la navigation, par exemple, tient nécessairement à l'astronomie, et jamais l'astronomie ne peut être poussée trop loin pour l'intérêt de la navigation. L'astronomie a un besoin indispensable de l'optique, et l'une et l'autre, ainsi que toutes les parties des mathématiques, sont fondées sur la géométrie, et, pour aller jusqu'au bout, sur l'algèbre même.

« La géométrie et surtout l'algèbre, sont la clé de toutes les recherches que l'on peut faire sur la grandeur. Ces sciences, qui ne s'occupent que de rapports abstraits et d'idées simples, peuvent paroître infructueuses tant qu'elles ne sortent point, pour ainsi dire, du monde intellectuel; mais les mathématiques mixtes, qui descendent à la matière, et qui considèrent le mouvement des astres, l'augmentation des forces mouvantes, les différentes routes que tiennent des rayons de lumière en différens milieux, les différents effets du son par les vibrations des cordes, en un mot toutes les sciences qui découvrent des rapports particuliers de grandeurs sensibles, vont d'autant plus loin et plus sûrement que l'art de découvrir des rapports en général est plus parfait. L'instrument universel ne peut devenir trop étendu, trop maniable, trop aisé à appliquer à tout ce qu'on voudra. Il est utile, de l'utilité de toutes les sciences qui ne sauroient se passer de son secours...

« Il est vrai... que toutes les spéculations de

géométrie pure ou d'algèbre ne s'appliquent pa à des choses utiles; mais il est vrai aussi que la plupart de celles qui ne s'y appliquent pas conduisent ou soutiennent celles qui s'y appliquent...

« De plus, telle spéculation géométrique, qui ne s'appliquoit d'abord à rien d'utile vient à s'y appliquer dans la suite. Quand les plus grands géomètres du dix-septième siècle se mirent à étudier une nouvelle courbe, qu'ils appelèrent la cycloïde, ce ne fut qu'une pure spéculation, où ils s'engagèrent par la seule vanité de découvrir à l'envi les uns des autres des théorêmes difficiles. Ils ne prétendoient pas eux-mêmes travailler pour le bien public, cependant il s'est trouvé, en approfondissant la nature de la cycloïde, qu'elle étoit destinée à donner aux pendules toute la perfection possible, et à porter la mesure du temps jusqu'à sa dernière précision.

« Il en est de la physique comme de la géométrie. L'anatomie des animaux nous devroit être assez indifférente, il n'y a que le corps humain qu'il nous importe de connoître; mais telle partie dont la structure est dans le corps humain si délicate ou si confuse qu'elle en est invisible, est sensible et manifeste dans le corps d'un certain animal. De là vient que les monstres mêmes ne sont pas à négliger. La méchanique cachée dans une certaine espèce ou dans une structure commune, se développe dans une autre espèce ou dans une structure extraordinaire, et l'on diroit presque que la nature, à force de multiplier et de

varier ses ouvrages, ne peut s'empêcher de trahir quelquefois son secret...

« Amassons toujours des vérités de mathématique et de physique au hasard de ce qui en arrivera, ce n'est pas risquer beaucoup... Nous pouvons présumer avec raison que de ce même fonds nous en tirerons plusieurs, brillantes dès leur naissance, d'une utilité sensible et incontestable. Il y en aura d'autres qui attendront quelque temps qu'une fine méditation ou un heureux hasard découvre leur usage. Il y en aura qui, prises séparément, seront stériles, et ne cesseront de l'être que quand on s'avisera de les rapprocher. Enfin, au pis aller, il y en aura qui seront éternellement inutiles.

« J'entends inutiles par rapport aux usages sensibles, et pour ainsi dire grossiers, car du reste elles ne le seront pas. Un objet vers lequel on tourne uniquement les yeux, en est plus clair et plus éclatant quand les objets voisins, qu'on ne regarde pourtant pas, sont éclairés aussi bien que lui. C'est qu'il profite de la lumière qu'ils lui communiquent par réflexion. Ainsi les découvertes sensiblement utiles, et qui peuvent mériter notre attention principale, sont en quelque sorte éclairées par celles qu'on peut traiter d'inutiles. Toutes les vérités deviennent plus lumineuses les unes par les autres...

« Il est toujours utile de penser juste... L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré et transporté à d'autres

connoissances. Un ouvrage de morale, de politique, de critique, peut-être même d'éloquence, en sera plus beau; toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de géomètre. L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude, qui règnent dans les bons livres depuis un certain temps, pourroient bien avoir leur première source dans cet esprit géométrique qui se répand plus que jamais, et qui en quelque façon se communique de proche en proche à ceux mêmes qui ne connoissent pas la géométrie.....

« Enfin, tout ce qui nous élève à des réflexions qui, quoique purement spéculatives, sont grandes et nobles, est d'une utilité qu'on peut appeler spirituelle et philosophique. L'esprit a ses besoins et peut-être aussi étendus que ceux du corps. Il veut savoir : tout ce qui peut être connu lui est nécessaire, et rien ne marque mieux combien il est destiné à la vérité. »

FONTENELLE, *OEuvres diverses,* in-fol. La Haye, 1729, t. III, p. 2, 3, 4. *Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique et sur les travaux de l'Académie des sciences.*

Page 304. « La perfection de l'intelligence n'est pas... dans les agitations de la curiosité... »

« La foy est la grande amie de nostre esprit, et peut bien parler aux sciences humaines qui se

vantent d'estre plus evidentes et claires qu'elle, comme l'espouse sacrée parloit aux autres bergers : Je suis brune, mais belle. O discours humains! ô sciences acquises! je suis brune; car je suis entre les obscurités des simples revelations, qui sont sans aucune evidence apparente et me font paroistre noire, me rendant presque mescognoissable; mais je suis pourtant belle en moymesme, à cause de mon infinie certitude; et si les yeux des mortels me pouvoient voir telle que je suis par nature, ils me trouveroient toute belle. Mais ne faut-il pas qu'en effect je sois infiniment aimable, puisque les sombres tenebres, les espais brouillards, entre lesquels je suis, non pas veue, mais seulement entreveue, ne me peuvent empescher d'estre si agreable que l'esprit, me cherissant surtout, fendant la presse de toutes autres cognoissances, il me fait faire place et me reçoit comme sa royne dans le throsne le plus relevé qui soit en son palais, d'où je donne la loy à toute science, et assujettis tout discours et tout sentiment humain. »

S. François de Sales, *de l'Amour de Dieu*, liv. II, ch. xiv. Lyon, 1620, p. 121.

« Nous avons une inclination naturelle au souverain bien, ensuite de laquelle nostre cœur a un certain intime empressement et une continuelle inquiétude sans pouvoir en sorte quelconque s'accoiser ni cesser de tesmoigner que sa parfaite satisfaction et son solide contentement luy manque :

..... Or, quand le bien presagé nous arrive, nos cœurs le reçoivent à bras ouverts, et se ramentevant l'aise qu'ils avoient eu sans en savoir la cause, ils cognoissent seulement alors que c'estoit comme un avant-coureur du bonheur advenir. Ainsi nostre cœur ayant eu si longuement inclination à son souverain bien, il ne sçavoit à quoy ce mouvement tendoit; mais sitost que la foy le luy a monstré, alors il voit bien que c'estoit cela que son âme requéroit, que son esprit cherchoit et que son inclination regardoit. Certes, ou que nous vueillons, ou que nous ne vueillons pas, nostre esprit tend au souverain bien; mais qui est ce souverain bien? Nous ressemblons à ces bons Atheniens qui faisoient sacrifice au vray Dieu, lequel neantmoins leur estoit incogneu, jusques à ce que le grand sainct Paul leur en annonça la cognoissance; car ainsi nostre cœur, par un profond et secret instinct tend en toutes ses actions et pretend à la felicité, et la va cherchant, comme à tastons, sans sçavoir toutes fois ny où elle réside, ny en quoy elle consiste, jusques à ce que la foy la luy monstre, et luy en descrit les merveilles infinies, et lors ayant treuvé le thresor qu'il cherchoit, helas! quel contentement à ce pauvre cœur humain, quelle joye, quelle complaisance d'amour! »

S. François de Sales, *de l'Amour de Dieu*, liv. II, ch. xv. Lyon, 1620, p. 125, 126.

« Que fera-t-on dans la vie future?... »

Quem pascis, ubi nemo esurit? Cui potum das, ubi nemo sitit? An vestiturus es nudum, ubi omnes ipsa immortalitate vestiti sunt?... An peregrinum suscepturus es, ubi omnes in patria sua vivunt? Ægrotos visitabis, ubi omnes eadem incorruptionis firmitate vigebunt? mortuum sepulturus, ubi semper vivunt? Litigantes concordaturus, ubi omnia in pace sunt? Tristes consolaturus, ubi omnes in æternum gaudebunt? Quia ergo cessabunt simul miseriæ, cessabunt hæc opera misericordiæ... Quid ergo ibi agetur? Nonne jam dixi, facilius me dicere quid ibi non erit, quam quid ibi erit? Illud scio, fratres, quod non sumus dormitaturi vacando, quia et ipse somnus subsidium defectionis datus est animæ. Quippe intentionem perpetuam mortales sensus agitantem non ferret fragile corpus, nisi sensibus consopitis ad eamdem agitationem ferendam repararetur ipsa fragilitas; et quemadmodum ex morte innovatio futura est, sic nunc ex somno vigilatio fieret. Ibi ergo non erit. Ubi enim non est mors, nec imago mortis erit. Nec tamen cuiquam subrepat timor tædiorum, cum ei dicitur quod semper vigilabit, et non aget aliquid. Possum dicere, et quomodo quidem futurum sit, non possum dicere, quia nec videre adhuc possum : tamen aliquid non impudenter dico, quia de scripturis dico, quæ ibi erit actio nostra. Tota actio nostra, Amen et Alleluia erit. Quid dicitis, fratres? Video quod auditis, et gavisi estis. Sed nolite iterum carnali cogitatione contristari, quia

— ..... *Beati ergo qui habitant in domo tua* (*Ps.* LXXXIII) : possident Hierusalem cælestem sine angustia, sine pressura, sine diversitate et divisione limitum... Non angustat frater fratrem, nulla ibi indigentia est. Quid ergo ibi acturi? OMNIUM ENIM ACTIONUM HUMANARUM MATER NECESSITAS..... Frange esurienti panem tuum, cui frangis ubi nemo esurit? Egenum sine tecto indue in domum tuam; quem hospitem suscipis, ubi omnes in patria vivunt? etc..... Quid ergo acturus es?... *In sæcula sæculorum laudabunt te*... Non vobis videatur... quasi fastidium ibi futurum, quia si hoc modo diu dicatis, non duratis; ab illo gaudio necessitas vos avertit. Et quia non tantum delectat hoc quod non videtur, si tanta alacritate in ipsa pressura et fragilitate carnis laudamus quod credimus, quomodo laudabimus quod videbimus? Cum absumpta fuerit mors in victoriam, et mortale hoc induerit immortalitatem, et corruptibile hoc induerit incorruptionem; nemo dicet diu steti, nemo dicet diu jejunavi, diu vigilavi. Stabilitas enim magna ibi, et ipsa immortalitas jam corporis nostri suspenditur in contemplationem Dei (1)....... Similes enim ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est. Jam similes illi quando deficiemus? Quo avertemur? securi ergo simus... : non nos satiabit laus Dei (amor Dei). Si deficies ab amore, deficies a laude : si autem

(1) AUGUST. *Retract.*, I, 2 : *Non esse beatam vitam nisi perfectam cognitionem Dei.*

amor sempiternus erit, quia illa insatiabilis pulchritudo erit, noli timere ne non possis semper laudare, quem poteris semper amare.

S. AUGUST., *Serm.* XXI, *in Ps.* LXXXIII. *Nova Patr. Biblioth.* a card. Maio edita. Romæ, 1852, in-4, t. I.

FIN DES NOTES.

ERRATA

Page 70, ligne 5, « la force libre qu'il constitue, » *lisez* « qui le constitue. »

Page 80, ligne 9, « du panthéiste matérialiste, » *lisez* « du panthéisme matérialiste. »

Page 82, ligne 12, « comme l'Adam mystique, » *lisez* « comme l'Adam mythique. »

Page 109, ligne 5, « mais mystique ou idéal, » *lisez* « mais mythique ou idéal. »

Page 253, ligne 19, « où l'Ennemi sera détruit, » *lisez* « où l'Ennemie sera détruite. »

si forte aliquis vestrum steterit, et dixerit quotidie, Amen et Alleluia, tædio marcescet, et in ipsis vocibus dormitabit, et tacere jam volet : et propterea putet sibi esse aspernabilem vitam, et non desiderabilem, dicentes vobismetipsis : Amen et Alleluia semper dicturi sumus; quis durabit? Dicam ergo, si potero, quantum potero. Non sonis transeuntibus dicemus Amen et Alleluia, sed affectu animi. Quid est enim Amen? quid Alleluia? Amen, est verum : Alleluia, laudate Deum. Quia ergo Deus veritas est incommutabilis, sine defectu, sine provectu, sine detrimento, sine augmento, sine alicujus falsitatis inquinatione, perpetua, et stabilis, et semper incorruptibilis manens, hæc autem quæ agimus in creatura et in ista vita, velut figuræ sunt rerum per significationes corporum, et quædam in quibus ambulamus per fidem : cum viderimus facie ad faciem quod nunc videmus per speculum in ænigmate, tunc longe alio et ineffabiliter alio affectu dicemus, Verum est : et cum hoc dicemus. Amen utique dicemus, sed insatiabili satietate. Quia enim non deerit aliquid, ideo satietas : quia vero illud quod non deerit semper delectabit, ideo quædam, si dici potest, insatiabilis satietas erit. Quam ergo insatiabiliter satiaberis veritate, tam insatiabili veritate dices, Amen... — Hæc igitur vita sanctorum etiam corpora eorum commutata in cælestem et angelicum statum sic implebit, atque immortaliter vegetabit, ut ab illa beatissima contemplatione et laude veritatis, nulla corruptio necessitatis avertat aut avocet.

Ita illis cibus erit ipsa veritas : ipsa autem requies, tamquam recubitus. Quod enim dictum est, quia recumbentes epulabuntur, sicut dicit Dominus, *quia multi venient ab Oriente et Occidente, et recumbent cum Abraham et Isaac et Jacob in regno Patris mei :* hoc significatum est, quoniam magna requie pascentur cibo veritatis. Talis enim cibus reficit et non deficit, implet et integer est : tu consummaris, ipse non consumitur... Recubitus ergo ille, sempiterna requies erit : epulæ illæ, veritas incommutabilis erit : epulatio illa vita æterna erit, id est, ipsa cognitio. Quia *hæc est,* inquit, *vita æterna, ut cognoscant te solum verum Deum, et quem misisti, Jesum Christum...* —Tunc ergo optime videbitur, quando summe vacabitur. Quando autem summe vacabitur, nisi cum transierint tempora laboriosa, tempora necessitatum, quibus modo obstricti sumus?... Temporibus ergo terreni hominis omni ex parte transactis, et die cælestis hominis omni ex parte perfecto, summe videbimus, quia summe vacabimus. Finita enim corruptione et indigentia in resurrectione fidelium, non erit propter quod laboretur. Quasi enim diceretur, Recumbite et manducate; ita dictum est, *vacate et videte.* Vacabimus ergo et videbimus Deum sicuti est, et videntes laudabimus Deum. Et hæc erit vita sanctorum, hæc actio quietorum, quia sine defectu laudabimus.

S. August., *Serm.* CCCLIII, 28, 29, 30, 31.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

DU MAL MORAL.

Pages.
I. Erreurs des systèmes rationalistes sur l'origine du mal.. 8
II. Conséquences de ces erreurs...................... 16

RATIONALISME ÉCLECTIQUE.

I. Qu'est-ce que le mal?................................ 21
II. La providence de Dieu, la liberté de l'homme et l'épreuve suivant la doctrine éclectique............ 34
III. Véritable notion de l'épreuve.................. 47
IV. De l'optimisme ou de la raison du meilleur....... 49
V. De la liberté.. 57

Pages.

RATIONALISME HUMANITAIRE.

I. Genèse panthéistique. — Métempsychose........... 71
II. Suite.. 95
III. Absurdité de l'opinion de la préexistence et de la migration des âmes.......................... 116
IV. La vie future au point de vue de la métempsychose n'est un gain que pour les âmes criminelles....... 128

LIVRE II.

L'ÉPREUVE (ENTRETIENS).

ENTRETIEN PREMIER.

La Rédemption.................................... 147

ENTRETIEN II.

Les Troubles de l'âme et la pénitence................ 173

ENTRETIEN III.

La Souffrance.................................... 193

ENTRETIEN IV.

Simplicius ou de la Vieillesse........................ 230

ENTRETIEN V.

La Mort.. 263

LIVRE III.

DE LA STABILITÉ DE L'AME DANS L'ORDRE FUTUR.

I. La stabilité est le but de la connaissance et la condition de la félicité.............................. 291

Pages.
II. Que fera-t-on dans la vie future?.................. 306
III. Ceux qui craignent la monotonie dans le bonheur à venir, peuvent-ils arguer de la grande variété des occupations ou des plaisirs qui les attachent à la vie présente?.............................. 318
IV. La vie future est la conciliation de l'activité la plus libre et du repos le plus profond................. 325

NOTES.

Notes du livre II.............................. 337
Notes du livre III.............................. 354

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Les Confessions de saint Augustin,
précédées de sa vie par S. Possidius, son disciple et son ami.
traduction nouvelle avec le texte latin,
1 vol. in-8 et 1 vol. gr. in-18 jésus.
OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.
Quatrième et cinquième édition, 1854.

Du Matérialisme phrénologique, de l'Animisme et de l'Influence.
1 vol. in-18, 1843. — Deuxième édition, 1846.

Considérations sur la vraie Doctrine.
1 vol. in-8, 1844.

La Cité de Dieu de saint Augustin,
traduction nouvelle avec le texte latin, troisième édition,
OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.
3 forts vol. grand in-18 jésus, 1853.

L'Imitation de Jésus-Christ,
traduction nouvelle, accompagnée de réflexions et de prières
empruntées pour la plupart aux pères de l'Église,
aux docteurs et aux saints.
1 vol. in-32, 1850; deuxième édition, 1856.

Le Philosophe inconnu;
réflexions sur les idées de Louis-Claude de Saint-Martin
le Théosophe.
1 vol. grand in-18 jésus, 1850.

Œuvres de J. L. de Guez, sieur de Balzac,
conseiller du roy en ses conseils, l'un des premiers académiciens; publiées sur les anciennes éditions.
2 vol. grand in-18 jésus, 1854.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, rue Jacob, 56.

Paris.—Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.




YB72

